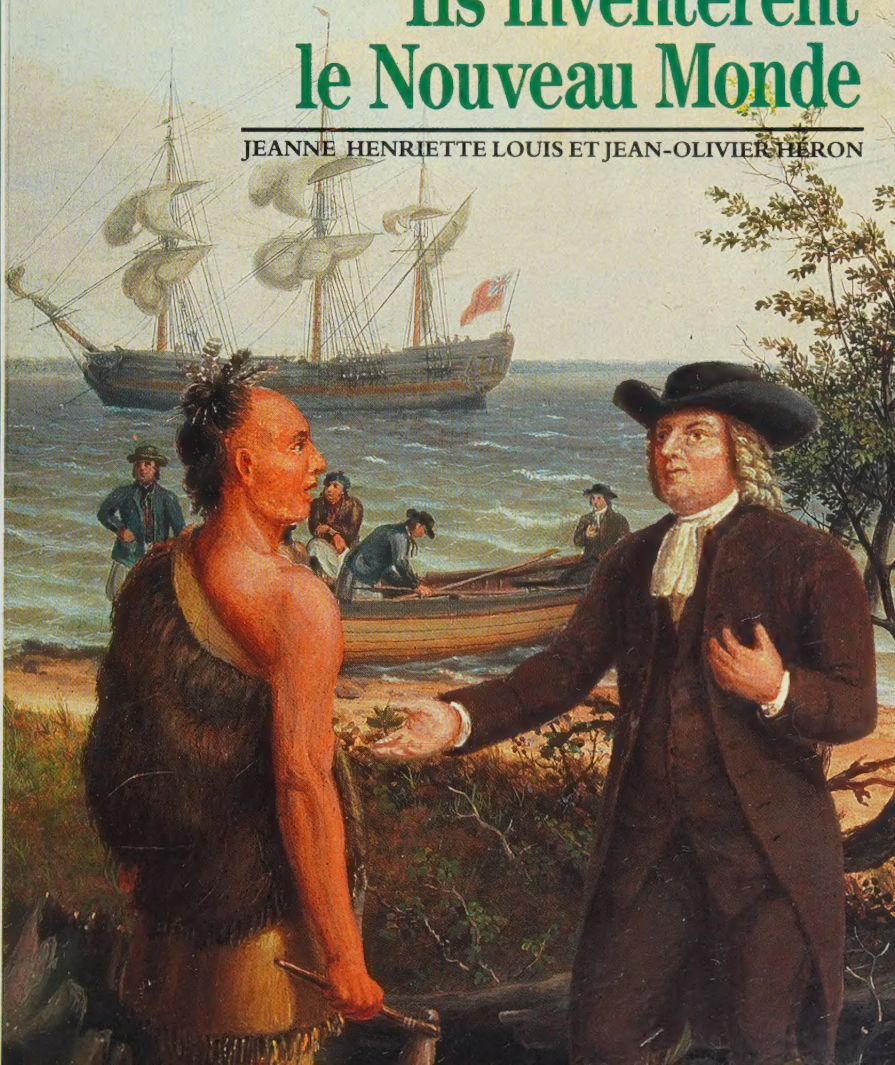
PHILOSOPHIES ET RELIGIONS

William Penn et les quakers : Ils inventèrent le Nouveau Monde

JEANNE HENRIETTE LOUIS ET JEAN-OLIVIER HÉRON



DÉCOUVERTES GALLIMARD

Au printemps de 1701, la grande Assemblée des Indiens se réunit à Pennsbury autour de William Penn.

Traité conçu, conclu et approuvé à Philadelphie, le 23 avril 1701, entre William Penn, propriétaire terrien et gouverneur de la province de Pennsylvanie et des territoires qui s'y rattachent, d'une part, et les responsables des nations indiennes habitant dans la partie nord de la rivière Potomok, dans ladite province, pour leur compte et pour le compte de leurs successeurs et de leurs différentes nations et peuples, d'autre part, comme suit :

La femme et la fille du maître de maison les accueillent sans frayeur.

Il y a toujours eu dans le passé une bonne entente et un bon voisinage entre ledit William Penn et ses lieutenants, du jour de son arrivée dans ladite province, d'une part, et les différentes nations indiennes habitant à peu près les mêmes territoires, d'autre part. Il devra régner à jamais, après cet accord, une paix solide et durable, qui se poursuivra entre ledit William Penn, ses héritiers et successeurs, et tous les Anglais et autres habitants chrétiens de ladite province et leurs

**Le parc se peuple
d'une foule bigarrée :
quatre rois,
quarante chefs,
des milliers de guerriers...**

partenaires, rois et chefs, leurs successeurs et les peuples des différentes nations indiennes cités plus haut; que tous soient désormais un seul esprit,

Peints et armés, les Indiens entrent dans la maison dont toutes les portes leur sont ouvertes.

un seul cœur, qu'ils vivent en bonne intelligence et en véritable amitié, comme un seul peuple. De même, lesdits rois et chefs – chacun s'engageant

William Penn et ses hôtes signent un traité politique, gage d'une cohabitation «en bonne intelligence et sincère amitié».

pour lui-même et son peuple – ne devront jamais blesser, faire injure ni commettre la fraude, ni supporter d'être jamais blessés, offensés ni trompés par un seul Indien ou habitant de ladite province, que ce soit dans leurs personnes ou dans leurs biens; ledit William Penn, ses héritiers et successeurs ne devront pas supporter de faire ni de se voir confier par un seul sujet anglais dans la limite de la province, un seul acte d'hostilité, de violence, d'injustice ni d'offense à l'égard ni à

l'encontre d'un seul desdits Indiens; au contraire, ils devront en tout temps et des deux côtés, agir promptement avec justice, accomplissant tous actes et fonctions avec amitié et bonne volonté, s'obligeant réciproquement à la paix durable déjà évoquée...

William Penn
et Connnoodaghtoh, Widaagh alias Orettyagh,
Koqueeash, Andaggy Junkquagh, Wopaththa, Lemoytungh,
Pemoyajooagh, Ahookassoongh, Weewhinjough,
Cheequittagh, Takyewsan, Woapatkoa

Sous les lambris de Pennsbury, Indiens et quakers purent croire que leurs différences étaient autant de cadeaux qu'ils pouvaient s'offrir. L'utopie évangélique n'était pas un rêve.

Prié de rédiger une courte biographie, Jean-Olivier Héron nous a demandé de publier le texte suivant : «Mlle Vincens était, quand nous l'avons rencontrée, ma femme et moi, une très douce vieille dame qui finissait sa vie terrestre à l'ombre des chênes verts qui couvrent les collines de Magagnosc. Elle était à la fois quaker, poète et charmante. Quand nous nous quittâmes, elle nous remit deux livres : une vie de John Woolman et la biographie de William Penn, écrite à la fin du siècle dernier par sa grand-mère, Cécile Vincens. "Puisque vous êtes écrivain, me dit-elle, vous en ferez certainement quelque chose." Quelques mois plus tard, elle inaugurait une forme de vie où le temps ne compte plus tellement, si bien qu'elle ne m'en voudra pas d'avoir mis dix années à accomplir son vœu. Mais il me fallait d'abord attendre de rencontrer Jeanne Henriette Louis et sa rigueur d'historienne, pour être à la hauteur de mon sujet.»

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
© Gallimard 1990

Dépôt légal : octobre 1990
Numéro d'édition : 48136
ISBN : 2-07-053096-5
Imprimerie Kapp-Lahure-Jombart, à Evreux

Jeanne Henriette Louis, quant à elle, est agrégée d'anglais, docteur ès Lettres et professeur de Civilisation anglo-américaine à l'université d'Orléans, où elle a fondé le département des Etudes nord-américaines en 1970. Elle a passé trois ans aux Etats-Unis comme lectrice de français dans des universités de Caroline du Nord (Wake Forest) et de Californie (Berkeley), puis comme chercheur à Washington, avec une bourse de l'American Council of Learned Societies. Elle est l'auteur de *L'Engrenage de la violence* (Payot, 1987) et dirige la collection «Nouveau Monde» aux Editions Dervy.

WILLIAM PENN ET LES QUAKERS
ILS INVENTÈRENT LE NOUVEAU MONDE

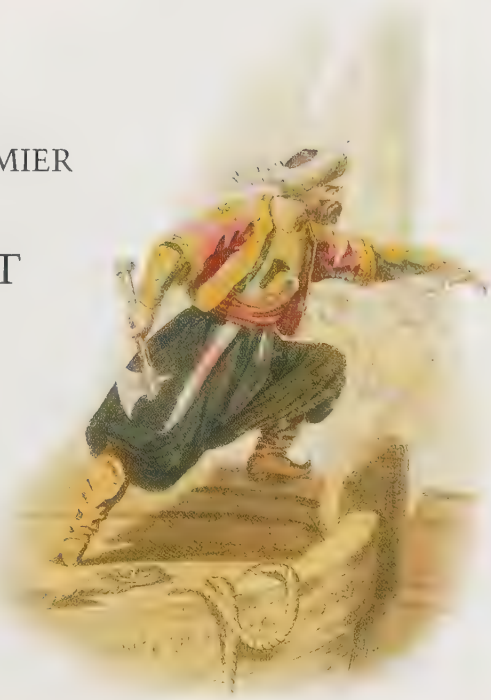
Jeanne Henriette Louis et Jean-Olivier Héron

DÉCOUVERTES GALLIMARD
PHILOSOPHIES ET RELIGIONS

Où l'on voit comment William Penn, fils et petit-fils de marins anglais du XVII^e siècle, profondément marqué par le fanatisme de l'Inquisition espagnole et les aléas de la politique anglaise, se tourne à vingt-trois ans vers l'exploration non moins tumultueuse des océans de l'âme, et ce qui s'ensuivit...

CHAPITRE PREMIER
BON SANG NE SAURAIT MENTIR

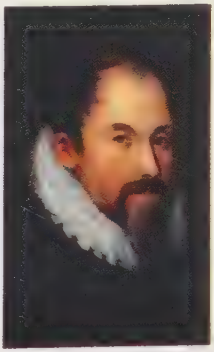
L'énergie qui poussait sur les mers les grands explorateurs de notre univers habite parfois d'étranges aventuriers qui se lancent à la découverte d'un cosmos intérieur... Explorateurs d'océans inconnus, qui avancent sans carte ni repères, avec pour seul guide une foi intrépide et tranquille, source de toutes les audaces.



Il semble que le courage, l'audace et l'aventure se soient depuis longtemps glissés parmi les gènes de la famille Penn. «Bon sang ne saurait mentir!» dit-on : le jeune William avait de qui tenir.

L'aventure et l'audace en héritage

Son grand-père paternel, Giles Penn, corsaire émérite, quelque peu trafiquant, avait été nommé consul de Sa Majesté britannique à Salé, au Maroc, en 1637. Il devait cette nomination à des services rendus lors d'une expédition qui avait arraché aux mains des Barbaresques plusieurs centaines d'esclaves anglais. Ses deux fils, George et William, élevés selon les principes de leur père, à la dure, lavant le pont du vaisseau paternel, sauront bien profiter de cette éducation : William, le cadet, futur père



Descendant de l'ancienne famille des Penn, dans le Wiltshire, Giles, grand-père de notre héros, commerçait avec les ports du Maroc, infestés de pirates. En 1627, il fut chargé d'acheter des chevaux de Barbarie pour le compte de Charles Ier, ce qui l'assura de la protection royale. Son fils William, né à Bristol en 1621, était lui aussi un navigateur infatigable, comme l'atteste sa bourse personnelle (ci-contre). En 1655, il prend la Jamaïque à l'Espagne pour le compte de Cromwell.

de notre héros, est patron de barque à seize ans, lieutenant de la marine royale dans la guerre contre la Hollande puis capitaine à vingt et un an. La guerre finie, il court à Rotterdam chercher sa fiancée, Margaret Jasper, et la ramène à Londres pour l'épouser. De cette union leur naît un fils, le 14 octobre 1644. Ils l'appellent William, comme son père.

Pendant ce temps, à San Lucar, petite ville d'Espagne, vit un marin-marchand prospère. C'est George, l'oncle du petit William. Il a épousé une catholique espagnole, ce qui est terriblement imprudent quand on est à la fois riche, anglais et protestant et que l'Inquisition veille au salut des âmes de la façon que l'on sait. Et voici l'oncle George dénoncé, arrêté, jeté en prison, dépouillé de ses biens, torturé. Mais au moment précis où le malheureux s'attend à être exécuté par ses pieux tortionnaires, son frère cadet l'échange contre un prince catholique espagnol, don Juan de Urbino, qu'il vient de faire prisonnier sur le *Saint Patrick*, au large de l'Irlande...

En Angleterre, le calendrier grégorien remplaça le calendrier «ancien style» en 1752, créant un décalage de dix jours. L'année commença non plus le 25 mars, mais en janvier. Nous utilisons ici les dates (jours et mois) du calendrier ancien style, et les années du grégorien.

Née en Espagne en 1478, l'Inquisition surveille les Juifs et les Maures convertis au catholicisme; puis elle traque les «illuminés» et les protestants. Elle ne sera supprimée dans ce pays qu'en 1820.

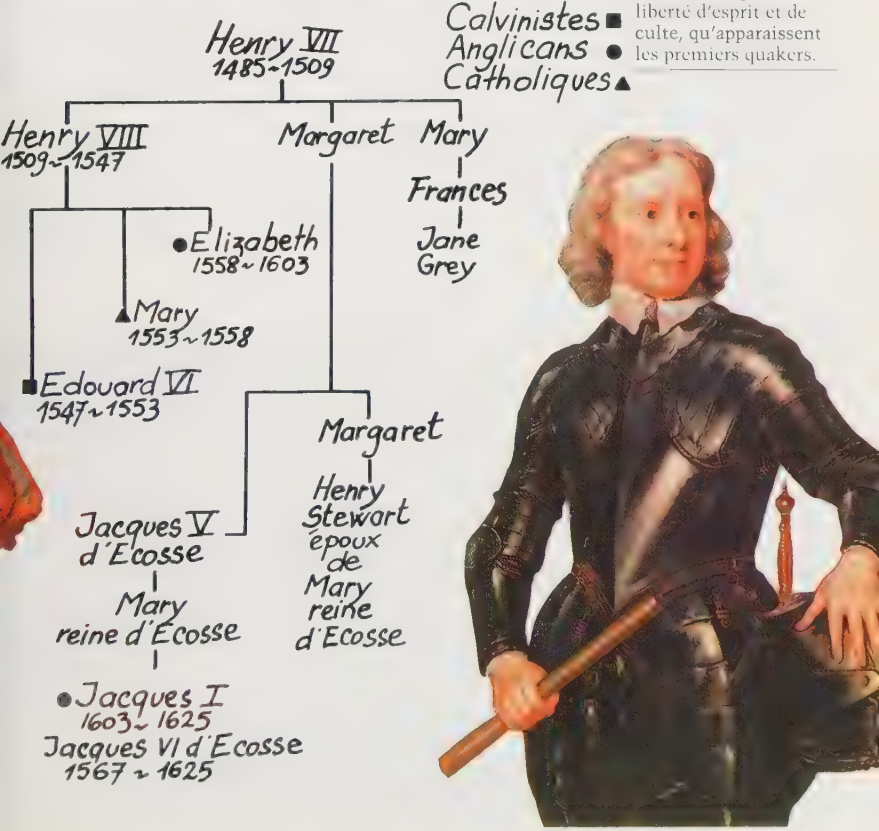
L'Angleterre en ce temps-là

On devine, à travers ces mésaventures de l'oncle George, combien la politique, en ce temps-là, empruntait aisément les chemins de la religion. Ce fut sans doute vrai de tous temps mais peut-être rarement autant qu'après la rupture de Henry VIII avec Rome, en 1534. Cette déclaration d'indépendance qui est à l'origine de l'anglicanisme inaugure en effet, en Angleterre et en Europe, une succession de conflits qui s'étendra sur près de deux siècles. A la mort de Henry VIII, Edouard VI, son fils, tente d'imposer le calvinisme, mais il meurt à seize ans. Marie Tudor, sa sœur, monte alors sur le trône et restaure le catholicisme, après de telles persécutions qu'on la surnomme la Sanguinaire. Le funeste balancier des excès et des représailles est lancé : après Marie Tudor, sa demi-sœur, Elizabeth, rétablit l'anglicanisme au prix du sang des catholiques et des protestants dissidents, parmi lesquels figurent les puritains.

Henry VIII, couronné en 1509, répudie son épouse Catherine d'Aragon, qui ne lui a pas donné d'héritier mâle. Le Pape refusant d'annuler son mariage, le roi rompt avec Rome. Après le règne de Mary et d'Elizabeth qui clôture celui des Tudor, Charles Ier, de la dynastie des Stuart, est le seul roi britannique décapité. L'abolition de la monarchie ne durera que le temps de l'interrègne cromwellien (1649-1658).

Jacques Ier, fils de Marie Stuart, succède à Elisabeth en 1603. Il poursuit la répression contre deux ennemis : les catholiques et les puritains. Mais sous Charles Ier, devenu roi en 1625, catholiques et anglicans font alliance contre les puritains, qui ont le mauvais goût d'être républicains. S'ensuivront neuf années de guerre civile entre le camp du roi (Haute Eglise anglicane alliée aux catholiques et à l'aristocratie royaliste) et le camp du Parlement soutenu par les puritains. Finalement, l'armée du Parlement conduite par Oliver Cromwell triomphera. En 1649, Charles Ier est décapité. La République est placée en 1653 sous le protectorat de Cromwell.

L'arrivée au pouvoir de Cromwell, en 1649, consacre le triomphe des puritains. Ce vocable, apparu en Ecosse vers 1565, servait à désigner les réformistes qui cherchaient une religion épurée. Ils se divisaient en baptistes, presbytériens, indépendants et «chercheurs». C'est parmi ces derniers, groupuscules très fervents en quête de liberté d'esprit et de culte, qu'apparaissent les premiers quakers.



Le vice-amiral courtisan sentait tourner le vent

Le jeune William sera profondément marqué par la saga familiale et plus précisément par les récits de l'oncle George sur le fanatisme de l'Inquisition. Or les tribulations de George ne sont pas terminées. Bien que sauvé, in extremis, et renvoyé en Angleterre, il a perdu sa femme, mariée de force à un «bon» catholique tandis que ses possessions espagnoles lui restent confisquées. Il compte, pour les retrouver, sur l'aide de son frère devenu entre-temps vice-amiral de la flotte. Mais celui-ci doit faire face à de grandes difficultés. Cromwell, à qui il s'est très tôt rallié, vient en effet de s'apercevoir que son vice-amiral prend des dispositions en vue du retour sur le trône de Charles II. Aussi le fait-il dépouiller de tous ses grades et de tous ses emplois avant de l'envoyer à la Tour de Londres.

Lorsqu'il peut en sortir, quelques mois plus tard, c'est pour se retirer avec sa famille sur les terres du château de Macroom en Irlande.

Après neuf ans d'exil, Charles II, réhabilité, embarque à La Haye : c'est la Restauration, qui sera marquée par une explosion de «joie de vivre», en réaction à l'austérité puritaine.

Le sceau de l'Irlande

Le jeune William Penn a douze ans lorsqu'il suit son père dans son exil irlandais. Nous sommes en 1656. Or, un an plus tard, arrive dans la région un certain Thomas Loe, quaker négociant à Oxford, qui se forge bientôt la réputation d'un très brillant prédicateur. Intriguée, la famille Penn l'invite en son château. Le prêcheur-négociant s'y rend et produit sur le jeune William une impression indélébile : «La connaissance de Dieu par un de ses témoins vivants m'accompagne depuis l'âge de treize ans», dira-t-il plus tard. William remarque, du reste, qu'il n'est pas le seul à avoir été touché et que Thomas Loe a profondément impressionné l'ensemble de sa famille.

La mort de Cromwell, le 3 septembre 1658, et son remplacement par son fils Richard, dépourvu d'ambition, font pressentir une prochaine restauration des Stuart. Au printemps suivant, apprenant que Richard n'est plus Protecteur de la République, le vice-amiral juge le moment venu de déclarer sa fidélité à Charles II... Rétabli sur le trône d'Angleterre en 1660, ce dernier saura récompenser

A l'aube du XVII[e] siècle, Londres compte plus de deux cent mille habitants et sa population doublera au cours du siècle. Dans la City, se développent animation théâtrale et activité commerciale. Thomas Gresham crée la Bourse royale. De grandes compagnies sont fondées, en particulier, en 1600, la Compagnie des Indes orientales, autour de laquelle, pendant trois siècles, s'organisera la vie commerciale et financière du port, tête d'un empire qui ne cesse de se fortifier outre-mer.

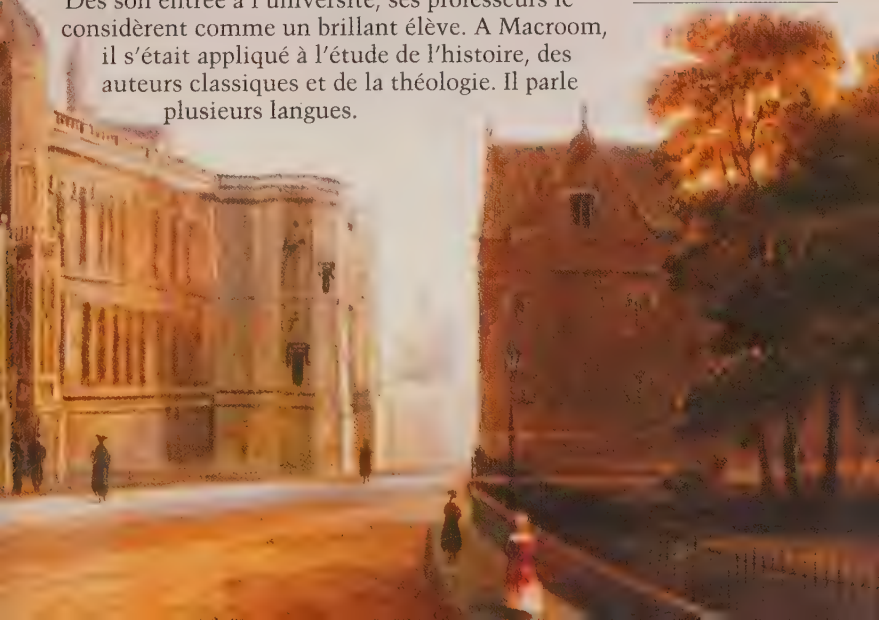
ses fidèles de la dernière heure, mais il doit d'abord songer à ses amis de longue date. Au nombre de ceux-ci se trouve l'ancien propriétaire de Macroom, lord Muskerry. Le vice-amiral est sommé de lui rendre son bien. Après quoi, anobli, il reçoit le titre d'amiral d'Irlande et le château de Shanagarry, dans le même comté de Cork. Enfin Charles II installera la famille Penn à Londres, dans les jardins de la Marine, tandis que le jeune William sera envoyé à Christchurch college, à Oxford.

Des prédicateurs quakers arrivent à Oxford en 1654, où ils sont persécutés par la population et par les étudiants. A Christchurch college, microcosme de la vie religieuse et politique, s'affrontent alors puritains républicains et monarchistes de la Haute Eglise anglicane.

L'anticourtisan de Christchurch college

La vie mondaine de la famille Penn, à Londres, offre un contraste frappant avec l'existence retirée qu'elle menait au château de Macroom. William supporte mal l'atmosphère superficielle de ce monde de courtisans. C'est donc avec soulagement qu'il quitte Londres pour Oxford.

Dès son entrée à l'université, ses professeurs le considèrent comme un brillant élève. A Macroom, il s'était appliqué à l'étude de l'histoire, des auteurs classiques et de la théologie. Il parle plusieurs langues.



Et surtout, ses talents de rameur et d'écuyer lui valent la considération de tous ses camarades.

Or, voici qu'au grand dam de ses proches, il met le prestige dont il jouit au service des non conformistes que sont les puritains... Choix désastreux aux yeux de l'amiral, son père, pour qui les puritains sont les grands vaincus de la Restauration. Pire : on prétend que le jeune homme éprouverait des sympathies pour cette frange du puritanisme qu'on appelle le quakerisme, mouvement très dangereux pour l'ordre établi en ce qu'il prétend que Dieu s'adresse directement au cœur des hommes, ce qui revient à détourner le peuple de l'autorité des Eglises au profit d'un culte «en esprit et en vérité»... Pour couronner le tout, ce mouvement non violent prétend découvrir dans l'Evangile que les hommes étant frères, ils devraient être égaux en droit.

Le bon sens en péril

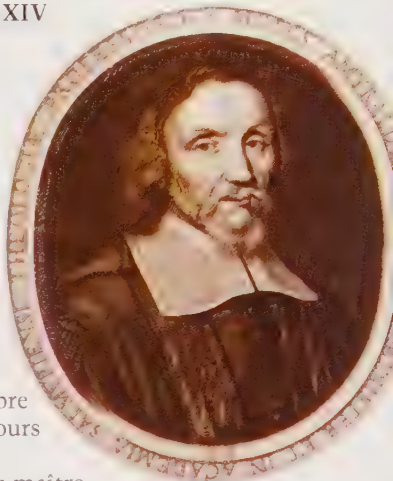
On comprend quel danger de telles sympathies – auxquelles la présence de Thomas Loe à Oxford n'est sans doute pas étrangère – représentent aux yeux des autorités du collège. Au printemps de 1662, après une véritable bataille entre les étudiants, William Penn est expulsé de la ville. Il a dix-sept ans.

Les prédicateurs laïques que sont les quakers, avec leur conviction qu'une «Lumière intérieure» d'origine divine habite tout être humain, fascinent William Penn à Oxford et ravivent la forte impression que lui avait laissé Thomas Loe en Irlande. Cependant, il les écoute encore d'un peu loin. A l'université, c'est aux puritains que le jeune étudiant s'identifie; les premiers quakers sont de milieux trop modestes pour y être représentés.

Pour l'amiral, cette aventure est une tragédie qui dépasse l'entendement. Aussi, pour rendre à son fils le bon sens et le goût des choses du monde, lui propose-t-il rien moins qu'un séjour à Versailles. Traitement de choc, s'il en fut. Le Roi-Soleil rayonne alors de tout l'éclat de sa splendeur. William accepte.

Lorsque William Penn arrive à Versailles en juillet 1662, Louis XIV vient d'épouser l'infante Marie-Thérèse d'Espagne. La mort de Mazarin, en 1661, permet au jeune roi d'entrer en scène, résolu à exercer ce métier que lui-même appelle «noble, grand et délicieux». La cour de Versailles suscite alors la curiosité et l'admiration dans l'Europe entière. Charles II, cousin germain de Louis XIV par sa mère Henriette-Marie, sœur de Louis XIII, passera en France les premiers temps de son exil, en 1651. Aussi l'Angleterre de la Restauration tient-elle Versailles en très haute estime. Il est alors de bon ton, pour les jeunes nobles anglais, d'y séjourner afin de s'y imprégner du goût de l'élégance, du divertissement et des bonnes manières. William Penn y sera provoqué en duel, mais il épargnera la vie de son adversaire.

En France protestante au temps de Louis XIV



C'est ainsi qu'en juillet 1662 le jeune homme s'embarque pour la France en compagnie de quelques amis. Et tout se passe comme l'espérait son père : quelques semaines à la cour de Louis XIV font de lui un jeune courtisan à la mode, gentilhomme élégant et de bonne tournure. Pleinement rassuré sur l'équilibre moral de son fils, l'amiral accède à son désir de passer, comme beaucoup de jeunes Anglais, un semestre à l'Académie protestante de Saumur. William prend alors pension chez le célèbre théologien Moyse Amyraut, et suit ses cours avec passion.

Bien sûr, certains aspects de l'œuvre du maître doivent lui sembler conservateurs puisque celui-ci, condamnant la révolution anglaise dans son ouvrage *De la souveraineté des rois*, n'hésite pas à défendre le principe de la royauté de droit divin... Mais d'autres points de son enseignement sont étonnamment en avance sur leur temps tels l'œcuménisme et le pacifisme, prêchés et pratiqués par Moyse Amyraut, en même temps qu'une démarche très proche de ce que nous appellerions aujourd'hui la non-violence. Ajoutons à cela l'exemple de l'organisation démocratique de l'Eglise réformée de France qui conforte chez le jeune homme des opinions républicaines. Cette double influence ne mène pas le jeune William au concept de monarchie constitutionnelle mais à celui de «royauté intérieure», qu'il exprimera quelques années plus tard dans son ouvrage *Sans croix, point de couronne*.

Ainsi, loin de l'éloigner de ses aberrations, le voyage en France «aggrave» l'état du jeune William, et ce d'autant plus que l'amiral, parfaitement inconscient de la situation, l'autorise à prolonger son séjour au-delà d'une année. Ces dix-huit mois enracineront la «subversion» dans son âme, Saumur constituant le terreau favorable pour que mûrisse le message de Thomas Loe.

Moyse Amyraut commence à enseigner à l'Académie protestante de Saumur en 1633. Il travaille à une réconciliation entre calvinistes et luthériens lorsqu'il meurt, en 1664.

Créée en 1599 sous l'impulsion du gouverneur de la ville, Philippe Duplessis-Mornay, l'Académie de Saumur possède rapidement, grâce à la personnalité de ce dernier, un grand rayonnement intellectuel et devient un des foyers du protestantisme dans l'ouest de la France. Moyse Amyraut y acquiert en quelques décennies une réputation internationale.

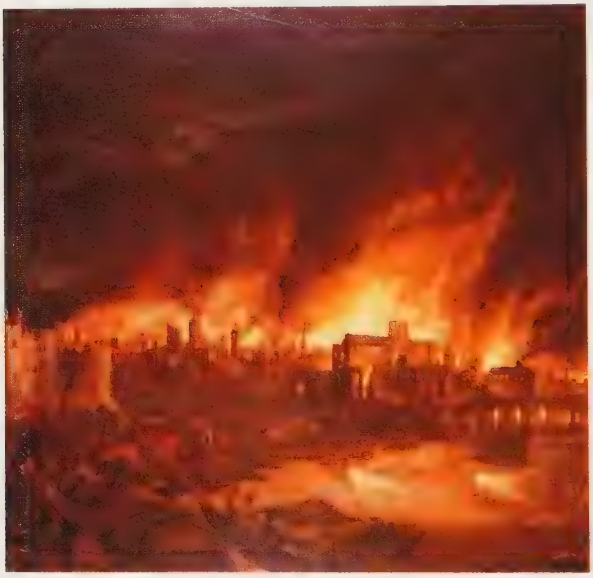
Enfin, au début de 1664, son père le rappelle en Angleterre. Il semble qu'une guerre se prépare contre la Hollande, guerre à laquelle la France ne paraît pas devoir rester indifférente. Dans ces conditions, prolonger en France une si longue résidence ne saurait être sain pour de jeunes Anglais. William dit adieu à son maître, qui mourra quelques mois plus tard, et rentre à la maison par le chemin des écoliers : la Suisse, d'où il gagne l'Italie avant de traverser la Savoie et la France. Ce n'est qu'à la mi-août qu'il débarque en Angleterre.

Dès le premier coup d'œil, ses parents sont rassurés : leur fils, vêtu à la française, est aussi élégant qu'il est beau. Vive la France, apparemment... Heureusement pour leur sérénité, l'œil des parents ne sonde pas toujours le cœur des fils !

La Grande Peste de Londres

Aux jardins de la Marine, en revanche, rien n'a changé : l'oncle George n'a toujours pas renoncé à obtenir du gouvernement espagnol le remboursement de ses biens confisqués par l'Inquisition, et le milieu familial, frivole, reste toujours aussi difficile à supporter pour William. Pourtant, celui-ci passe à Londres les dix-huit mois suivants, assidu aux cours de droit de Lincoln's Inn. Cette formation, qui vient compléter sa vaste culture, lui sera d'un très grand secours dans ses nombreux combats pour la liberté de conscience et, plus tard, pour l'élaboration de la Constitution de la Pennsylvanie.

Créé au Moyen Age, Lincoln's Inn enseigne, comme matières de base, le droit constitutionnel, la loi contractuelle, les indemnisations pour les atteintes à la personne et les dommages à la propriété, au revenu ou à la réputation, le droit criminel, la répression et la prévention de l'homicide et du vol.



Dans la chaleur de l'été 1665, Londres, où quatre à cinq cent mille habitants grouillent dans des rues étroites et sales, est ravagée par une épidémie de peste. Ceux qui sont suffisamment valides s'enfuient.
Du 2 au 5 septembre 1666, Londres subit un autre fléau : le Grand Incendie.

A la fin de l'année 1664, l'oncle George meurt au moment précis où le roi vient de le nommer ambassadeur d'Angleterre à Madrid! Il lègue à l'amiral sa créance sur l'Espagne.

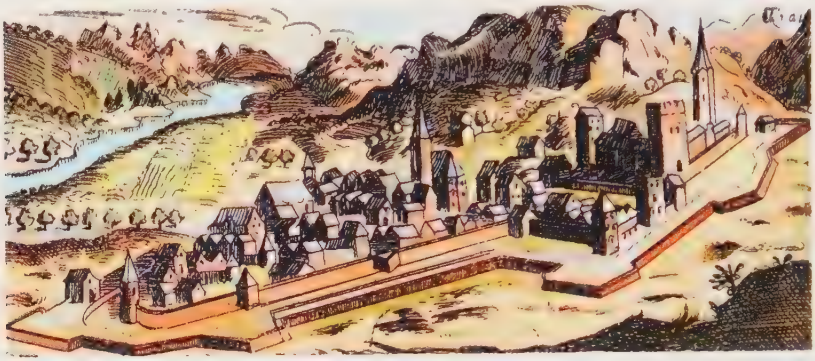
En 1666, la Grande Peste sévit à Londres. Elle fait plus de cent mille victimes en quelques semaines. William, comme nombre de ses contemporains, ne peut s'empêcher d'y voir un appel à changer de vie.

Il devient austère, mélancolique, ce qui consterne l'amiral, auréolé d'une victoire dans la guerre contre la Hollande, et qui ne comprend rien à cette nouvelle crise mystique de son fils.

L'Irlande a joué un rôle particulier dans la vie de William Penn. Avec deux propriétés à Macroom puis à Shanagarry, près de Cork, la famille Penn s'ancre solidement dans le comté de Munster, d'où la mère de William était originaire. En 1666, ce dernier, alors âgé de vingt-deux ans, se fait peindre en armure. Paradoxe pour ce futur adepte de la non-violence : ce sera son portrait le plus réussi et le plus célèbre. Le jeune homme envisage à cette époque une carrière militaire. Il s'engage plusieurs mois dans une milice chargée de réprimer une insurrection locale.

L'Ami William

Définitivement convaincu des vertus curatives des voyages en cas de mysticisme aigu, son père l'envoie cette fois-ci en Irlande, s'occuper de la propriété familiale. Et William, en bon fils, s'acquitte au mieux de ses responsabilités; ferme dans les transactions, il sait se montrer parfaitement aimable dans les réceptions. Mais une fois encore, les desseins de la Providence vont contrarier les plans du père.



Cork, chef-lieu du comté du même nom – de «Corcaigh» qui signifie «marais» –, est l'un des meilleurs ports naturels d'Europe. C'est là que tout commence pour William Penn : conversion, prison, engagement pour la liberté de conscience.

Un jour du mois d'août 1667, alors qu'il fait des courses à Cork, William apprend qu'une vieille connaissance, Thomas Loe en personne, doit prendre la parole le lendemain au cours d'une réunion des «Amis». Tel est le nom que les quakers se donnent. Un nom plus flatteur, à dire vrai, que ce sobriquet de «quakers», autrement dit «trembleurs», qu'on leur donne par dérision.

Il s'y rend évidemment, et dès que Loe commence à parler, William comprend que sa longue évolution spirituelle vient tout à coup de prendre sens. «Il y a une foi qui vainc le monde et il y a une foi qui est vaincue par le monde.» Tel est le thème de la prédication. C'est de cette soirée que date la conversion définitive de William Penn au quakerisme.

Mais en attendant de voir les conséquences pour l'Histoire d'un événement aussi microscopique, il convient d'en dire davantage sur les quakers, en général, et sur leur fondateur, George Fox, en particulier.

Dieu, en toute simplicité

George Fox naît en 1624 dans un petit village du comté de Leicester, Drayton in the Clay. Il est donc, à un an près, contemporain de l'amiral Penn. Son père est tisserand. Sa mère compte plusieurs martyrs de la foi dans sa famille. Placé très jeune chez un cordonnier, il est étonnamment sérieux et réfléchi. Aux environs de sa vingtième année, il se met à

parcourir le pays en quête de la Vérité, interrogeant des prêtres, des religieux et autres gens d'Eglise sans rien récolter qu'une profonde détresse devant la vacuité de leurs réponses.

C'est alors que, peu à peu, une succession d'intuitions religieuses vont le conduire jusqu'à l'expérience très forte, l'intime conviction, peut-on dire, de l'existence de Jésus-Christ et de la puissance de son Esprit. Cette illumination intérieure le transporte de joie.

Mais loin de voir dans un tel événement la justification d'un quelconque pouvoir sur autrui, George Fox va consacrer sa vie à convaincre ses semblables que ce qu'il vient de ressentir est l'expérience normale que doit connaître tout chrétien, que la vie nouvelle en Jésus-Christ s'enracine dans la découverte personnelle de cette lumière intérieure,

L'origine du surnom de «quakers», qui signifie «trembleurs», est leur saisissement devant Dieu. Il est employé pour la première fois par un juge à qui George Fox conseillait de «trembler au nom de Dieu». A moins que ce ne fût l'agitation qui s'emparait d'eux sous l'action de l'Esprit lors de leurs assemblées.

Vision de George Fox à Pendle Hill : «Nous arrivâmes ainsi à une très haute montagne, nommée Pendle Hill. Dieu m'inspira de monter au sommet, ce que je fis avec beaucoup de peine car elle était très haute et abrupte. Je vis alors la mer qui borde le Lancashire. Là, sur cette hauteur, je fus poussé à proclamer le grand jour du Seigneur, et Dieu me fit voir les endroits où Il allait rassembler un peuple grandiose. En descendant, je trouvai une source d'eau au flanc de la montagne; je m'y restaurai, car j'avais peu mangé et bu au cours de ces derniers jours» (George Fox, *Journal*).

GEORGE FOX
Fenny Drayton
Leicestershire
There is one, even Christ Jesus
that can speak to thy condition
A church
is the living members of a
spiritual household
of which Christ is the head

SEDBERGH - FIRBA
PRESTON PATRICK - BRI
Many groups of Seekers

Un prêcheur itinérant

Un beau jour de 1643, George Fox quitte son atelier de cordonnier pour parcourir le pays. En juin 1652, il prêche à Firbank Fell, dans le Westmoreland, devant un millier d'auditeurs. Il rencontre Margaret Fell, épouse du juge Thomas Fell, qui se convertit et fait de sa résidence, Swarthmoor Hall, un lieu de rayonnement quaker. Devenue veuve, Margaret épousera George Fox en 1669.

George Fox : le scandale de la simplicité

George Fox portait des vêtements de cuir, pour leur simplicité et leur solidité. A gauche : «Parfois ils soulevaient mon manteau et la vue de mes culottes de cuir les rendaient fous de rage» (*Journal*).
Il entrait dans les églises pour parler de la primauté de l'Eglise intérieure sur l'église-bâtiment-institution.
Ci-contre : «Alors les gens crièrent : "Chassons-le de l'église." Lorsque je fus dehors, ils me battirent, me terrassèrent, me jetèrent par-dessus une haie, et ensuite me traînèrent à travers une maison jusque dans la rue, me jetant des pierres et me rouant de coups tout le long du chemin. J'étais couvert de sang et de saleté (...). Pourtant, lorsque je fus remis sur mes jambes, je prononçai des Paroles de vie» (*Journal*).
A gauche : «Lorsque je comparus devant le juge, comme je n'ôtais pas mon chapeau et que je le tutoyais, il demanda à l'homme qui m'avait conduit chez lui si je n'étais pas un peu piqué, ou simple d'esprit (...). Je l'appelai à se repentir» (*Journal*).
Ci-contre : George Fox connut à maintes reprise les cachots sombres et humides.

Pour les Amis, les cultes consistent à se réunir dans le silence et à pratiquer le ministère laïc spontané : chacun peut y prendre la parole sous l'inspiration de l'Esprit. Nombreuses sont les prédicatrices quakers dès la naissance du mouvement, dans la seconde moitié du XVII[e] siècle. Les responsabilités qui ont trait au monde spirituel sont partagees également entre les hommes et les femmes.

expérience spirituelle directement réalisée en chacun. Ce qui à ses yeux implique le rejet de tous les filtres et de tous les intermédiaires : Eglises, clergé, hiérarchie, rituels des sacrements , credos et prières écrites. Dès lors, le croyant – et, au-delà, tout homme – est appelé à une liberté radicale, irrépressible, puisqu'elle se fonde sur Dieu lui-même. «Songez qu'en vous, dit-il, il y a quelque chose de Dieu.» Ce «quelque chose» existant en chacun le rend digne du plus grand respect, qu'il soit croyant ou non.

Des agitateurs aux mains nues

Et voilà comment on devient un dangereux agitateur, cent fois emprisonné, battu, soumis au pilori, libéré pour être arrêté de nouveau, persécuté jusqu'à sa mort par tout ce qui détient une quelconque autorité. Lorsque viendra, plus tard, le temps des historiens, on tentera de rattacher ce mouvement quaker à celui de la Réforme, mais pour George Fox lui-même les antécédents de sa révolution sont à chercher bien en deçà du protestantisme, du côté de la primitive Eglise.

C'est à cette «Société des Amis» que William Penn se rallie, sans doute parce que l'aventure, le courage et l'audace font partie de ses gènes! On le vérifiera du

A partir de 1536, Menno Simons, ancien prêtre catholique de la Frise (nord des Pays-Bas), rassemble les anabaptistes pacifiques, persécutés par les non-pacifiques et par les luthériens. Ces mennonites seront l'objet de persécutions avant les quakers. Ils participeront à la Sainte Expérience de Pennsylvanie.

reste très vite, car sa première arrestation suit de peu sa conversion. Quelques jours plus tard, en effet, une descente de police interrompt brutalement une réunion d'Amis. Tous les participants sont arrêtés, incarcérés, et, parmi eux, le fils de l'amiral Penn. William chez les quakers! Scandale et déshonneur!

« Oublie les tiens et la maison de ton père» : l'amiral Penn chasse de chez lui son fils qui déclare appartenir à la secte méprisée des quakers.

Et comme ni la douceur ni la violence ne peuvent entamer la foi du converti, il est bientôt chassé de la maison paternelle.

Où William, plongé dans l'enfer de la répression pour délit d'opinion, mobilise sa culture, son courage et le droit au service d'un idéal : la liberté de la conscience.

CHAPITRE II
FOI CONTRE LOI

Les persécutions font partie de l'univers quotidien des quakers. Comme leurs propos dérangent, ils sont fouettés, exposés au pilori et parfois soumis à des tortures dont l'une consiste à avoir la langue percée au fer rouge. Fermes dans leurs convictions, ne se découvrant que devant Dieu, ils tiennent tête à leurs juges lors de leurs procès, le chapeau sur la tête.

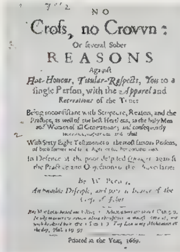
Le bannissement du fils ne dure que quelques mois, mais lorsqu'il revient chez ses parents, William a quitté rubans, plumes et dentelles, ne conservant de sa tenue de gentilhomme que son épée : «Porte-la, lui avait dit Fox, aussi longtemps que tu pourras...», autrement dit, jusqu'à ce qu'elle te devienne insupportable.

Le moment vint où William Penn, qui avait pourtant envisagé pendant quelques mois de faire une carrière militaire, ne put supporter de garder plus longtemps son épée. Au grand désarroi de son père, car son port était un privilège de la noblesse.

William Penn rencontre Gulielma pour la première fois en 1668, dans la maison d'un Ami, à Londres. Elle vivait alors à Bury Farm, à Amersham, près de Jordans, dans le comté de Buckingham, avec sa mère, Mary Penington, et son beau-père, Isaac Penington.

La descente en enfer

A l'automne de 1668, à vingt-quatre ans, il s'établit dans le comté de Buckingham, près de Londres, haut lieu du quakerisme. C'est là, dans l'entourage du poète Milton, qu'il rencontre Gulielma qui deviendra sa femme quelques années plus tard, et c'est auprès du duc de Buckingham qu'il entreprend la première d'une longue série de démarches en faveur d'Amis emprisonnés. En effet, entrer dans la société des Amis en ces années où les non-anglicans sont persécutés pour anticonformisme,



NO

Crofs, no Crovvn :

Or feveral Sober

REASONS

Againft

Hat-Honour, Titular-Refpects, You to a fingle Perfon, with the Apparel and Recreations of the Times

Being inconfiftant with Scripture, Reafon, and the Practice, as well of the beft Heathens, as the holy Men and Women of all Generations; and confequently [illegible]

With Sixty Eight Teftimonies of the moft famous Perfons, [illegible]

In Defence of the poor defpifed [illegible] againft the Practice and Objections of their Adverfaries

By W. Penn

[illegible]

Printed in the Year, 1669.

William Penn, incarcéré à la Tour de Londres de décembre 1668 à juillet 1669, demeure inébranlable dans ses principes, endurant le froid et la détention, résistant aux pressions extérieures, y compris celles de sa famille. Il rédige *Sans croix, point de couronne.* Dans un siècle où la vie politique anglaise est tellement troublée par le problème de la royauté, William Penn, influencé par son séjour à Saumur, affirme la primauté de la «royauté spirituelle» : la décapitation physique d'un roi n'apporte pas de solution durable à un pays, estime-t-il. Par contre, la recherche d'un roi intérieur en chaque être humain peut contribuer à une régénération de l'humanité. Publié en 1669, remanié et réédité en 1682, cet ouvrage deviendra un classique de la littérature anglaise.

c'est descendre en enfer. Il en fera bientôt l'expérience. En attendant, il a la consolation d'assister Thomas Loe dans ses derniers instants, en octobre de la même année. Après quoi, comme si le mourant venait de lui transmettre le flambeau de la prédication, il se lance à son tour dans cet apostolat pour plusieurs décennies. C'est également de cette époque que date son premier pamphlet *La Vérité exaltée* (*Truth Exalted*), qui sera bientôt suivi d'un deuxième, puis d'un troisième qui marquent les débuts d'une œuvre littéraire foisonnante d'environ cent cinquante titres et qui le conduiront tout droit à la Tour de Londres où il terminera l'année sous l'inculpation de blasphème.

Le plus mauvais de tous les arguments

Il y restera un peu plus de huit mois, intraitable et paisible, refusant de se rétracter. «Tu peux dire à mon père, déclare-t-il à un émissaire, que ma prison sera mon tombeau avant que je recule d'un pas. Je ne dois compte de ma conscience à aucun homme mortel.» Certain d'avoir devant lui de longues heures de solitude, il écrit. Il commence par réfuter l'accusation de blasphème dont il est l'objet (*L'Innocence à visage découvert*); après quoi, il se lance dans ce qui restera son œuvre la plus connue, prodige de culture, de mémoire et de profondeur : *Sans croix, point de couronne* (*No Cross, no Crown*). Un livre qui devait devenir l'un des classiques de la langue anglaise. Aux yeux de l'auteur, la noblesse que confère la vertu compte beaucoup plus que la noblesse de sang.

Construite au XI[e] siècle, la Tour fut citadelle, palais royal, prison, arsenal, dépôt d'archives et de trésors.

Et la détention continue. «Penn se rétractera ou il mourra en prison», déclare l'évêque de Londres. A quoi le prisonnier rétorque, par l'intermédiaire du chapelain du roi : «Dis au roi que la Tour est le plus mauvais de tous les arguments. Quel que soit celui qui a tort, celui qui recourt à la force en matière de religion ne peut avoir raison.» Tant de fermeté finit par lui gagner l'estime des gens de bien et le roi le libère sans conditions, en juillet 1669. Il a gagné. Il se précipite aussitôt près de son père malade qui le prie de se rendre en Irlande pour régler à sa place quelques affaires pressantes.

Vingt livres par réunion

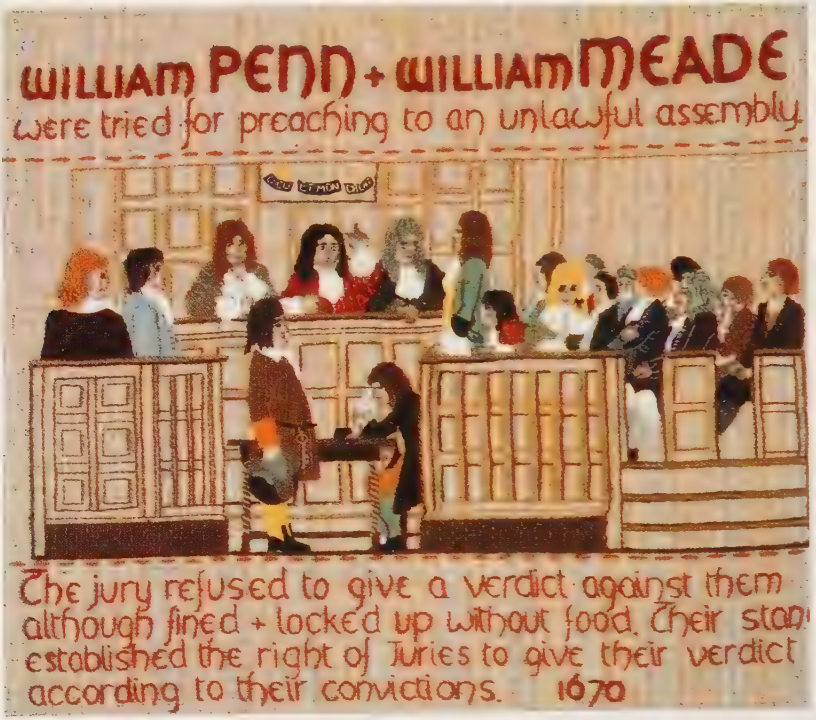
En Irlande, la répression contre les quakers fait rage, prémices de persécutions qui ne tarderont pas à gagner l'Angleterre à la faveur d'une nouvelle loi, dite des Conventicules (littéralement, petites réunions), interdisant les réunions de plus de quatre personnes : quiconque prendra la parole dans l'une de ces réunions interdites se verra infliger une amende de vingt livres, et de quarante livres en cas de récidive, c'est-à-dire huit mille de nos francs actuels. Par ailleurs, un juge suffit à établir la condamnation. William Penn, qui a rendu visite à des Amis incarcérés, entreprend alors un essai sur la liberté qu'il adressera au roi en le suppliant de garantir la liberté religieuse à des gens qui ne peuvent en conscience obéir à la loi. A son retour en Angleterre, l'actualité va lui offrir l'occasion de s'impliquer une fois encore au cœur du débat.

Le 14 août 1670, les policiers arrêtent William Penn et William Meade, non au titre de la nouvelle loi, qui ne requiert pas de jury, mais au nom du droit commun : incitation au soulèvement et à la violence, laquelle exige un jury. Ce dernier sera le meilleur allié des accusés.

Jury, c'est vous que vous jugez

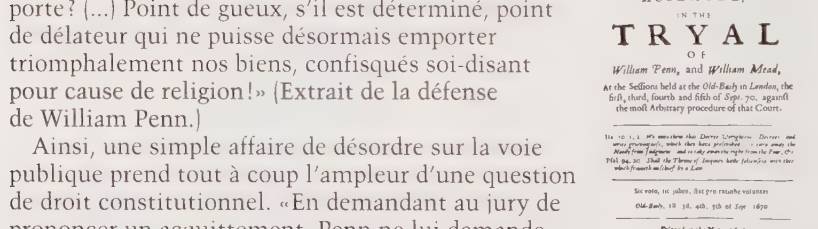
Un dimanche, se rendant au culte, il trouve le local fermé, gardé par la force publique : «On n'entre pas.» Un attroupement s'est formé. Alors, enlevant son chapeau en signe de respect pour la parole de Dieu, il commence à prêcher dans la rue. On l'arrête aussitôt, ainsi qu'un certain William Mead, sous prétexte qu'il y a là plus de quatre personnes à l'écouter. Lui proteste, disant qu'il n'a pas troublé l'ordre public mais seulement parlé dans la rue; qu'au reste, même s'il avait violé la loi des Conventicules, il ne saurait être poursuivi puisque personne n'est tenu d'observer une loi qui se trouve en contradiction avec la Grande Charte, signée en 1215 par Jean sans Terre, et confirmée en 1264 par Henri III d'Angleterre...

«Si ces lois fondamentales qui



protègent nos libertés et nos biens sans considération d'opinions religieuses ne sont pas maintenues, qui pourra dire qu'il a des droits même sur l'habit qu'il porte? (...) Point de gueux, s'il est déterminé, point de délateur qui ne puisse désormais emporter triomphalement nos biens, confisqués soi-disant pour cause de religion!» (Extrait de la défense de William Penn.)

Ainsi, une simple affaire de désordre sur la voie publique prend tout à coup l'ampleur d'une question de droit constitutionnel. «En demandant au jury de prononcer un acquittement, Penn ne lui demande pas moins que le droit d'apprécier la validité des lois» (C. Vincens). L'autorité ne s'y trompe pas. Elle exige des douze jurés une condamnation, n'hésitant pas pour l'obtenir à les enfermer pendant deux jours, sans feu ni nourriture ni le moindre confort, les menaçant


THE
Peoples {Ancient / and Just} Liberties
ASSERTED,
IN THE
TRYAL
OF
William Penn, and *William Mead*,
At the Sessions held at the *Old-Bayly* in *London*, the first, third, fourth and fifth of *Sept.* 70. against the most Arbitrary procedure of that Court.

Printed in the Year, 1670.

Attribué à Thomas Rudyard, ce livre contient de longs passages du plaidoyer de William Penn pendant le procès.

de représailles et pour finir transportant prévenus et jury à la prison de Newgate... En dépit de toutes ces pressions, William Penn présente sa défense de manière si convaincante que les jurés héroïques maintiennent leur acquittement. Procès grandiose s'il en fut, dont l'une des conséquences fut l'inviolabilité des jurés en Angleterre.

William Penn est incarcéré à Newgate en août 1670 et de février à juillet 1671. Cette prison, construite au XII[e] siècle, fut détruite dans le Grand Incendie, deux fois reconstruite, puis démolie en 1902. Ci-dessous, Charles I[er] et son fils le duc d'York, futur Jacques II.

A la tête d'une immense fortune

Aussitôt libéré, William se rend chez ses parents pour apprendre que son père n'a plus que quelques jours à vivre. Un temps que le père et le fils mettent à profit pour se réconcilier. Avant de mourir, l'amiral recommande son fils au duc d'York et à Charles II. Les deux princes accueillent favorablement cette requête, le duc d'York se déclarant tuteur du jeune homme, autrement dit son protecteur officiel. Le 16 septembre, l'amiral expire,

onze jours après le verdict du jury. Voici William, devenu lord de Shanagarry a la mort de son pere, à la tête d'une fortune considérable : d'immenses propriétés en Angleterre et en Irlande, un riche mobilier, de l'argenterie, une créance de près de quarante millions de nos francs actuels sur le gouvernement anglais pour retard de solde, sans parler de la fameuse créance de l'oncle George sur l'Inquisition d'Espagne.

Notre jeune lord et néanmoins Ami met aussitôt sa richesse et ses protections au service de ses freres persécutés. Lesquels frères se sont tellement multipliés en dépit de la répression qu'ils ne forment plus seulement des îlots de convertis semés de-ci de-là, à travers l'Angleterre, au hasard des prédications, mais une vaste communauté couvrant tout le royaume et commençant à s'étendre au-delà.

Ah, convertir le Grand Turc!

On comprendra sans mal qu'une telle expansion puisse poser de sérieux problèmes d'organisation : comment faire pour éviter que l'addition des libertés individuelles ne produise l'anarchie collective? Comment surveiller sans contraindre et punir sans attenter à la liberté? Jusqu'où peut-il être permis d'aller trop loin? Car Dieu sait si l'ardeur des Amis fournira quelques pages flamboyantes au chapitre des extravagances religieuses! On en vit chez le pape dans le but de le convertir (mal leur en prit!). La même ambition propulsera une jeune Anglaise, Mary Fisher, à la cour du Grand Turc, et une autre chez Louis XIV...

On verra plus loin comment William Penn tentera d'harmoniser l'ordre et la liberté en rédigeant la constitution de son Etat. Pour atteindre ce but, George Fox, quant à lui, mit en œuvre un ingénieux système d'Assemblées mensuelles, à l'échelon des comtés, choisissant des représentants aux Assemblées trimestrielles qui, à leur tour,

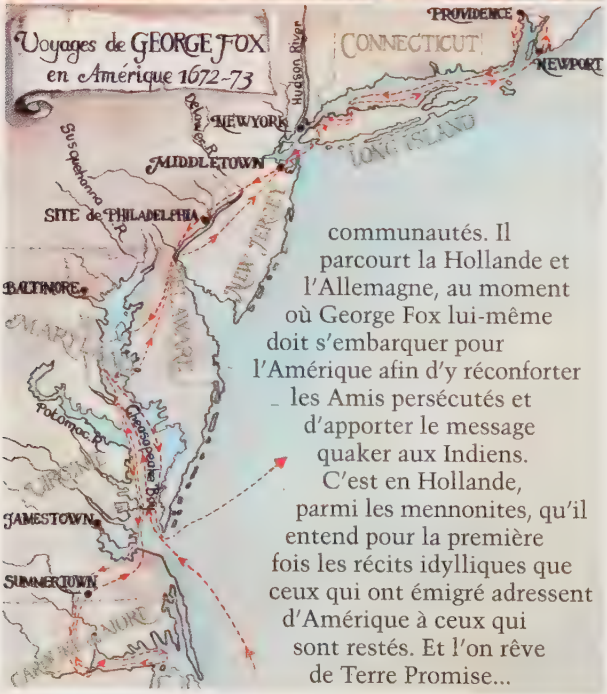
Mary Fisher, emigree en Amerique du Nord, part pour la Turquie, ou elle sera reçue par le Sultan, qu'elle désire convertir.

Le culte silencieux est pour les Amis un temps d'adoration, de recueillement et de partage, sans prêtres ni cérémonies.

William Penn publia rien moins que cent quarante livres et brochures. Plus de deux mille six cents lettres, documents et autres manuscrits survivent aujourd'hui de son œuvre.

envoyaient certains des leurs à l'Assemblée annuelle, laquelle se tenait à Londres. Chacune de ces Assemblées avait le devoir d'exercer son bon sens et son discernement, et le pouvoir d'expulsion, aucune société humaine ne pouvant vivre sans loi. C'est à travers cette vaste communauté que William Penn, libéré de préoccupations matérielles, va voyager, prédicateur itinérant, mettant à profit ses séjours en prison pour écrire. Quand la prudence lui conseille de s'éloigner, il voyage, désireux d'aller à la rencontre d'autres

En 1657, un quaker, Robert Fowler, qui vient de construire son navire, le *Woodhouse*, ressent un appel puissant à mettre ce navire à la disposition de quakers londoniens qui désirent partir pour l'Amérique du Nord. Ils quitteront Londres le 1er juin et arriveront à La Nouvelle-Amsterdam (future New York) le 31 juillet.



George Fox, au cours de sa visite aux Amis des colonies américaines, fraternisa avec de nombreux chefs indiens.

communautés. Il parcourt la Hollande et l'Allemagne, au moment où George Fox lui-même doit s'embarquer pour l'Amérique afin d'y réconforter les Amis persécutés et d'apporter le message quaker aux Indiens. C'est en Hollande, parmi les mennonites, qu'il entend pour la première fois les récits idylliques que ceux qui ont émigré adressent d'Amérique à ceux qui sont restés. Et l'on rêve de Terre Promise...

A son retour, il trouve enfin le temps d'épouser Gulielma, le 4 avril 1672. Pendant six mois, William se consacre à sa femme. Les jeunes mariés emménagent dans une petite maison près de Chalfont, au nord-ouest de Londres. Et la déclaration d'Indulgence de Charles II semble venir à point nommé pacifier le paysage autour du couple d'amoureux. Lorsqu'à l'automne William reprend son nomadisme de prédicateur, sa femme l'accompagne, à cheval.

Mais en février 1673, le Parlement entre en session. Farouchement anglican, il commence par demander l'abrogation de la déclaration d'Indulgence que le roi en personne devra publiquement déchirer... Aussitôt la terrible loi du Test entre en vigueur : désormais, toute personne occupant une charge publique devra prêter serment, communier devant témoins dans une église anglicane et signer une profession de foi.

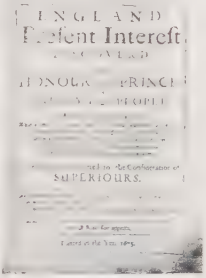
Gulielma, née dans un milieu quaker, était aussi fervente et enthousiaste que William. A leur mariage, en avril 1672, ils s'installent à Rickmansworth (ci-dessous), dans le comté de Hertford, qu'ils quitteront, quatre ans plus tard, pour Warminghurst, dans le Sussex.

Une brèche dans une muraille de violence

Devant tant d'intolérance, William Penn en appelle une fois encore à la liberté de conscience, laquelle appartient à l'homme par «droit de naissance», écrit-il dans un

manifeste intitulé *L'Intérêt present de l'Angleterre à découvert* (*England's Present Interest Discovered*), où il démontre également que de la liberté de conscience dépend la paix du royaume. Protestations qui n'empêchent pas, hélas, les persécutions de recommencer. Penn met alors à contribution ses relations mondaines pour alléger le sort des Amis. Il doit même se rendre auprès du duc d'York pour obtenir la libération de George Fox, emprisonné. Mais le maître, ombrageux, refuse d'être libéré par grâce. Il veut être jugé. Il le sera, du reste, et acquitté.

C'est alors qu'une visite vient ouvrir une brèche dans cette muraille de violence et de haine : deux quakers anglais qui viennent d'acquérir en Amérique du Nord un grand morceau du New Jersey frappent


ENGLAND
Present Intereſt.
SUPERIOURS.

Publié en 1675, *L'Intérêt présent de l'Angleterre à découvert* préconise la création d'une société qui accepterait toutes les orientations du christianisme.

George Fox refuse de s'enrôler dans l'armée du roi : «Il se tourna à nouveau et dit : "Tu es un rebelle et un traître." Alors je frappai du poing sur la table et lui dis que j'avais eu affaire à des gens vingt fois plus terribles que lui ou que quiconque présent car j'avais été emprisonné dans la prison de Derby durant six mois. (...) Alors ils me demandèrent de jurer, et il me fut impossible de le faire.»

un jour à sa porte. Ils veulent se partager cette terre afin d'y trouver la paix que leur patrie leur refuse.

Une société nouvelle sur une nouvelle terre

Penn aussitôt s'enthousiasme : un si grand territoire représente à ses yeux un champ d'expérimentation idéal. Il va enfin pouvoir passer, du laboratoire de la liberté que sont ses écrits, à l'expérimentation de la démocratie en vraie grandeur. Aussitôt, il élabore un plan de constitution autour de ses trois idées phares : souveraineté du peuple, suffrage élargi, liberté de conscience.

Il rédige une lettre qui en présente les grands traits et décrit le New Jersey. Un grand nombre d'Amis adhèrent au projet. Bientôt on peut louer un bateau,

Les puritains de Nouvelle-Angleterre ressentent la présence de quakers sur leur territoire comme une invasion intolérable. Des lois antiquakers sont votées en 1656, 1657 et 1658, qui les bannissent sous peine de mort et punissent de prison et d'amendes ceux qui les aident ou lisent leurs ouvrages. Les persécutions sévissent en particulier dans le Massachusetts.

le *Kent*, à bord duquel deux cent trente passagers embarquent. Deux autres convois suivront le *Kent*. Mais Penn ne les accompagne pas. A la mort d'un des propriétaires du New Jersey, en 1682, la partie est de ce territoire est mise aux enchères et achetée par Penn et onze associés. Douze autres quakers se joindront à cette copropriété.

Lorsqu'ils débarquent, le premier soin des immigrants est de proposer aux Indiens de leur acheter une portion de territoire, suivant en cela l'exemple des Hollandais qui les avaient précédés. Ce à quoi, si

William Penn surveilla lui-même l'embarquement à bord du *Kent*, en 1677. Charles II descendit la Tamise sur le yacht royal afin d'observer le départ et il bénit le navire. Les passagers, des quakers, étaient originaires de Londres et du Yorkshire. Ils créèrent la ville de Burlington dans l'ouest du New Jersey. Une assemblée mensuelle allait y être créée en 1678 et une maison d'Assemblée, hexagonale, y fut construite en 1686.

l'on en croit la tradition, les Indiens auraient répondu : «Vous êtes nos frères et nous vivrons avec vous en frères. Nous marcherons ensemble dans un large sentier. Si un Anglais s'endort dans ce sentier, l'Indien passera à côté de lui et dira : "C'est un Anglais; il dort; laissons-le." Le sentier sera uni. Il ne s'y trouvera pas une souche qui puisse blesser le pied.»

La terre était fertile, les Indiens amicaux, le climat agréable : ces débuts prometteurs préfiguraient à bien des égards ce que Penn nommera la Sainte Expérience de la Pennsylvanie.

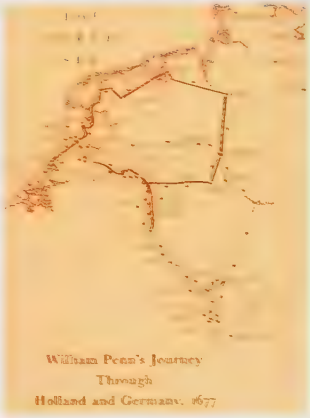
Il y avait, là-bas, une terre couverte de forêts et de verts pâturages, une Terre promise où leurs rêves allaient enfin prendre la chair de la réalité... Telle serait la Pennsylvanie où l'on verrait enfin si la liberté de conscience, la souveraineté du peuple, un suffrage élargi et la non-violence peuvent présider au gouvernement d'un Etat.

CHAPITRE III
AU LOIN L'HERBE EST PLUS VERTE

Quelque deux mille colons émigrent en Pennsylvanie en 1681 et 1682. A leur arrivée, ils se dispersent dans les trois comtés : Chester, Philadelphie et Bucks. William Penn embarque sur le *Welcome*, le 30 août 1682, près de Douvres. Le navire traversera l'Atlantique en huit semaines.

En 1677, alors que les précurseurs de la Sainte Expérience s'installent dans le New Jersey, une délégation d'Amis conduite par George Fox se rend en Hollande dans le but de doter les communautés quakers du continent du système d'assemblées qui fonctionne bien en Angleterre. William Penn fait partie de la délégation. De Hollande, il passe en Allemagne, invitant quakers et mennonites à s'installer au New Jersey. Devant l'intérêt qu'il provoque, il prend la décision d'en élargir le champ.

En 1677, William Penn parcourt la Hollande et l'Allemagne, prêchant dans les villes de la Hanse, comme Emden et Brême, et dans le Palatinat.



Où l'on reparle des créances

Rentré en Angleterre, il demande à Charles II, en 1680, de lui accorder le droit de fonder une colonie sur un vaste territoire appartenant à la couronne, à l'ouest du New Jersey, de l'autre côté du Delaware. Il en serait le légitime propriétaire – mais non le souverain – en remboursement des sommes considérables que l'Etat devait à son père et dont il avait hérité. Il sait que la région réunit toutes les qualités qu'on attend d'une Terre promise : un climat tempéré, des forêts giboyeuses, du poisson dans les rivières, un sol fertile recélant du fer, de la houille, du sel, du plomb, de la pierre à chaux et des carrières de marbre, le tout presque aussi grand que l'Angleterre.

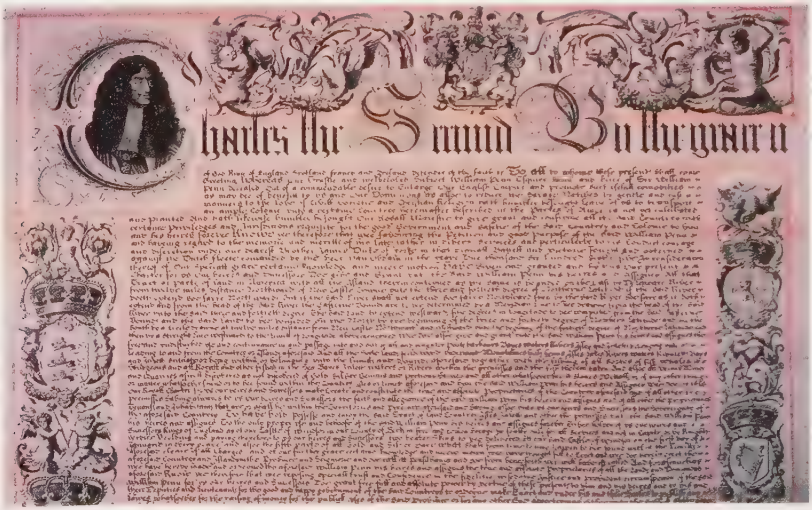
Pas mécontent au fond de rembourser les dettes de l'Etat sans débourser un sou, Charles II finit par

Les quakers sont durement persécutés, de 1655 à 1685, au pays de Galles. En 1676, l'un d'eux, Rowland Ellis, et plusieurs de ses amis quakers qui vivent à Brynmawr, échappent de peu à la pendaison. Au début des années 1680, quatre à cinq mille quakers gallois partent pour la Pennsylvanie, et achètent à William Penn le «terrain gallois» près de Philadelphie. Mais ils seront déçus et formeront un parti d'opposition, dirigé par David Lloyd.

Suédois et Hollandais avaient précédé les quakers sur les deux rives du Delaware. Ils vivaient en bonne entente avec les Indiens du lieu. Un esprit de tolérance de part et d'autre préfigurait la Sainte Expérience.

La Charte signée par Charles II, William Penn doit donner un nom à sa province. Il songe à «Nouvelle-Galles», en raison de son aspect vallonné et riant. Mais le ministre des Colonies, qui est gallois, refuse de donner ce nom à un pays peuplé de quakers.

accepter l'échange. Le 4 mars 1681, après deux ans de lenteurs administratives, il signe enfin la Charte qui constitue William Penn propriétaire d'un domaine de quelque cent vingt mille kilomètres carrés, délimité au nord par le lac Erié et la colonie de New York, au sud par le Maryland appartenant à lord Baltimore, à l'ouest par l'Ohio. Les frontières de l'est, ouvrant l'accès à la mer, devront faire l'objet d'accords ultérieurs. Pour désigner ce territoire, Penn propose le nom de Sylvania, que le roi change – en hommage au père de William – en Pennsylvania (forêt de Penn), «en dépit, nous



dit-on, des réclamations du propriétaire dont la modestie s'accommodait mal de cette addition» (C. Vincens). Penn créera alors l'expression Sainte Expérience (Holy Experiment) : «Pour obtenir mon pays, je fis appel au Seigneur et je me sentis davantage appelé à me tourner vers Lui au-dedans de moi et à attendre le pays de Sa main plutôt que de quiconque d'autre. C'est ainsi que je l'obtins et j'espère que, loin d'être indigne de Son amour, je répondrai à Sa généreuse Providence et servirai Sa vérité et Son peuple, afin qu'un exemple soit donné à toutes les

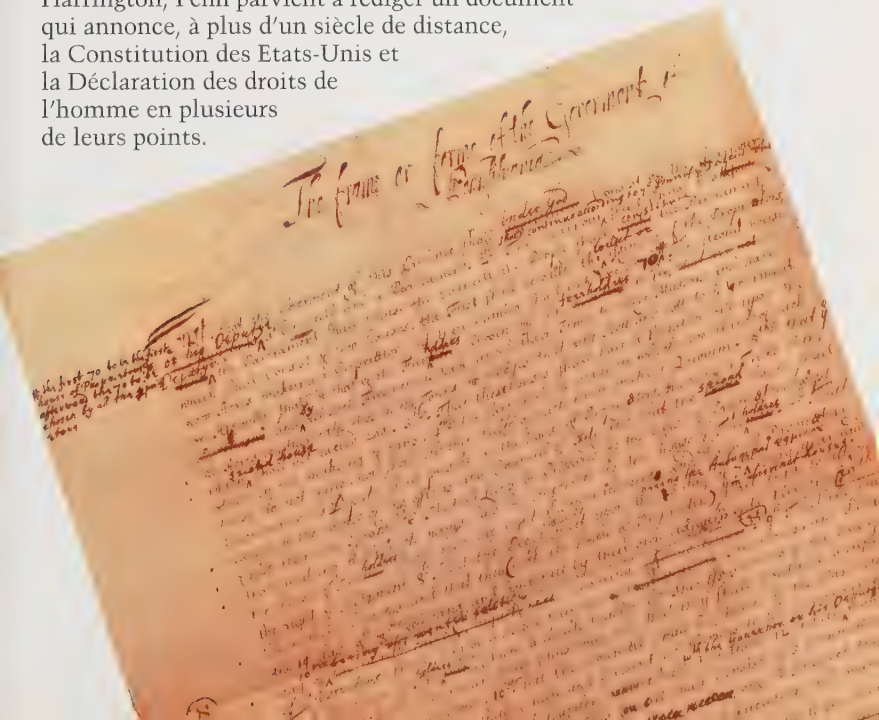
Lorsque William Penn reçoit la Charte de Pennsylvanie, onze des treize colonies américaines existent déjà. La frontière avec le Maryland sera un sujet de controverse pendant quatre-vingts ans. Ci-dessous, Penn part rejoindre son rêve de Nouveau Monde.

nations; il se peut qu'on trouve là-bas ce qui n'a pas été possible ici : l'espace nécessaire à la création d'une Expérience sacrée.»

Un siècle avant la Déclaration des droits de l'homme

Dès que les projets de Penn sont connus, des demandes de concessions arrivent de toutes les régions d'Europe de la part de quakers, de mennonites et de sympathisants. Des sociétés d'émigration sont fondées en Allemagne et en Angleterre. Reste à donner à ces futurs colons, de coutumes et de langues différentes, une constitution capable d'en faire un seul peuple. Le domaine est partagé entre six comtés qui éliront des représentant à l'Assemblée législative... Après un an d'efforts et de consultations auprès des esprits les plus novateurs de son temps, s'inspirant notamment de *Oceana* du théoricien politique Harrington, Penn parvient à rédiger un document qui annonce, à plus d'un siècle de distance, la Constitution des Etats-Unis et la Déclaration des droits de l'homme en plusieurs de leurs points.

Le texte du cadre de gouvernement de la Pennsylvanie, adopté en Angleterre le 25 avril 1682, donne le pouvoir législatif à un Conseil de soixante-douze membres élu par les colons pour trois ans, renouvelable par tiers annuellement. Ce conseil est présidé par le propriétaire ou son représentant, qui ne bénéficie que d'un triple vote. Nous trouvons là un idéal politique en avance sur l'époque. Ci-dessous, ce texte dans sa première ébauche.



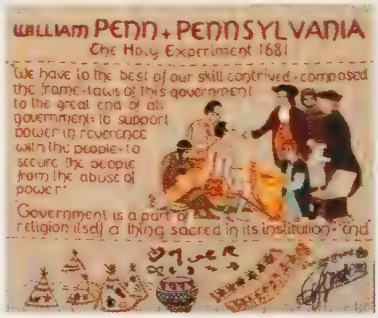
L'originalité de sa démarche est d'oser étendre le champ des libertés au-delà du cercle de la religion dominante. Ici, la liberté de conscience et l'inviolabilité de la personne et de la propriété établiront l'égalité des droits entre les hommes parce qu'ils sont hommes avant d'être catholiques, protestants, quakers ou païens.

La force des faibles

«Dieu m'a donné ce pays à la face du monde, Il le bénira et en fera la semence d'une nation», disait Penn. Pourtant, en apprenant qu'il était résolu à ne tolérer ni soldats, ni armes, ni forteresses sur toute l'étendue de ce nouvel Etat, personne n'aurait donné cher de l'avenir de la semence en question. Penn ne va-t-il pas jusqu'à proscrire la notion même de légitime défense, en faisant observer que c'est toujours en invoquant ce droit qu'on lance des attaques préventives qui provoquent la défense tout aussi légitime de l'adversaire, inaugurant ainsi le cercle infernal des représailles! Un pari fou quand toutes les colonies alentour sont souvent en proie à la peur et à la violence des Blancs et des Indiens.

C'est sur le pacifisme radical des débuts que s'édifiera, en France notamment, l'image d'une Pennsylvanie paradisiaque où pas un crime de sang

Penn écrit, le 8 avril 1681, aux trois mille familles anglaises, hollandaises et suédoises établies dans la région qui lui est échue : «Mes amis, (...) il a plu à Dieu et à Sa Providence de vous confier à mes soins (...). Vous n'êtes pas désormais à la merci d'un gouverneur qui vient augmenter sa fortune; vous serez gouvernés par des lois conçues par vous-mêmes (...). Je n'usurperai le droit de personne, et je n'opprimerai personne. Dieu m'a inspiré une meilleure résolution.» Sa préface du cadre de gouvernement de 1682 précise : «Nous avons essayé de notre mieux de composer le cadre et les lois de ce



gouvernement en fonction du but de tout gouvernement : soutenir le pouvoir en respectant le peuple, et protéger le peuple contre l'abus de pouvoir. Le gouvernement est d'origine religieuse. Il est sacré dans son institution et ses buts.»

n'aurait été commis pendant plus de soixante-dix années. La réalité fut moins céleste. Il n'en demeure pas moins que la non-violence des Amis instaura entre les Indiens et les Blancs un état de confiance durable. La tranquille assurance des Pennsylvaniens – quakers et mennonites – désarma les Indiens, et les deux communautés connurent plusieurs décennies de paix.

La cité de l'amour fraternel : Philadelphie

Sitôt l'acte signé, Penn envoie son cousin, le colonel Markham, négocier l'achat du sol de la province avec ceux qu'il considère comme ses légitimes propriétaires : les Indiens. Il doit, quant à lui, régler en Angleterre une montagne de questions

administratives dont le problème crucial reste celui des frontières de l'est. Un problème que son tuteur, le duc d'York, finit par résoudre en faisant don à son protégé des trois comtés maritimes qui sont actuellement inclus dans le Delaware. Enfin, en septembre 1682, William Penn peut s'embarquer pour sa province en voie de peuplement rapide. Une seule ombre à son bonheur : il laisse derrière lui sa femme et trois jeunes enfants qui espèrent le rejoindre bientôt.

Acte du premier achat de William Penn aux Indiens Delaware, le 15 juillet 1682. Sur ce territoire sera construit le manoir de Pennsbury. En haut : chef indien Lenni Lenape.

La traversée, à bord du *Welcome*, est un cauchemar, la petite vérole décimant la foule des émigrants parqués dans d'étroites cabines. Il touche terre à Newcastle, le 28 octobre, et le 6 décembre est réunie à Chester la première assemblée politique de la colonie. La constitution et le code sont votés en trois jours tant est grande la hâte des représentants des six comtés de retourner à leur cognée ou à leur charrue. Vingt et une lois nouvelles viennent s'ajouter aux lois provisoires. L'une d'elles ordonne que tout enfant âgé de douze ans apprenne un métier utile, une autre traite du régime des prisons dont l'Assemblée voudrait faire des lieux d'instruction. La prison pour dettes est supprimée, on institue le mariage civil. On n'aborde pas le problème brûlant de l'esclavage, et l'Assemblée n'envisage pas non plus d'accorder aux Indiens et aux

Le *Concord* est le premier navire allemand à jeter l'ancre à Philadelphie. Le 6 octobre 1683, une cinquantaine de passagers mennonites et quakers débarquent alors en Pennsylvanie. Ils s'établissent à Germantown, qui sera la première localité de Pennsylvanie à protester contre l'esclavage des Noirs.

femmes un droit de vote – qu'au reste ils ne réclament pas. Autre restriction de taille : seuls voteront les chrétiens.

Le Grand Traité de Shackamaxon

Lorsque William Penn atteint le site choisi pour sa capitale, cette Philadelphie dont il a lui-même établi les plans, quelques maisons déjà sortent du sol où sont tracés les rues et les quartiers. La ville s'élève au bord du Delaware, à l'emplacement d'un amphithéâtre naturel où les chefs indiens tenaient leurs assemblées. C'est d'ailleurs là, sur cette place des rois, en indien *Shackamaxon*, qu'en 1683 Penn va conclure avec les «rois indiens» le Grand Traité.

Nous n'avons pas de preuve écrite que ce traité ait été signé car celles-ci ont disparu en 1720. Le souvenir en a donc été transmis par la tradition orale des Indiens, et reflète le climat de confiance qui prévalait entre William Penn et les Indiens : «Si les chrétiens apprenaient qu'un danger menaçait les Indiens, ou si les Indiens apprenaient qu'un danger menaçait les chrétiens, ils courraient, comme des

A son arrivée en Pennsylvanie, William Penn est accueilli par les Indiens et les colons qui l'ont précédé (à gauche). L'année suivante, il conclut avec les Indiens un Grand Traité à Shackamaxon. Un tableau peint par Benjamin West en 1772, et qui fera école, célèbre les relations de confiance alors établies. Celui ci-dessous en est inspiré. L'orme qui en fut le témoin est devenu légendaire.

amis, en avertir les autres; que si un fils d'Onas (le nom indien de Penn car Onas en indien veut dire plume, en anglais : *pen*) faisait du mal à un Peau-Rouge, ou un Peau-Rouge à un fils d'Onas, l'offensé ne chercherait pas à se venger, mais se plaindrait aux chefs et à Onas afin que justice fût rendue par douze hommes équitables, et l'offense enterrée dans un puits sans fond...»

La mémoire de ce traité s'est ensuite quelque peu figée dans des représentations picturales comme celle de Benjamin West, ou dans les relectures qu'en firent les philosophes français du siècle des Lumières, trop heureux d'y voir une justification de leurs théories optimistes sur la bonté naturelle de l'homme.

La lutte par des voies pacifiques

Ce qui se passait en Pennsylvanie suscitait trop de jalousies en Amérique et en Angleterre pour que William Penn pût jouir longtemps de la paix qu'il travaillait à établir.

« Alors le loup habitera avec l'agneau, et le léopard gîtera avec le chevreau; le veau, le lion et le bœuf qu'on engraisse vivront ensemble, et un petit enfant les conduira. »
Isaïe XI, v. 6

À l'époque où William Penn fonde la Pennsylvanie, Robert Cavelier de la Salle offre, en 1682, la Louisiane à Louis XIV; il a de l'ascendant sur les Indiens et, comme William Penn, parle le dialecte de plusieurs tribus. La Pennsylvanie des origines et la Lousiane sont deux sœurs jumelles séparées par les rivalités franco-britanniques en Amérique du Nord. Toutes deux tomberont dans les oubliettes de l'Histoire de même que leurs fondateurs.

Au sud, lord Baltimore, qui refuse tout accord sur le tracé des frontières entre le Maryland et la Pennsylvanie, vient de rentrer en Angleterre pour s'y faire entendre du roi. Décidé à se faire entendre, lui aussi, William Penn doit l'y suivre, en 1684, d'autant que les nouvelles qui lui parviennent ne sont pas bonnes. Gulielma est malade, la calomnie ne cesse d'enfler autour du nom de Penn et la persécution contre tout ce qui n'est pas anglican fait rage.

Le médiateur général de la charité

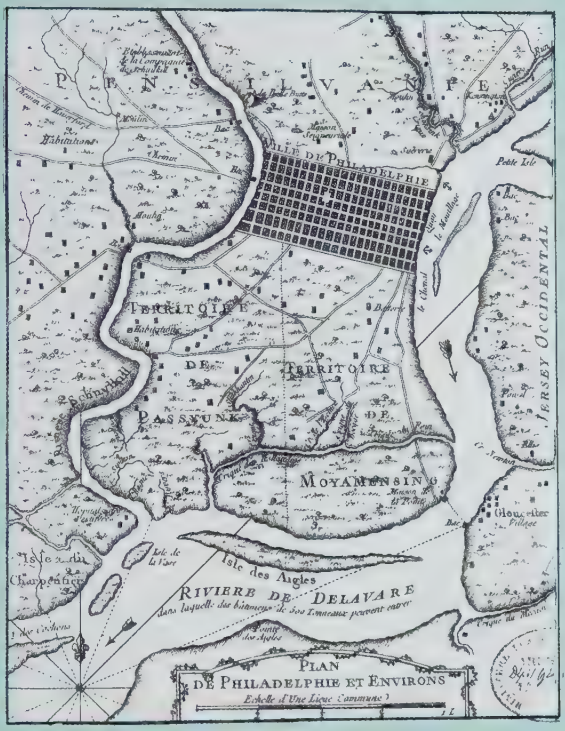
A son arrivée, William a la merveilleuse surprise de trouver Gulielma au pied de la passerelle. C'est, à vrai dire, la seule bonne surprise que lui réserve l'Angleterre. Car, pour le reste, Charles II gouverne en monarque absolu, grand pourfendeur d'Amis et autres non-conformistes. Penn réussit pourtant à le rencontrer en même temps que son frère, le duc d'York, et tous deux lui donnent gain de cause dans l'affaire frontalière avec le Maryland.

L'amitié indiano-européenne

A l'arrivée des Européens, au début du siècle, les Indiens Lenni Lenape (ou Delaware) occupent la région qui s'étend du nord du Maryland à la colonie de New York et de l'Atlantique à la rive occidentale du Delaware. Ils parlent l'algonquin, et sont semi-nomades. William Penn créera avec eux les relations «d'amour fraternel» qu'évoque le nom grec de la cité où doit s'incarner son idéal : Philadelphie.

A MAPP OF Y IMPROVED PART OF PENSILVANIA IN AMERICA, DIVIDED INTO COUNTYES, TOWNSHI
PART OF WEST NEW JARSEY

The South E
Philadelphia



Prière pour Philadelphie

« Et toi, Philadelphie, cité virginale de cette province, nommée avant même que d'être née! Que d'amour, que de soucis, que de soins et que de peines il aura fallu pour te faire venir à la vie et te préserver de ceux qui auraient abusé de toi et qui t'auraient souillée. Ô puisses-tu être préservée du mal qui t'accablerait; puisses-tu être gardée jusqu'à la fin dans ta fidélité au Dieu des compassions dans une vie de justice! Mon âme prie pour toi afin que tu puisses subsister jusqu'au jour de l'épreuve, que tes enfants puissent être bénis du Seigneur et que ton peuple soit sauvé par Sa puissance. »

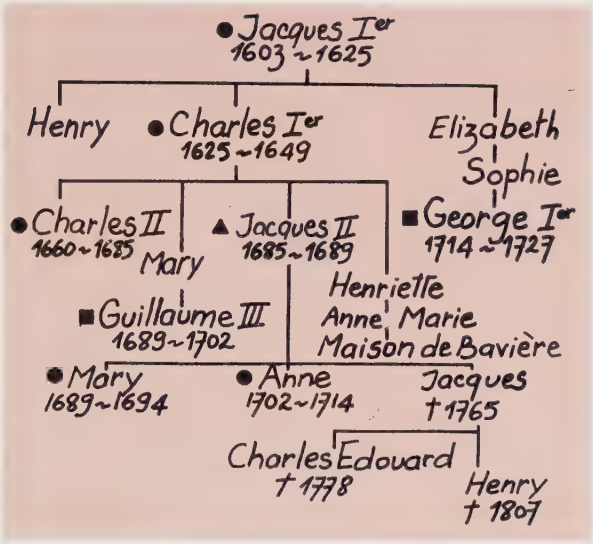
William Penn, 1684

En février 1685, Charles II meurt. Le duc d'York monte sur le trône et règne sous le nom de Jacques II. Penn se sent proche de lui, car il sait combien celui qui reste son tuteur a souffert pour sa foi en tant que catholique. Aussi, usant et abusant de la compréhension royale envers les dissidents poursuivis, endosse-t-il peu à peu le rôle d'un «médiateur général de la charité», ainsi qu'il se désigne lui-même, assailli chaque jour par les innombrables demandes des familles de persécutés.

Jacques II ou la «tolérance» du roi «très catholique»

Cela dit, on doit convenir qu'il est à peu près aussi inconfortable d'être le souverain catholique d'une Angleterre protestante que d'être anglais et protestant sous l'Inquisition espagnole. Le roi, qui voudrait assurer la liberté de culte aux catholiques anglais, ne sait qui rallier à sa cause : ses héritiers sont protestants, le Parlement demeure farouchement anglican, les catholiques, trop peu nombreux pour former

Lorsque, en 1672, Jacques II se convertit au catholicisme, cela provoque remous et hostilité. Au début de son règne, il tente de s'appuyer sur les anglicans fidèles aux Stuart, mais en voulant abroger les lois du Test, qui obligent tout fonctionnaire à jurer fidélité à la Couronne et à l'Eglise anglicane, il ne parvient qu'à ébranler leur fidélité. Il cherche alors l'appui des dissidents, parmi lesquels figurent les quakers.



un parti, sont plus suspects que jamais après la Révocation de l'Edit de Nantes par Louis XIV... Si bien qu'au bout du compte ses seuls alliés en dehors des catholiques seront les dissidents, parmi lesquels les quakers, qu'il fait libérer au printemps 1686. Il semble alors à William Penn que le roi désire sincèrement faire progresser la liberté de conscience. Il est conforté dans cette opinion par la seconde déclaration d'Indulgence prononcée au mois de mai de la même année. Cette déclaration équivaut à une amnistie royale pour tous les délits ayant trait à la liberté de conscience. Malheureusement, sept évêques anglicans qui refusent de la lire en chaire sont emprisonnés à la Tour de Londres. Or, voici que deux jours plus tard, le 10 juin 1688, la reine met au monde un garçon. Dès lors, le roi, qui voit en cet enfant un successeur catholique, devient intransigeant. Refusant, contre l'avis de Penn, de libérer les évêques, il exige qu'ils soient jugés. Ils le seront mais pour être acquittés! La joie provoquée dans le pays par cet acquittement est telle qu'elle sonne le glas de son règne. Le roi et son entourage

Après la restauration des Stuart, le Parlement, mécontent d'avoir perdu le bénéfice de sa révolution, favorise l'avènement de la monarchie parlementaire. La Déclaration des droits de 1689 écarte du trône les descendants catholiques d'Henriette, fille de Charles Ier, et le fils de Jacques II. Les enfants de la reine Anne étant morts, la couronne passe, en 1714, aux descendants protestants d'Elizabeth, princesse palatine.

En décembre 1688, Jacques II se réfugie en France. Le 7 janvier 1689, Louis XIV reçoit à Saint-Germain-en-Laye cet autre monarque catholique et de droit divin (à droite), et l'assure de son soutien dans son exil et ses efforts pour reconquérir son trône.

catholique doivent s'enfuir et, le 5 novembre, Guillaume d'Orange, son gendre, débarque en Angleterre pour s'y faire couronner.

Dès lors, William Penn n'en finit plus d'expier l'amitié d'un monarque banni. On le dit courtisan, vénal, agent des jésuites et même prêtre catholique qu'une dispense de Rome aurait autorisé à se marier. Pourtant, les poursuites et l'assaut des calomnies autour de lui ne seraient rien si elles ne représentaient, à terme, une menace pour l'indépendance de la Pennsylvanie.

Guillaume d'Orange ou la «tolérance» du souverain protestant

Guillaume d'Orange semble incarner bien des espoirs de William Penn. D'abord il réussit un habile compromis entre République et Monarchie en devenant le premier monarque constitutionnel de la Grande-Bretagne. Ensuite Mary, sa femme, fille protestante de Jacques II, et lui s'engagent dès leur couronnement à créer un régime libéral. Ce qui améliore nettement la situation des quakers et des autres non-conformistes. Enfin et surtout l'Acte de

Tolérance apparaît comme un grand pas en direction de la liberté de conscience.

Mais les catholiques, les juifs et les unitariens ne sont pas protégés par cet Acte, et la Déclaration des droits exclut les catholiques de la succession. La guerre qui se prépare contre la France papiste, où Jacques II, réfugié, essaie de préparer son retour sur le trône, fera, pour longtemps, des catholiques de potentiels ennemis de l'intérieur.

Guillaume d'Orange devient le chef de la coalition protestante contre la France papiste. La rivalité qui l'oppose à Louis XIV s'est transposée en Amérique du Nord, où elle affecte indirectement les Amis de Pennsylvanie. Cette province constitue un havre éventuel pour les quakers de Grande-Bretagne qui ressentent ainsi avec moins d'urgence la question de la liberté religieuse. Celle consentie par le souverain est assortie d'une telle atmosphère de guerre religieuse et politique que la Pennsylvanie apparaît plus vulnérable sous le règne de Guillaume d'Orange qu'elle ne le fut sous Jacques II. L'année 1689, commence, d'ailleurs, la longue «guerre du roi Guillaume».

Jacques II s'étant fait trop d'ennemis par ses maladresses, Guillaume d'Orange (ci-contre) accepte l'invitation de ses amis à quitter la Hollande. Il part avec Mary, fille protestante de Jacques II, qu'il a épousée en 1677 (à gauche), et débarque à Torbay le 5 novembre 1688. Un Parlement, convoqué en février 1689 offre la couronne à Guillaume et Mary. C'est la «Révolution glorieuse», qui inaugure la monarchie constitutionnelle en Grande-Bretagne.

By the King and Queen,

A PROCLAMATION.

Marie R.

Whereas Their Majesties have received Information, That the persons herein after particularly Named have Conspired together, and with divers other disaffected persons, to Disturb and destroy Their Government, and for that purpose have Abetted and Adhered to Their Majesties Enemies in the present Invasion, for which cause several Warrants for high Treason have lately been Issued out against them, but they have withdrawn themselves from their usual places of Abode, and are fled from Justice: Their Majesties therefore have thought fit by the Advice of Their privy Council, to Issue this Their Royal Proclamation: And Their Majesties do hereby Command and Require all Their Loving Subjects to Discover, Take and Apprehend Edward Henry Earl of Litchfield, Thomas Earl of Aylesbury, William Lord Montgomery, Roger Earl of Castlemaine, Richard Viscount Preston, Henry Lord Belasyse, Sir Edward Hales, Sir Robert Thorold, Sir Robert Hamilton, Sir Theophilus Oglethorp, Colonel Edward Sackvile, Lieutenant Colonel Duncan Abercromy, Lieutenant Colonel William Richardson, Major Thomas Sooper, Captain David Lloyd, William Penn Esq; Edmund Elliot Esq; Marmaduke Langdale Esq; and Edward Rutter wherever they may be found, and to carry them before the next Justice of the peace, or Chief Magistrate; who is hereby Required to Commit them to the next Goal, there to remain until they be thence delivered by due Course of Law: And Their Majesties do hereby Require the said Justice or other Magistrate immediately to give Notice thereof to Them or Their privy Council: And Their Majesties do hereby publish and Declare to all persons that shall Conceal the persons above named, or any of them, or be Aiding or Assisting in the Concealing of them, or furthering their Escape, that they shall be proceeded against for such their Offence with the utmost Severity according to Law.

Given at Our Court at *Whitehall* the Fourteenth Day of *July*, 1690. In the Second Year of Our Reign.

God save King William and Queen Mary.

LONDON, Printed by *Charles Bill* and *Thomas Newcomb*, Printers to the King and Queens most Excellent Majesties. 1690.

De la liberté de conscience à la liberté d'objection de conscience

Cette guerre, connue en France sous le nom de «guerre de la Ligue d'Augsbourg», entraînera l'Amérique du Nord dans un conflit entre possessions françaises et britanniques. Un état de guerre qui fait courir aux quakers non violents de la Pennsylvanie un terrible danger : comment l'Angleterre pourrait-elle supporter de voir cette colonie, désarmée par le pacifisme de ses habitants, faire le jeu des Français? Voilà pourquoi, au début de novembre 1689, le gouvernement anglais délègue le gouverneur Blackwell devant le Conseil aux fins d'organiser la défense de la colonie. «Nous ne pouvons prendre les armes ni à titre offensif, ni à titre défensif», lui répond un certain John Simcock. Cependant la majorité quaker du Conseil répugne à imposer ses convictions à sa minorité sur une question d'une telle importance. On finira donc par tolérer la création d'une milice défensive pourvu qu'elle relève d'une initiative privée.

Tant de tiédeur dans la guerre provoque de vives critiques de la part des gouverneurs des autres colonies. William Penn, conscient du danger, s'apprête à repartir pour l'Amérique quand George Fox, mourant, l'appelle à son chevet. Nous sommes le 3 janvier 1691. Il le trouve expirant et, pendant qu'il l'assiste en ses derniers instants, le navire qui devait l'emporter appareille sans lui.

De nouvelles accusations lui font différer son départ. C'est alors que, les conséquences militaires du pacifisme quaker s'ajoutant aux soupçons qui entourent William Penn, ex-ami de Jacques II, Guillaume d'Orange confisque la Pennsylvanie. En mai 1692, il en confie le gouvernement provisoire à Fletcher, le rude gouverneur de New York.

Le 14 juillet 1690, une proclamation de Guillaume d'Orange et Mary accuse William Penn de complot contre la Couronne. Ce dernier paie là son amitié avec Jacques II : il est emprisonné un mois. Une autre accusation de haute trahison est proclamée le 5 février 1691. William Penn doit vivre dans une quasi-clandestinité durant les trois années suivantes. L'état de guerre avec la France, à partir de 1689, et l'alliance entre Jacques II et Louis XIV le désignent comme «traître», d'autant plus qu'il prêche la tolérance envers les catholiques.

Une Assemblée de rois

En jetant les bases de la démocratie en Pennsylvanie, William Penn espérait construire en quelque sorte une «République de rois». Et c'est bien l'image qui s'impose lorsqu'on évoque le face-à-face de

La maison d'Assemblée *Blue Idol*, à Thakeham, dans le Sussex, était à l'origine une petite ferme, bâtie en 1560. En 1676, William et Gulielma emménagent non loin de là. Les cultes ont lieu chez eux ou dans cette ferme. En 1691, celle-ci devient une maison d'assemblée, fréquentée par William Penn quand il ne doit pas se cacher, jusqu'en 1696, année de son mariage avec Hannah, et de son installation à Bristol.

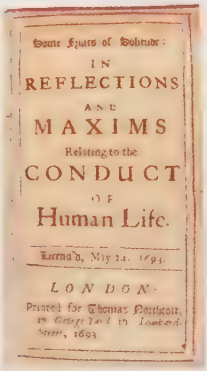
l'Assemblée avec le gouverneur Fletcher, son nouveau maître : des élus souverains, dignes, paisibles et résolus, des hommes libres que rien ni personne ne feront reculer d'un pas.

Après avoir obligé leur gouverneur à confirmer leurs droits, ils finissent, en 1693, par lui consentir une aumône de sept cent soixante livres pour des mesures de défense à condition que cette somme «ne soit pas trempée dans le sang». Ce que Fletcher promet bien volontiers...

Une Société des nations

Pendant ce temps, William Penn, accusé de trahison, met à profit l'isolement d'une semi-clandestinité pour écrire divers essais dont le fameux *Essai pour rendre la paix de l'Europe solide et durable*. Il y préconise la création d'une Société des nations, véritable parlement européen chargé d'arbitrer les conflits et doté de vrais pouvoirs exécutifs afin de pouvoir faire respecter ses décisions. De cette époque date également les *Fruits de la solitude*, un recueil de pensées et de maximes.

En 1694, sa longue pénitence prend fin : il est lavé de toutes les accusations qui pesaient sur lui. Peu de temps avant la mort de la reine Mary, les souverains l'accueillent à la cour et le gouvernement de la Pennsylvanie lui est rendu. Mais il est trop tard pour


Some Fruits of Solitude:
IN
REFLECTIONS
AND
MAXIMS
Relating to the
CONDUCT
OF
Human Life.
Farnham, May 24. 1693.
LONDON:
Printed for Thomas Northcott,
at George Yard in Lombard-
Street, 1693.

Composé dans la clandestinité, cet ouvrage paraît en 1693.

Gulielma. Trop d'épreuves pendant trop de temps l'ont brisée. Elle meurt en février de cette même année, après avoir connu l'ultime consolation de voir son mari rétabli dans ses droits. Le chagrin de Penn paraît devoir ne pas finir puisque, deux ans plus tard, son fils aîné, Springett, meurt à son tour à l'âge de vingt ans.

La vie plus forte que la mort

Pourtant, en 1696, William Penn convole en justes noces avec une jeune fille de vingt-cinq ans, Hannah Callohill, issue de la bourgeoisie quaker de Bristol. Il a cinquante-deux ans et deux enfants lui restent de son premier mariage : Laetitia, dix-huit ans, et William, seize ans. Hannah se révélera forte et courageuse, capable de prendre des responsabilités et des décisions en l'absence de William, pendant sa maladie et après sa mort. Mais en attendant, elle n'a pas très envie de s'exiler en Amérique, en dépit des appels pressants que la colonie fait parvenir à son fondateur. Et puis la situation financière de Penn est

Le 5 mai 1696, William Penn épouse Hannah. Les fiancés se promettent fidélité devant témoins, puis tous signent un certificat. «C'est à Dieu seul qu'il appartient d'unir l'homme et la femme (...); nulle part dans les Écritures (...) nous ne voyons qu'un mariage ait été béni par un prêtre» (George Fox).

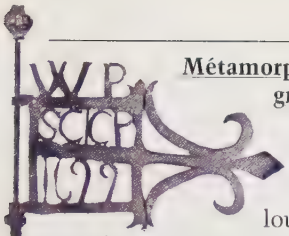
des plus difficiles. Ford – l'intendant auquel il a confié ses biens d'Irlande et d'Angleterre lors de son premier voyage en Amérique – a profité de la négligence de William Penn dans la vérification de ses comptes pour détourner une partie de sa fortune. Si bien que ce dernier, potentiellement riche en Amérique, est si pauvre en Angleterre qu'il a du mal à réunir l'argent de son voyage lorsque le roi lui demande de retourner dans sa province pour y rétablir l'ordre.

Là-bas, en effet, le colonel Quarry, agent de la Couronne, vient de faire destituer par le Conseil du roi le colonel Markham de son poste de gouverneur. Motif : favorise la contrebande ; un délit non prévu par le code pennsylvanien. Tant bien que mal, Penn réunit le prix de son passage et, le 3 septembre 1699, Hannah, qui attend son premier enfant, Laetitia et lui-même embarquent sur le *Canterbury* pour une traversée qui durera trois mois. Ils débarquent à Chester et, en janvier 1700, Hannah donne le jour à un garçon qu'ils appellent John et qu'on surnommera bien entendu l'Américain.

Un « synode » quaker, vu par un caricaturiste, en 1698 : Le *Journal* de George Fox y tient lieu de Bible. William Penn est à la droite de celui qui preside. Ci-dessus, son portrait en 1696.

La roue tourne

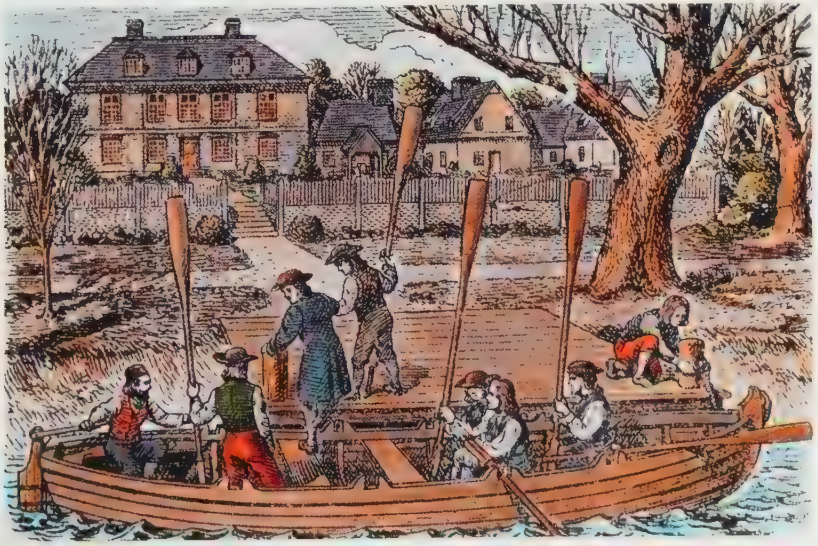
La Pennsylvanie acclame son fondateur. Le premier soin de celui-ci est de convoquer une réunion anticipée de l'Assemblée afin de voter deux lois condamnant la contrebande et la piraterie, moyennant quoi il va se concilier les faveurs de Quarry et rétablir la paix. Alors seulement il peut songer à s'installer, avec sa famille, dans la superbe propriété de Pennsbury que le colonel Markham vient de leur faire construire et décorer.



Métamorphose du quaker en grand seigneur

Et l'on voit William Penn faire honneur à son rang au point de porter une lourde perruque Louis XIV. Hannah et Laetitia l'accompagnent, portant robes de soie, bijoux, «fontanges» et falbalas. La maison, quant à elle, se dresse au bord du Delaware, au milieu d'un parc superbe. Les pièces aux boiseries de chêne communiquent entre elles par des portes à deux battants; il y a des tentures de damas et de satin, de grands fauteuils et des lits de repos couverts d'indienne; alignés dans la cave, des barils de bordeaux, de xérès, de madère, des tonneaux de bière et de cidre. Derrière un bouquet d'arbres se cachent les communs et une écurie pleine de chevaux de race. Au bord de l'eau, un yacht à six rameurs avec son équipage attendent le bon plaisir du maître... William Penn accueille comme son dû un luxe qui aurait certainement fait froncer les sourcils d'un George Fox. N'importe : Hannah et Laetitia sont aux anges. Il fait beau... La roue tourne.

Un ami de Penn, Caleb Pusey, avait construit un moulin dans la région de Chester. Ce moulin fut vendu aux enchères et racheté par Samuel Carpenter, Caleb Pusey et William Penn. Lorsque ce dernier revient en Pennsylvanie en 1699, une girouette avait été dressée sur le toit, portant les initiales des trois propriétaires. C'est à cette époque qu'il s'installe dans son manoir de Pennsbury, à une quarantaine de kilomètres au nord de Philadelphie.



Parfois, le parc de Pennsbury se peuple d'une foule étrange : les Indiens arrivent par dix, par cent, voire par milliers. Ils sont peints et armés. Ils entrent dans la grande maison dont les portes leur sont ouvertes. Les femmes et les enfants les observent sans frayeur. Ils trouvent Onas assis dans son fauteuil de cuir et règlent avec lui les questions d'intérêt commun. Onas parle le dialecte de plusieurs tribus...

CHAPITRE IV
SI LE GRAIN NE MEURT

Le Grand Sceau que William Penn fait graver en 1699 reflète son programme. L'avers porte l'inscription : «Clémence, justice.» Sur l'envers (ci-contre), on peut lire : «Vérité, paix, amour, justice, abondance.»

Au printemps de 1701, la Grande Assemblée des Indiens réunit autour de William Penn quatre rois, quarante chefs et le représentant de l'«empereur des cinq nations indiennes», ainsi que leurs guerriers, jeunes et vieux. En cette occasion, les Indiens du Potomac et des Cinq Nations demandent leur entrée dans l'alliance avec la Pennsylvanie qui accroît d'autant le nombre de ses alliés.

Or, l'été de cette même année, Callières, gouverneur de la Nouvelle-France, organise lui aussi

Lors de son second séjour en Pennsylvanie, William Penn a pour résidence à Philadelphie la «maison au toit d'ardoise» (*Slate Roof House*), située dans la Deuxième Rue, entre la rue des Châtaignes et la rue des Noix.

une grande assemblée à Montréal. Mille trois cents Indiens appartenant à plus de trente tribus s'y rendent et, le 4 août, trent-huit délégués représentant les tribus algonquines et huronnes (Abénaquis, Outaouais, Miamis, Algonquins et Hurons) ainsi que les tribus illinoises et iroquoises signent un traité de paix – et de neutralité en cas de guerre anglo-française – qui fait de Callières l'arbitre d'une immense région.

La coexistence entre l'Amérique française et l'Amérique anglaise reposera pour une large part sur la paix ainsi établie avec les Indiens en 1701, en Nouvelle-France et en Pennsylvanie.

Le gouverneur de la Nouvelle-France, Callières, poursuit les pourparlers engagés avec les Iroquois par son prédécesseur, Frontenac. Ceux-ci, très attachés à leur indépendance, acceptent de négocier avec les Français et les Pennsylvaniens, sans en informer la province de New York qui revendique le monopole des relations avec cette puissante tribu. Ci-contre, Indien Iroquois et signatures de tribus indiennes du traité préliminaire de paix avec la France.

La Charte des Privilèges et des Libertés

C'est en 1701 enfin, le 28 octobre, que sera signée l'ultime constitution de la Pennsylvanie coloniale, sous le nom de Charte des Privilèges et des Libertés. Plus libérale que la constitution précédente, elle restera en usage jusqu'au vote de la constitution de l'Etat de Pennsylvanie, en 1776, année de la Déclaration d'indépendance des Etats-Unis.

Elle affirme dans son article premier qu'«aucun peuple ne peut être véritablement heureux, même jouissant des libertés civiques, s'il est privé de la liberté de conscience en ce qui concerne la profession de foi et le culte». Quand on sait que, pour les quakers – et pour les mennonites –, la liberté de conscience a pour corollaire à la fois le pacifisme à l'égard de l'Amérique française et de bonnes relations avec les Indiens, on comprend que cet article, clef de voûte de la Sainte Expérience, ait également contribué à sauvegarder un équilibre délicat.

De la baie James à la Nouvelle-Angleterre et de l'Acadie au Mississippi, les Français contrôlent un immense territoire : le pays des fourrures. Au début du siècle, la population s'élève à environ quinze mille habitants : petits groupes de Français éparpillés le long du Saint-Laurent et du Mississippi, et villages d'Indiens sédentarisés, Hurons, Abénaquis, Iroquois, Algonquins, Nipissings. Au traité d'Utrecht, en 1713, Terre-Neuve, l'Acadie et la baie d'Hudson passent à la Grande-Bretagne.

Des pacifistes dans la tourmente

Les rois du continent européen montrent, hélas, moins de sagesse : en 1701, Louis XIV renie ses engagements du traité de Ryswick en soutenant les prétentions du jeune Jacques Edouard au trône d'Angleterre, et il impose son petit-fils sur le trône d'Espagne. C'est un camouflet pour l'Autriche et le début d'un long conflit entre la France et une coalition regroupant la Hollande, l'Autriche et l'Angleterre.

Pour la Pennsylvanie, cette guerre de Succession d'Espagne représente à nouveau la menace de passer sous le contrôle direct du gouvernement britannique, soucieux d'engager dans la guerre une colonie que le pacifisme de ses habitants désarme. Pour faire face à ce danger, William Penn décide à contrecœur d'aller en Angleterre assurer la sauvegarde de sa démocratie.

John Churchill, premier duc de Marlborough (1650-1722), dirige les campagnes de Flandres et d'Irlande entre 1689 et 1691. Commandant en chef des troupes britanniques dans la guerre de Succession d'Espagne, il remporte, contre les armées de Louis XIV, les victoires qui en feront le héros de la chanson française *Malbrough s'en va-t-en guerre*. Penn lui envoie en 1709 son *Essai pour rendre la paix de l'Europe solide et durable*, dans l'espoir de mettre fin à la guerre de la Succession d'Espagne.

Une foule immense d'Indiens l'escorte jusqu'au rivage, si nombreuse que le souvenir s'en perpétuera dans les tribus pendant plusieurs générations.

Les cobayes de la liberté

On mesure ici la fragilité de cette «république». Dépendre à ce point d'un seul homme à la fois décideur, arbitre, propriétaire, juge et partie, tout lui devoir, en somme, jusqu'à sa liberté, alors qu'il peut vendre ou léguer à ses enfants ses droits sur tout le territoire, pèsera lourdement sur les habitants de la

Les armoiries de la famille Penn portent la devise, choisie par l'amiral Penn : «Je maintiendrai le cap sur la Vérité.»

Guillaume d'Orange et Mary étant morts sans héritier, le trône passe à Anne (ci-contre), sœur de Mary et adepte ardente de l'Eglise d'Angleterre. Epouse de George de Danemark, Anne eut dix-sept enfants, morts en bas âge. Son amitié avec la duchesse de Marlborough favorisa les grands succès militaires du duc.

Pennsylvanie, et restera la source d'innombrables conflits entre les colons et les héritiers du fondateur. Cependant, la Charte des Libertés était un legs précieux. Tant qu'elle sera respectée – jusqu'en 1756 –, l'essentiel en sera préservé, à savoir la liberté de conscience et son corollaire, la non-violence.

Le 19 mars 1702, Guillaume d'Orange meurt. Anne, sa belle-sœur, lui succède sur le trône d'Angleterre.

En prison pour dettes

En 1706, William Penn parvient à écarter la menace d'une annexion de la Pennsylvanie à la Couronne, mais il est moins heureux dans la conduite de ses affaires. Les colons paient mal leurs redevances. D'autre part, Ford, l'intendant cupide à qui il avait fort imprudemment donné tout pouvoir sur ses biens lors de son premier voyage en Amérique, est mort après avoir mené à terme ses entreprises indélicates. Fidèles à sa mémoire, sa veuve et son fils parachèvent son œuvre au point de faire jeter Penn en prison pour dettes. Aux abois, celui-ci doit vendre l'un des derniers biens qui lui restent en Angleterre avant de se retirer à la campagne, à Rushcom, dans son cher comté de Buckingham, très loin décidément des fastes de Pennsbury.

Il espère, sans trop y croire, que le gouvernement espagnol voudra bien honorer la créance de l'oncle George sur la Très Sainte Inquisition... Pendant ce temps, en Pennsylvanie, l'immigration ne s'est pas ralentie. La renommée du territoire s'est répandue dans l'Europe entière. On en connaît les richesses, on sait de quelle paix et de quelle liberté jouissent ses habitants, on admire les liens de confiance réciproque qui unissent Indiens et Blancs. Sa prospérité attire de plus en plus d'immigrants non quakers, qui ne partagent pas les valeurs de ces derniers. Cependant, les quakers conserveront encore quelques années une autorité morale et politique sans rapport avec leur nombre. C'est ainsi qu'une requête de Sa Majesté d'un montant de deux mille livres destinées au financement d'une expédition militaire contre le Canada français est refusée en 1709 au nom des convictions pacifistes des Amis.

James Logan arrive en Pennsylvanie en 1699, comme secrétaire du gouverneur. Il sera l'administrateur et l'ami personnel de la famille Penn.

Philadelphie à l'aube de la Sainte Expérience

Philadelphie se développe rapidement et devient une ville prospère d'une dizaine de milliers d'habitants, ce qui constitue plus de la moitié de la population de la Pennsylvanie. La réputation de tolérance de cette province y attire de nombreux immigrants anglais, allemands, écossais et irlandais. A cette époque, Philadelphie est déjà considérée comme l'égale de New York pour son commerce et sa richesse. Sa situation au confluent du Delaware et du Schuylkill en fait un port fluvial privilégié. Ci-contre, la Philadelphie de 1702 reconstituée dans une lithographie de F. J.Wado, de 1876. A gauche, un des premiers lieux de culte quakers à Shackamaxon, endroit présumé du Grand Traité avec les Indiens, ainsi que l'orme légendaire.

Les tavernes, gazette vivante de Philadelphie

Lorsque Penn arrive à Philadelphie, la taverne de l'Ancre bleue (*Blue Anchor Tavern*, à droite), premier édifice public de la ville, est presque achevée. «L'Ancre bleue, demeurée justement célèbre dans les fastes de la ville, était à la fois une taverne, la Bourse, la poste aux lettres, le marché aux grains et le bureau du port. C'était encore là qu'on venait prendre le bac pour traverser la rivière. L'Ancre bleue est liée à tous les événements importants de l'enfance de Philadelphie et il fallut bien des années pour enlever à cette baraque son prestige» (Cécile Vincens, *William Penn*). Les tavernes jouent un rôle important, elles sont le lieu privilégié où circule l'information. De même que le marché, qui se tient près du palais de Justice (à gauche).
Ci-contre, l'auberge du Capitole.

Hannah, exécuteur testamentaire de William, administre la Pennsylvanie depuis l'Angleterre jusqu'à sa mort, en 1726. Quatre de ses enfants lui survivront : John (ci-dessus), Thomas, Margaret et Richard (à droite). Les trois frères deviennent copropriétaires de la Pennsylvanie, mais ils quitteront la Société religieuse des Amis et s'éloigneront de ses valeurs. La propriété de la province reste à la famille Penn jusqu'à l'Indépendance qui met fin à cet héritage.

La paix du soir en attendant la nuit

En 1710, des élections envoient à l'Assemblée une large majorité favorable à William Penn. Jamais les relations entre la Pennsylvanie et son propriétaire n'ont été meilleures qu'en ces années où, ruiné, celui-ci cherche à s'en défaire pour éviter qu'elle ne tombe entre les mains des Ford. Un danger très réel puisque ces derniers possèdent une hypothèque sur ce territoire signée par Penn en garantie d'une somme avancée, un jour de détresse, par son intendant. Le gouvernement se porte acquéreur de la colonie. Le prix en est même fixé à douze mille livres, soit cinq millions de francs actuels, et l'on négocie les droits des colons quand, au début de 1712, une attaque d'apoplexie vient frapper William Penn. Il entre alors dans un long crépuscule de l'intelligence et du corps,

De gauche à droite, John (1700-1746) devint négociant en Angleterre; Thomas (1702-1775) résida en Pennsylvanie de 1732 à 1741, assez longtemps pour endommager les relations avec les Indiens; Margaret (1704-1750) épousa en 1727 Thomas Freame, épicier, cousin de David Barclay, fondateur de la banque Barclay's. Ils vécurent à Philadelphie de 1734 à 1741, puis rentrèrent en Angleterre. Richard (1706-1771) passa lui aussi sa vie en Angleterre.

parlant à peine, souriant beaucoup mais ne supportant plus la vue d'un écritoire ni d'un livre. Il s'éteint doucement le 30 juillet 1718, à l'âge de soixante-douze ans. Hannah qui, depuis six ans, gère les affaires familiales, lui survivra jusqu'en 1726.

Quant aux Ford, ils disparaissent de la scène : indigné par l'audace de ces intrigants, le lord grand-chancelier n'a pas donné suite à leurs prétentions sur la colonie. Avec eux s'effacent les raisons de la vente. Hannah ne poursuit pas les négociations avec la Couronne, mais elle restera jusqu'au bout très attentive aux destinées de la Pennsylvanie.

Cependant, la Sainte Expérience est menacée. Des colons éloignés des principes quakers provoquent une dégradation des relations avec les Indiens. Des enfants de quakers abandonnent les valeurs de leurs parents. Et la Pennsylvanie glisse vers la banalisation.

A Jordans, sont enterrés William, Gulielma, Hannah, John, Margaret, Springett, Laetitia.

Il y a des héritiers indignes

On a vu comment le courage, l'audace et l'esprit d'aventure, glissés parmi les gènes de la famille Penn, ont pu produire tour à tour un corsaire-trafiquant, des marins-courtisans, un prophète de la liberté. Il restait à les voir à l'œuvre chez un aventurier-tricheur, le gouverneur Thomas Penn, l'un des fils de William et d'Hannah.

Parmi les biens qu'il avait hérités de son père, Thomas possédait un terrain qui s'étendait vers le nord «aussi loin que ce qu'un homme peut parcourir en un jour et demi», une distance qu'on estimait à trente-six kilomètres environ. Or, en 1737, Thomas, qui désire acquérir les terres héréditaires des Indiens Delaware, engage deux athlètes à qui il réussit à faire parcourir une centaine de kilomètres en un jour et demi. Conscients d'avoir été joués, les Delaware refusent de quitter le terrain. Thomas en appelle alors à l'autorité des Iroquois, suzerains des Delaware. Il les rallie à son injuste cause et négocie avec eux l'acquisition de toute la Pennsylvanie occidentale par-dessus la tête des Delaware floues. Dès lors, ceux-

Un monument rappelle, à Wrightstown Bucks, comment Thomas Penn s'empara frauduleusement de terres indiennes, en traitant avec les chefs indiens Tishcohan et Lapowinso (ci-dessous).

ci passent du côté des Français et l'on s'achemine progressivement vers «la guerre contre les Français et les Indiens» de 1755, qui obligera la plupart des quakers du gouvernement à démissionner, mettant ainsi un terme à la Sainte Expérience.

L'emblème de la «cloche de la liberté» qui célébrait la liberté de conscience liée à la non-violence, accordée par la Charte de 1701, a été détourné au profit de la révolution américaine. Fendue puis remoulée à son arrivée à Philadelphie en 1752, la cloche s'est à nouveau fendue le 8 juillet 1835. Des millions de touristes viennent la contempler chaque année devant «Independence Hall», à Philadelphie.

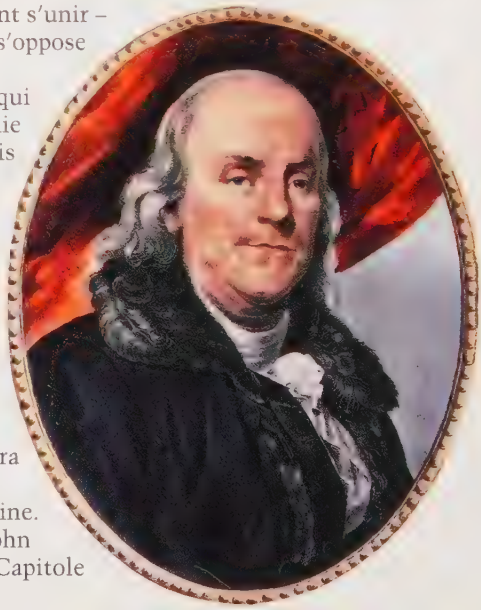
Philadelphie défigurée

En 1751, pourtant, la fête du cinquantième anniversaire de la Charte des Privilèges et Libertés de 1701, ultime constitution de la Pennsylvanie coloniale, pouvait faire espérer une issue moins funeste pour cette province. N'était-on pas allé jusqu'à commander cette année-là une cloche à la fonderie de Whitechapel, à Londres, pour célébrer l'événement? Malheureusement, celle-ci s'était fendue à son arrivée, en 1752, à la consternation générale. Aussi s'était-on empressé de la faire refondre à Philadelphie...

Ce dessin de Benjamin Franklin, paru en 1754 dans la *Pennsylvania Gazette*, appelle les colonies britanniques – les segments du serpent – à s'unir contre le péril français.

Lorsqu'en 1776 Benjamin Franklin, venant de Philadelphie, arrive en France afin de la rallier à la cause des Patriotes américains, beaucoup le prennent pour un quaker, ignorant ses initiatives contre la France et les quakers des années 1750. Méprise qui sert sa démarche et qu'il se plaît à cultiver.

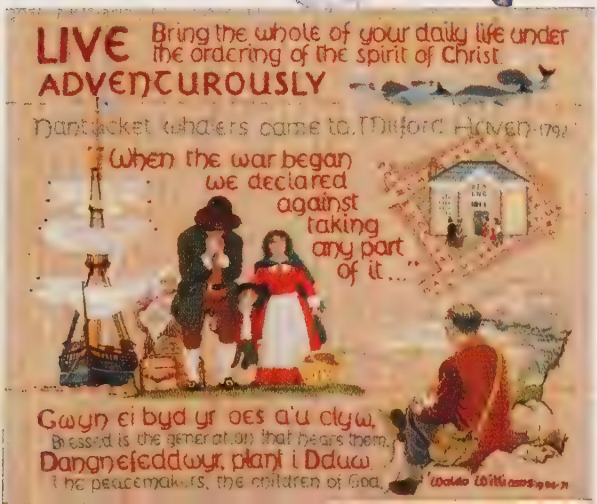
C'est aussi en 1751 que Benjamin Franklin devient membre du gouvernement de la Pennsylvanie. Contrairement à ce qu'on a souvent cru, celui-ci n'était pas quaker. Il milite alors pour une expulsion des Français – qu'il désigne comme le péril contre lequel les colonies doivent s'unir – hors de l'Amérique du Nord. Il s'oppose donc au pacifisme des Amis et devient le porte-parole de ceux qui veulent entraîner la Pennsylvanie dans la guerre contre les Français et les Indiens. Il aura gain de cause en 1756, date qui marque la fin de la Sainte Expérience. En 1763, l'Amérique française politique continentale disparaît, à l'exception de la Guyane. Le nouvel ennemi des colonies britanniques deviendra alors la Grande-Bretagne. Cause à laquelle se rallie Benjamin Franklin, qui sera considéré comme un des pères fondateurs de la nation américaine.



Le 8 juillet 1776, le colonel John Nixon proclame, du balcon du Capitole de Philadelphie, la déclaration

d'Indépendance des Etats-Unis d'Amérique. La cloche de la Sainte Expérience se met alors à carillonner. Elle devait retentir jusqu'au soir, saluant la naissance de la nation. «Dieu m'a donné ce pays à la face du monde, Il le bénira et en fera la semence d'une nation»... Etait-ce là la nation promise?

La révolution américaine a dérivé loin de l'esprit de la Sainte Expérience, les Patriotes n'hésitant pas à recourir à la violence pour imposer leurs vues. Ici, deux d'entre eux infligent le châtiment du goudron et des plumes à un employé de la régie de Boston qui a participé à la collecte de l'impôt sur le thé. Ceux qui refusent de s'engager dans la guerre sont également poursuivis comme traîtres : des quakers sont exilés en Virginie, deux sont pendus.



Les quakers du Nantucket souffrirent de leur neutralité pendant la guerre d'Indépendance et des sanctions économiques de la Grande-Bretagne après la guerre. Une quinzaine de familles d'armateurs émigrèrent sur leurs baleiniers au pays de Galles pour fonder la ville de Milford Haven, en 1792.

La mort est un commencement

«Si le grain ne meurt, il reste seul, mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits.» On ne tue pas un idéal : la Sainte Expérience est morte mais les démocraties peuvent encore en moissonner les fruits. William Penn et les quakers ont déjà infléchi le cours de l'histoire car ils sont à l'origine de nombreux progrès sociaux dans le monde. Mais l'Histoire officielle leur a rarement rendu hommage. Ils ont souvent été oubliés, leurs principes déformés,

mal compris ou caricaturés. Certes, le premier amendement à la constitution des Etats-Unis, qui garantit la liberté de conscience, est inspiré par la Charte des Privilèges mais sans inclure

Un pacifisme contagieux

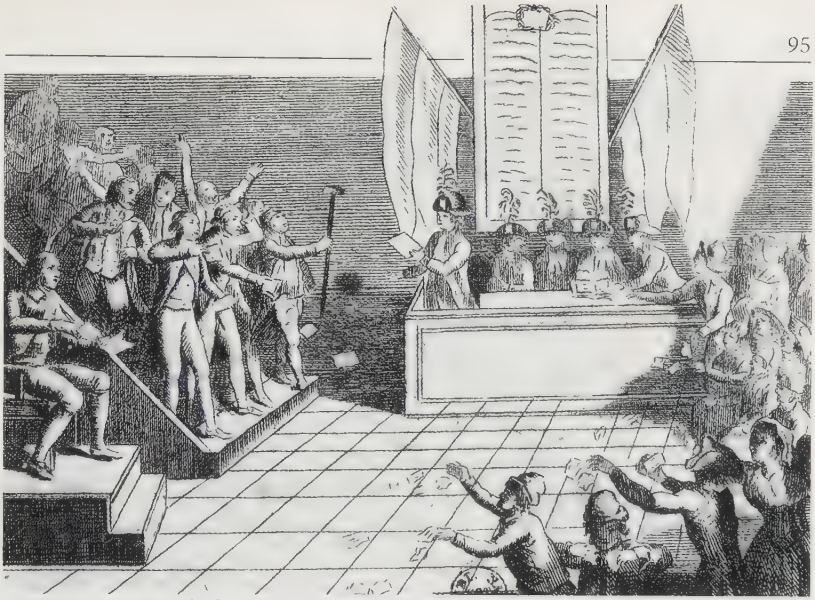
Les Indiens de Pennsylvanie deviennent agressifs au fur et à mesure que les Blancs s'arment et les trompent lors de l'achat des terres. En 1775, a Easton, dans la province de New York, les Indiens semaient la terreur parmi les Blancs. Un dimanche où des Amis s'étaient tout de même rendus à la maison d'Assemblée pour le culte, celle-ci fut cernée par des Indiens. Leur chef apparut dans l'embrasure de la porte. Trouvant les Amis recueillis et sans armes, il se sentit incapable de les massacrer. Il s'assit sur un banc, imité par ses semblables, et tous attendirent en silence la fin du culte. Le chef indien arracha alors une plume blanche à l'une de ses flèches et l'accrocha au-dessus de l'entrée, signifiant ainsi à tous les Indiens qu'il s'agissait là d'amis.

la liberté d'objection de conscience, et le deuxième amendement garantit le droit de porter les armes.

En France, le siècle des Lumière rendra l'hommage que l'on sait à William Penn. Les philosophes y verront, certes, une utopie chrétienne, mais dont le principal mérite était de se prêter à l'élaboration d'une légende dorée en marge de leurs théories. C'est réduire à peu le destin d'un des grands aventuriers de la pensée, courageux jusqu'à l'imprudence, juriste et mystique à la fois, richissime et ruiné, prédicateur de rue et courtisan, un grand seigneur emperruqué qui était l'ami des Indiens, un protégé des princes toujours en rébellion... Rarement autant de passions

Témoin de la «parenté» des philosophes des Lumières avec William Penn, un temple de la philosophie, élevé près du tombeau de Jean-Jacques Rousseau, à Ermenonville, lui dédie une de ses colonnes.

Voltaire fut un grand admirateur de William Penn et des quakers. Il louait leur tolérance et leur sens de la justice sociale.



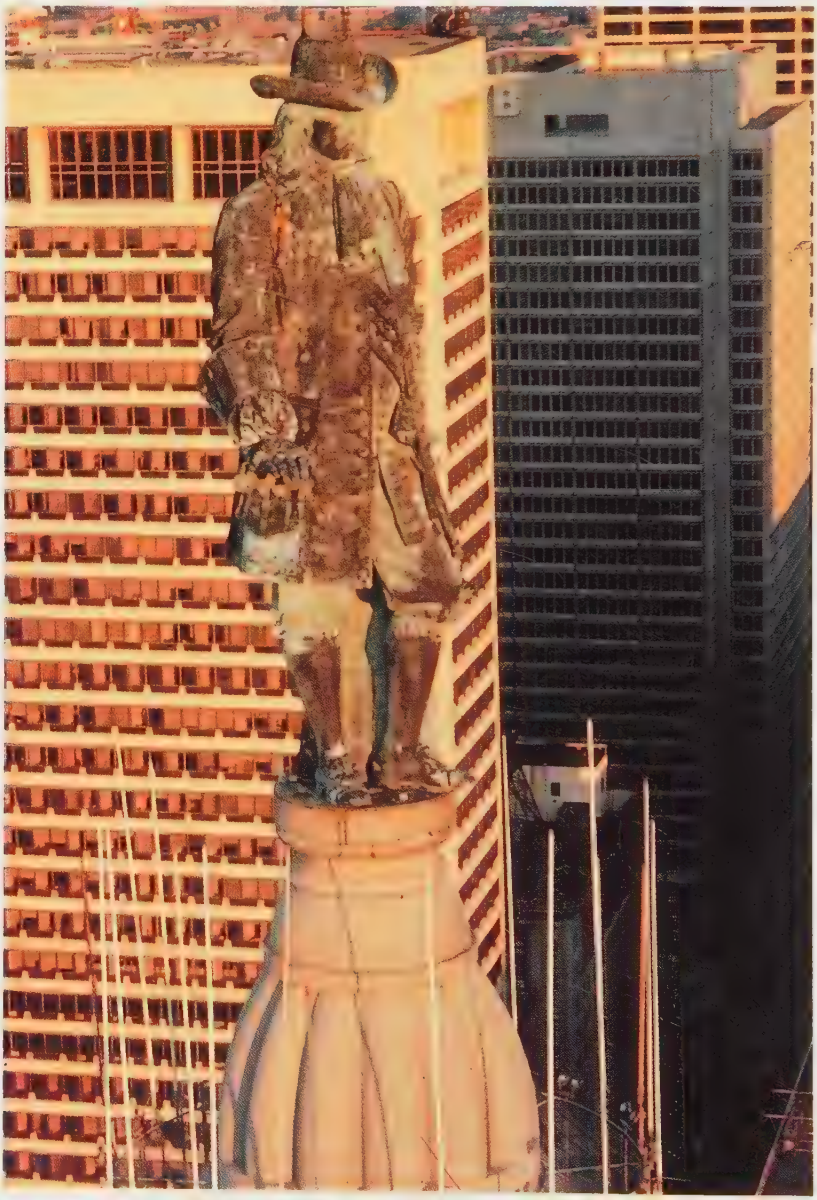
extrêmes auront habité un même homme, non pour le diviser mais au contraire pour l'unifier à la façon d'un champ de forces entre les pôles d'un aimant.

Une certaine lumière intérieure

Pendant la Révolution française, les amalgames et les confusions prévaudront. Jacques-Pierre Brissot, chef des Girondins, a écrit des pages enthousiastes sur les quakers, mais il a également fait des éloges vibrants de la «guerre juste» au nom de la liberté et de la République. Le tutoiement, si en vogue à l'époque de la Révolution, n'est pas sans parenté avec le tutoiement des quakers, et l'esprit de fraternité et d'égalité revendiqué par la Révolution française trouve lui aussi une partie de son origine dans le quakerisme. Pourtant, les révolutionnaires oublieront vite que ces trésors étaient les fruits d'une certaine Lumière intérieure, chère à George Fox. Ils en renieront la non-violence et la liberté de pensée et ne diront pas davantage ce que les républiques à venir devraient à l'Evangile, relu par un Ami qui se disait «un peu français d'avoir vécu deux ans à Saumur».

Mais les amnésies de l'Histoire ne sont peut-être pas incurables.

Idéaliste, généreux, le chef des Girondins, Jacques-Pierre Brissot, disait vouloir faire de Paris une deuxième Philadelphie. Il était tout à la fois ami des quakers et adepte de la «guerre juste», faisant ainsi, comme bon nombre de ses concitoyens, un amalgame entre la Philadelphie des origines et celle de la guerre d'Indépendance, qui était déjà bien loin de l'idéal pacifiste de son fondateur. Brissot fut arrêté le 10 juin 1793 et guillotiné le 31 octobre.



TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

Profession de foi quaker

La foi et le comportement des quakers s'enracinent dans la conviction profonde que tout être humain recèle une étincelle divine. La vie et les écrits de William Penn sont un constant témoignage de cette recherche.

«Sans croix, point de couronne»

Lecteur,

La grande affaire de la vie de l'homme est de répondre à la fin pour laquelle il a été créé, à savoir rendre gloire à Dieu et sauver son âme : tel est le décret divin, aussi vieux que le monde. Mais il se trouve que l'homme se désintéresse le plus de ce qui devrait lui tenir le plus à cœur, et qu'il dédaigne de s'enquérir de son être, de son devoir et de sa fin selon le plan divin; il préfère consacrer ses jours (qui devraient être des étapes vers la béatitude) à gratifier l'orgueil, l'avarice et la convoitise de son cœur : comme s'il était né, ou plutôt avait été créé, pour lui seul, échappant ainsi au contrôle et au jugement d'une puissance supérieure. En désobéissant à la loi de Dieu inscrite dans son cœur, en faisant ce qu'il savait ne devoir pas faire, et en ne faisant pas ce qu'il savait devoir faire, l'homme misérable s'est mis dans cette barbare et lamentable situation. Et aussi longtemps que ce fléau sévira chez l'homme, il fera de Dieu son ennemi, et il se rendra indigne de l'amour et du salut que Dieu a manifesté au monde par l'intermédiaire de son Fils Jésus-Christ.

Lecteur, si tel est ton cas, le conseil que je te donne est de te retirer en toi-même et d'examiner la condition de ton âme, car le Christ t'a donné la lumière nécessaire pour ce faire; cherche soigneusement, en profondeur; ta vie en dépend; il y va du salut de ton âme. Il suffit de le faire une fois; si tu t'abuses

toi-même ce faisant, la perte est irréparable; le monde ne suffirait pas à payer ta rançon : vas-tu donc, pour ce monde sans valeur, t'attarder, repousser l'heure de ton salut, et perdre ton âme? Tu as, je le concède, affaire à un Dieu armé d'une grande patience; mais cette patience aussi a des limites : n'incite donc pas ce Dieu qui t'a créé à te rejeter. Sais-tu ce qu'il en coûte? C'est Tophet(1), c'est l'enfer, l'éternelle angoisse des damnés. Ô Lecteur, moi qui connais la crainte du Seigneur, je t'engage à être sérieux, diligent, et fervent dans ta quête du salut. Oui, moi qui connais également le réconfort, la joie et les plaisirs de la voie du Bien, je t'exhorte et t'invite à écouter les reproches et les condamnations de la lumière et de l'Esprit du Christ au sein de ta conscience, et à te soumettre au jugement que mérite tout pécheur. Le feu ne brûle que le chaume, le vent n'emporte que la paille : abandonne ton corps, ton âme et ton esprit à Celui qui redonne la vie à toute chose; un ciel nouveau, une terre nouvelle, un amour nouveau, une joie nouvelle, une paix nouvelle, des œuvres nouvelles, une vie et une conversation nouvelles. Les hommes ont été corrompus et rendus impurs par le péché; et ils doivent être sauvés par le feu, qui purifie du péché : c'est pourquoi le mot «Dieu» est comparé à un feu, et le jour du salut à une fournaise; et le Christ lui-même à un raffineur et purificateur d'or et d'argent.

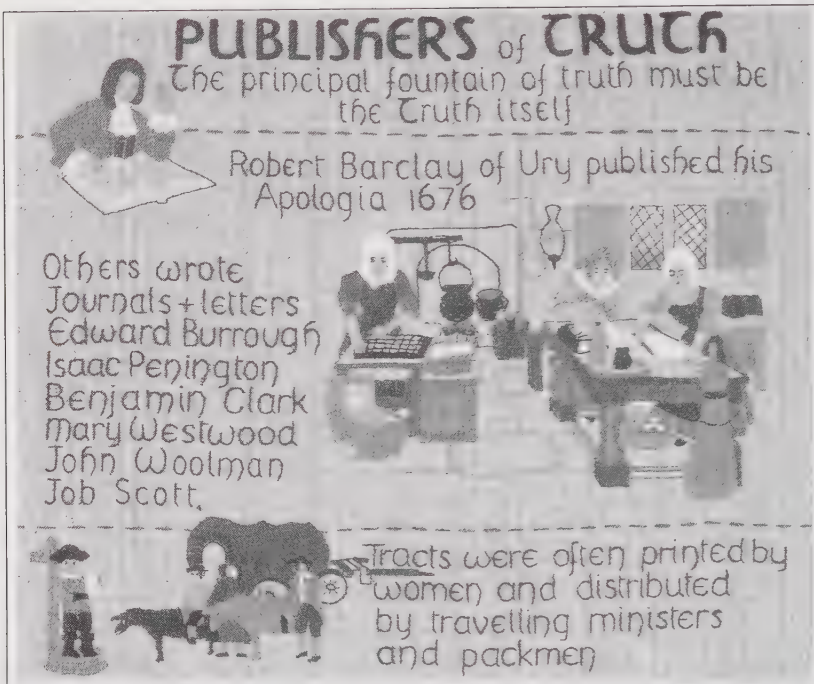
(...) La Croix du Christ est la voie du Christ pour accéder à la Couronne du Christ. Tel est le sujet du Discours qui suit, écrit tout d'abord pendant mon emprisonnement à la Tour de Londres, en l'an 1668, et aujourd'hui réédité, avec de grands développements, tant du sujet que des exemples, afin, Lecteur, de te gagner au Christ; et, si tu y es déjà gagné, de te rapprocher encore de Lui. C'est un chemin dans lequel Dieu, dans son infinie bonté, a guidé mes pas dans la fleur de ma jeunesse, alors que j'avais quelque vingt-deux ans d'âge; puis il me prit par la main, et m'éloigna des plaisirs, des vanités et des espoirs du monde. J'ai goûté aux jugements et aux miséricordes du Christ, aux rebuffades et aux reproches du monde : je me réjouis de mon expérience, et je la dédie à ton service, en le Christ. C'est une dette que j'ai longtemps due, et qui s'est longtemps fait attendre. Je l'ai maintenant acquittée, et j'ai délivré mon âme. Je laisse mon œuvre à mon pays, et au monde des Chrétiens : que mon Dieu, si telle est sa volonté, la rende utile à eux tous, et détourne leur cœur de cette envie, de cette haine et de cette amertume qu'ils ont l'un pour l'autre, à propos des choses de ce monde, sacrifiant l'humanité et la charité à l'ambition et à la convoitise, semant sur la terre le trouble et l'oppression; de sorte que, recevant dans leur cœur l'Esprit du Christ, dont les fruits sont l'amour, la paix, la joie, la tempérance et la patience, l'amour du prochain et la charité, ils puissent, avec leur corps, leur âme et leur esprit, former une triple ligue contre le monde, la chair et le diable, qui sont les ennemis communs de l'espèce humaine; et que, les ayant vaincus par une vie d'abnégation, grâce au pouvoir de la Croix de Jésus, ils puissent enfin accéder au repos éternel et au royaume de Dieu.

C'est ce que désire, c'est ce pour quoi prie, ami lecteur, ton ami chrétien fervent.

William Penn.

Préface de *Sans croix, point de couronne*, le 1er août 1682

(1) Tophet : lieu souillé par les sacrifices qu'on offrait à Moloc, au sud-est de Jérusalem.



Exhortations à suivre la Lumière intérieure

Après la mort de George Fox, en 1691, ses amis décidèrent de publier son «Journal», qui parut en 1694. William Penn fut chargé d'en rédiger la préface, laquelle fut rééditée séparément sous le titre «Exposé succint de l'origine et des progrès du peuple appelé quakers» et traduite en français, en allemand, en gallois et en danois. L'extrait suivant traite du ministère laïc des Amis.

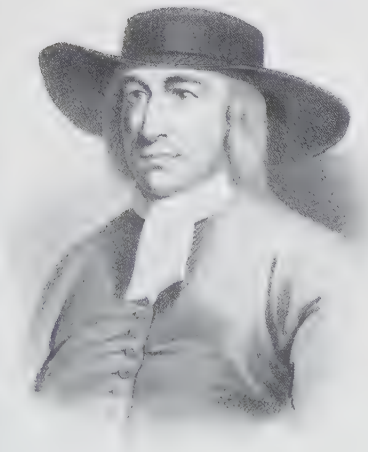
C'étaient des hommes qui avaient été transformés eux-mêmes avant de chercher à transformer les autres. Leurs cœurs étaient déchirés tout comme leurs vêtements, et ils connaissaient la puissance et l'œuvre de Dieu en eux.

Le but et l'objet de leur ministère était la conversion des hommes à Dieu, leur régénération et leur sanctification, et non pas un système doctrinal, des croyances purement verbales ou de nouvelles formes de culte. Ils voulaient débarrasser la religion de tout le superflu et réduire au minimum ce qui, en elle, n'est que cérémonial et formalisme, et faire ainsi ressortir nettement ce qui en est l'essentiel, la partie nécessaire et profitable pour les âmes. Cela, tous ceux qui réfléchissent sérieusement peuvent et doivent le reconnaître.

Ils invitaient les hommes à se tourner vers ce principe qui est présent en eux tous, quoiqu'il ne vienne pas d'eux-même, et grâce auquel tout ce qu'ils leur affirmaient, ce qu'ils leur prêchaient et

ce à quoi ils les exhortaient, pouvait agir dans leur cœur et leur apparaître, au travers de leur propre expérience, comme étant vrai. Ainsi, ce qui prouve de façon claire et distincte la vérité de leur ministère, c'est que non seulement ils connaissaient ce dont ils parlaient, mais qu'ils ne craignaient nullement qu'on en fît l'épreuve. Leur assurance étant fondée sur une certitude (intérieure), ils demandaient à chacun non pas d'obéir à une quelconque autorité humaine, mais à sa propre conviction personnelle, conviction communiquée par ce principe qui, assuraient-ils, était présent en tous ceux à qui ils s'adressaient; et ils les invitaient à se tourner vers lui pour examiner et vérifier (à sa lumière) la réalité de ce qu'ils leur avaient dit à propos de sa manifestation dans le cœur des hommes et du travail qu'il y opère.

Préface du *Journal* de George Fox



George Fox

«Récit de la pieuse fin de ma chère épouse, Gulielma Maria Penn»

«La mémoire du Juste est bénie» (Proverbes X. 7).

Ma chère femme, qui ne s'était jamais relevée de l'affaiblissement qui s'empara d'elle pendant six mois environ l'année précédente, quitta cette vie après huit mois de maladie le 23 février 1694, vers deux heures un quart de l'après-midi, le sixième jour de la semaine, dans sa cinquantième année, consciente jusqu'au dernier instant.

Durant sa maladie, elle usa d'expressions extrêmement vivantes et chargées de sens, en diverses occasions, tandis qu'elle approchait de sa fin. J'en ai noté certaines, pour ma consolation et celle de nos chers enfants. (...)

Un jour où elle était faible et languissante, elle les appela en leur disant : «N'ayez pas peur, mes enfants, je ne vous appelle pas pour vous faire mes adieux, mais pour vous voir; je voudrais que vous marchiez dans la crainte du Seigneur, avec Son peuple et dans Sa Sainte Vérité, et avec cette volonté.

Leur parlant une autre fois solennellement, elle leur dit : «Je n'ai jamais désiré de grandes choses pour vous, en dehors de la crainte de Dieu et du cheminement dans Sa Vérité, au milieu de son peuple et jusqu'à la fin de vos jours.»

Elle ne souffrit pas que je néglige pour elle une seule réunion publique, lorsque j'eus retrouvé ma liberté, disant souvent : «Pars, très cher, ne te prive de rien de bon à cause de moi (...); je m'en remets au Seigneur. A bientôt».

Quelque trois heures avant sa mort, comme un membre de sa famille prenait congé d'elle, elle reprit ce propos : «Je m'en suis remise au Seigneur : Transmets mon grand Amour à tous les Amis»;

puis, levant ses mains et ses yeux de mourante, elle poursuivit : «J'ai prié le Seigneur en leur faveur, pour qu'il les préserve et les bénisse.» Environ une heure plus tard, ayant pressé tous nos visiteurs de se retirer, nous fûmes une demi-heure à nous dire un dernier adieu, chacun disant ce qui convenait à une occasion si solennelle. Elle gardait pleine conscience et mangea quelque chose, environ une heure avant de s'éteindre, entourée des enfants et de la plus grande partie de la famille. Elle expira calmement dans mes bras, la tête contre ma poitrine, rendant son âme au Dieu tout-puissant, soumise et fervente. Je crois pouvoir dire qu'elle fut une perte pour notre famille autant que pour la communauté. Elle fut non seulement une excellente épouse et mère, mais une Amie entièrement dévouée, d'une capacité peu commune, pleine de modestie et d'humilité, et cependant égale et inébranlable face au danger, pleine de religiosité et d'ingénuité à la fois, sans affectation. Une maîtresse de maison facile à vivre et bonne voisine, envers les pauvres notamment. Ni prodigue, ni mesquine, un exemple d'industrie ainsi que d'autres vertus.

«Chagrin et joie causés par la perte et la fin de Springett Penn»

Mon très cher enfant et fils aîné, Springett Penn, manifesta dès l'enfance un penchant pour la bonté et me donna l'espoir de capacités plus qu'ordinaires; le temps me donna satisfaction sur ce double plan. En effet, à côté d'une bonne part de science, notamment en mathématiques, il montra du jugement dans leur emploi à titre d'application, en étant ainsi bien au-dessus de son âge. Il possédait en lui les germes de bien des vertus; ils levèrent, ce qui le fit estimer et le font d'autant plus regretter: c'était spécialement vrai de son humilité, sa simplicité, son amour de la vérité, sa tendresse et sa douceur naturelle qui

venaient rehausser ses autres vertus. (...)

Quelqu'un lui parlant des choses de ce monde, et du plaisir qu'il en aurait, une fois rétabli, il répondit : «Mon œil perçoit

d'une autre manière où résident les plaisirs les plus vrais.» Quand il me dit un jour qu'il s'était bien reposé, comme je répondis que c'était une grâce divine en sa faveur, il me répliqua prestement, avec un regard à la fois sérieux et doux : «Tout est grâce divine, cher père, tout est miséricorde.» Une autre fois, comme j'étais sur le point de partir à une réunion, il déclara : «Souviens-toi, mon cher père de me présenter à Dieu : bien que je ne puisse pas aller au culte, je rencontre le Seigneur. Il rend visite à mon Esprit. J'ai personnellement des rendez-vous célestes avec lui.» (...)

L'avant-dernier jour de sa vie, il vint prendre l'air en voiture, mais dit à son retour : «Vraiment, père, je me sens excessivement faible, tu n'as pas idée combien je suis faible.» «Mon cher enfant, lui répondis-je, tu es faible, mais Dieu est fort, qui est la force de ta vie.». «Oui, dit-il, et c'est ce qui me soutient». La veille de sa mort, alors que j'étais seul avec lui, il me demanda de fermer la porte; puis, il me regarda avec gravité, en disant : «Cher père, tu es vraiment un cher père, et je connais ton Père; viens, ayons tous les deux un petit culte privé, un moment de ferveur tant qu'il n'y a personne d'autre ici.» Ô mon âme, tu as conscience de l'amour de Dieu! Et c'est vrai que ce fut un doux moment, comme une onction précieuse pour ses funérailles.

Puissent cette perte et cette fin recevoir le poids et l'impression qu'elles méritent auprès des Amis et des proches qui furent chers à mon fils, auprès de ceux aussi entre les mains desquels le présent récit pourra tomber, pour leur mémoire et la préparation de leur dernier grand passage; quant à moi, j'atteindrai ma fin en rendant publique celle de mon cher enfant.

1699

Traduction d'Adrian Shaw

La création de la Pennsylvanie

William Penn s'employa à attirer en Pennsylvanie des immigrants qui partageraient son idéal et celui des Amis. Des tracts et des brochures furent répandus en Europe occidentale pour faire connaître et promouvoir son projet.

«Lettre de M. Penn, propriétaire et gouverneur de la Pennsylvanie, concernant une description générale de ladite province»

Le pays lui-même, pour son sol, son air, son eau, ses saisons, et sa production, tant naturelle qu'artificielle, n'est pas à dédaigner. Il comprend plusieurs types de sols, tels du sable jaune, du noir, des terres pauvres, d'autres riches, mais aussi du gravier à la fois argileux et poussiéreux; et, par endroits, une terre ferme et grasse, comme dans nos plus belles vallées anglaises, en particulier près des ruisseaux de l'intérieur des terres, Dieu dans sa sagesse ayant disposé les choses de telle manière que les avantages de la campagne sont divisés, l'arrière-pays étant généralement trois fois plus riche que les terres près des eaux navigables. Un autre sol existe en quantité : il s'agit d'une terre noire, où pousse le noisetier, au-dessus d'un fond pierreux ou rocheux. (...).

William Penn, à son arrivée en Pennsylvanie, est accueilli par les colons hollandais et par les Indiens

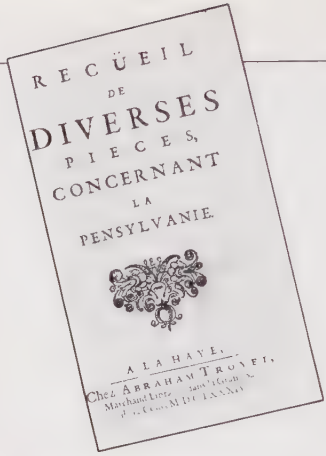
Je considérerai les habitants du pays dans leur personne, leur langue, leurs manières, leur religion et leur gouvernement, avec ma perception de leur originalité. Quant à leur personne, ils sont généralement grands, droits, bien bâtis et de proportion singulière; ils marchent d'un pas décidé et adroit, le plus souvent le menton haut. De teint brun, mais par choix, comme les bohémiens en Angleterre. Ils se graissent avec de la graisse d'ours diluée, et comme ils se protègent ni du soleil ni du temps, leur peau est inévitablement basanée. Ils ont un petit œil noir qui n'est pas sans rappeler celui d'un juif au regard droit. La lèvre épaisse et le nez aplati, si fréquents chez les Indiens orientaux et chez les Noirs, ne sont pas communs chez eux; car j'ai vu des visages avenants à l'européenne, chez les uns comme chez les autres, autant que vous en avez de l'autre côté de l'océan; et, en vérité, le teint d'un Italien n'a pas beaucoup plus de la race blanche que ces indigènes, et le nez de quelques-uns d'entre eux rappelle tout autant le profil romain. (...)

Leur langue est noble quoique limitée, comme l'hébreu; riche en significations, comme la sténographie; un mot en remplace trois, et c'est l'auditeur qui comble les lacunes; il y manque des temps, des modes, des participes, des adverbes, des conjonctions et des interjections. J'ai mis un point d'honneur à l'apprendre afin de ne jamais avoir besoin d'un interprète. Et je dois dire que je ne connais pas de langue parlée en Europe dont les mots soient plus doux et l'accent plus grandiose et plus intense que la leur. (...)

Ces pauvres gens sont dans la nuit noire en matière de religion, en tout cas en ce qui concerne la tradition; cependant, ils croient en un Dieu et en l'immortalité sans l'aide de la métaphysique; car ils disent qu'il y a un grand roi qui les a créés et qui habite un pays glorieux, au sud du leur, et que les âmes des justes doivent aller là où elles revivront. Leur culte comprend deux parties, le sacrifice et les incantations : leur sacrifice, ce sont les premiers fruits; le premier et le plus gras des chevreuils qu'ils tuent est voué au feu, où il brûle tout entier, accompagné par le chant lugubre de celui qui accomplit la cérémonie, avec une ardeur et un travail du corps si merveilleux qu'il transpire jusqu'à en écumer. L'autre partie, ce sont leurs incantations exécutées par des danses en rond, tantôt avec des mots, tantôt avec des chants, puis des cris amorcés par deux personnes qui sont au milieu du cercle, puis chantant et tambourinant directement le refrain sur une planche. Leurs postures de danseurs sont extravagantes et variées, mais elles demeurent toutes en mesure. Cela se fait avec sérieux et application, mais aussi avec une grande apparence de joie. A l'automne, quand le maïs est rentré, ils se mettent à festoyer; il y a déjà eu deux grands festivals où vient qui veut. Je suis moi-même allé à l'un d'entre eux. Leur divertissement consistait à s'assembler près d'une source, sous l'ombrage de quelques arbres, avec vingt chevreuils mâles; ils faisaient des gâteaux de maïs nouveau, en y ajoutant des haricots, formant un carré qu'ils entouraient de feuilles, puis les faisant cuire sous la cendre; ils commençaient alors à danser. Mais ceux qui viennent doivent porter un petit présent constitué de leur monnaie, d'une valeur de quelques sous et composé d'arêtes de poisson; le noir représente pour eux l'or, le blanc l'argent; ils appellent cela le wampum.

Philadelphie, le 16 août 1683

Traduction d'Adrian Shaw



Lettre aux protestants français

Benjamin Furly, agent de Penn sur le continent, fit publier un «Recueil de plusieurs pièces concernant la Pennsylvanie». Y était inclue cette note de William Penn qui proposait des avantages spéciaux aux protestants de France désirant émigrer. Malgré la Révocation de l'Edit de Nantes, qui sera promulguée deux ans plus tard, peu d'entre eux acceptèrent cette offre.

Outre des conditions ci-dessus, Monsieur Penn accorde aux pauvres François Protestants qui auront de quoi payer leur passage, qu'ils ne payeront qu'un demi sol par arpent chaque année, dont le payement ne commencera que l'an 1685. Il avertit aussi que ceux qui n'ont pas de quoi le payer trouveront des bons maîtres, qui pour quatre ans de leur service, selon la coutume des Colonies, les feront transporter, lesquels étant finis, ils seront libres et ils auront cinquante arpens de terre à jamais, au même prix que les autres serviteurs, quant à ceux qui ne pouvans payer leur passage, ne voudroient pas servir, on les transportera gratis, pourvu qu'ils payent un peu d'avantage par arpent, par an.

Automne 1683

Charte des Privilèges et des Libertés

Article premier – Parce que nul ne peut véritablement être heureux, même jouissant pleinement des libertés civiles, s'il est privé de la liberté de conscience à l'égard de sa profession de foi et de son culte; et Dieu Tout-Puissant étant le seul maître de la conscience, Père de la lumière et de l'esprit, Auteur et Objet de toute connaissance divine, de la foi et de la vénération, qui seul éclaire les esprits, persuade et convainc l'entendement humain, je reconnais par la présente loi et je déclare : que nul habitant de cette Province ou des Territoires, qui proclamera et reconnaîtra un seul Dieu Tout-Puissant, Créateur, Détenteur et Souverain de ce monde, et qui se déclarera tenu de vivre paisiblement sous le gouvernement civil, ne sera en aucun cas inquiété ou molesté en sa personne ou en sa demeure à cause de ses convictions et pratiques de conscience, et ne pourra être forcé à fréquenter ou à se conformer à quelque culte, lieu ou ministère religieux contraire à son esprit, ou à accomplir ou subir quelque autre agissement opposé à ses convictions religieuses.

Et que toute personne qui professe sa foi en Jésus-Christ, le Sauveur du Monde, sera susceptible (malgré ses autres convictions et pratiques concernant conscience et religion) de servir ce gouvernement quel qu'en soit le pouvoir, législatif ou exécutif, promettant solennellement, lorsqu'il le sera légalement exigé, allégeance au Roi en tant que Souverain, fidélité au Propriétaire et Gouverneur, et prononçant les serments établis par la loi promulguée à Newcastle en l'année mille sept cent, intitulée «Loi administrant les Assermentations de plusieurs Officiers et Ministres», désormais amendée et

entérinée par la présente Assemblée.
II – Pour le bon gouvernement de cette Province et des Territoires, les citoyens choisiront annuellement une Assemblée qui se constituera de quatre colons, issus de chaque comté, réputés pour leurs vertu, sagesse et compétence, tous les premiers du mois d'octobre (ou un plus grand nombre de personnes choisies à un moment quelconque de l'année, selon la décision du Gouverneur et de l'Assemblée), et se réunira le quatorzième jour du même mois à Philadelphie, à moins que le Gouverneur et le Conseil du moment ne désignent pour quelque raison un autre lieu au sein de ces Provinces et Territoires. Cette Assemblée aura le pouvoir de choisir son Président et ses Officiers, sera juge des qualités et des choix de ses propres Membres, pourra décider de ses propres ajournements, nommer les commissions, préparer les projets de loi et les faire voter, mettre en accusation les délinquants et réparer les torts; elle aura tous les autres pouvoirs et privilèges d'une assemblée conformément aux droits des sujets anglais, nés libres, et selon les usages en vigueur dans les plantations du Roi en Amérique.

Et si un ou plusieurs comtés refusaient ou négligeaient de choisir leurs députés respectifs comme susdit, ou si les élus ne se présentaient pas en vue de prendre l'exercice de leur fonction au sein de l'Assemblée, ceux qui, de la même manière, auront été choisis et investis auront le plein pouvoir d'une assemblée, aussi plein que si tous les députés avaient été élus et investis, à condition qu'ils ne constituent pas moins des deux tiers du nombre total qui devait siéger.

Et que les qualités des électeurs et des élus, ainsi que toute autre question relative aux élections des Députés destinés à siéger dans des assemblées, bien que les détails ne soient ici mentionnés, seront et resteront conformes à une loi de ce gouvernement, promulguée à Newcastle en l'année mille sept cent et intitulée «Loi établissant le Nombre de Membres et l'Assemblée, et réglementant les Élections».
III – Que les citoyens de chaque comté puissent, à l'heure et à l'endroit désignés pour procéder aux élections de leurs députés qui siégeront à l'Assemblée, et aussi souvent que l'occasion se présentera, choisir le double de personnes à présenter au Gouverneur comme éventuels sherifs et coroners pour une durée de trois ans, s'ils se conduisent correctement au cours de cette période; après ces élections et présentations respectives, le Gouverneur nommera et commissionnera un officier à chacune des fonctions susdites le troisième jour après la présentation, ou alors, et pour chacune des fonctions, la personne en tête de liste de la présentation occupera le poste et excercera ses fonctions pour la durée limitée précitée; et en cas de décès ou de non-comparution, le Gouverneur lui-même suppléera la vacance et assurera les fonctions jusqu'à la fin de la période du dit mandat.

Toujours à la condition que si les citoyens négligent ou refusent de choisir une ou des personnes pour l'un des postes susmentionnés ou pour les deux, les personnes exerçant ou qui exerceront les fonctions de sherif ou coroner au moment des élections resteront actives à leur poste jusqu'à ce qu'une autre élection ait lieu et qu'ils soient alors relevés de leur fonction.

Et que les juges du tribunal d'instance de chaque comté nommeront et présenteront au Gouverneur trois personnes pour servir la fonction de greffier de la justice de la paix pour le

comté lorsque des vacances se présenteront dont l'une sera commissionnée par le Gouverneur au cours des dix jours qui suivront la présentation, ou alors, la personne en tête de liste prendra ses fonctions au dit poste pour une durée que sa bonne conduite déterminera.

IV – Que les lois du gouvernement seront rédigées dans ce style, c'est-à-dire par le Gouverneur, avec le Consentement et l'Approbation des Citoyens réunis en Assemblée Générale, et seront, après confirmation du Gouverneur, enregistrées au greffe et conservées à Philadelphie, à moins que le Gouverneur et l'Assemblée ne décident d'un autre endroit.

V – Que tous les délinquants jouiront des mêmes privilèges en matière de témoins et d'avocats que leurs plaignants.

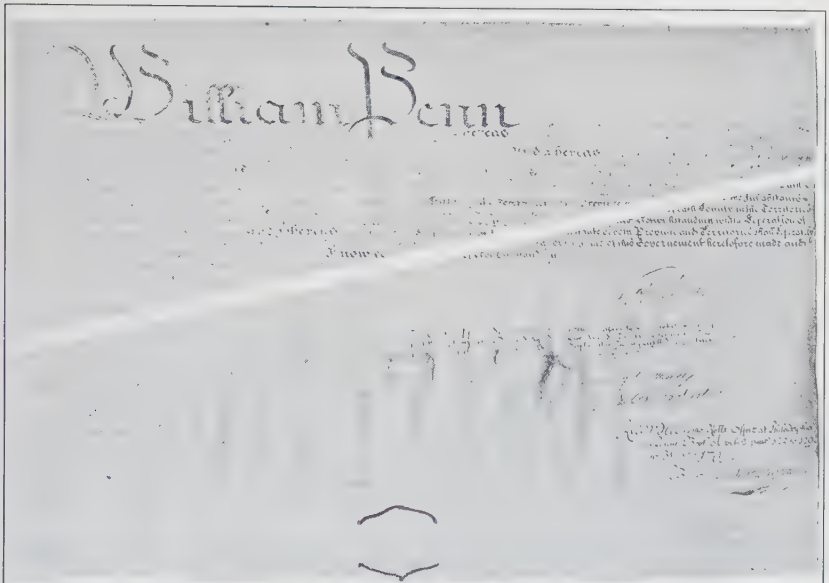
VI – Que nul ne pourra être obligé, à un moment quelconque, de répondre à une plainte ou toute autre affaire, quelle qu'elle soit, relative à la propriété, devant le Gouverneur et l'Assemblée, ou en tout autre lieu, mais seulement devant les cours de justice, sauf dans une procédure d'appel des cours de justice à ce sujet.

VII – Que nul au sein de ce gouvernement ne recevra une licence du Gouverneur lui permettant d'ouvrir une table d'hôte, une taverne, ou un établissement de divertissement public, que les personnes lui ayant été préalablement recommandées par les juges des tribunaux des comtés respectifs, les recommandations ayant alors été signées en audience publique; ces juges ont ou recevront le pouvoir de fermer (tout établissement) et de suspendre toute personne tenant un établissement public de la sorte susdite en raison de sa mauvaise conduite, et de lui infliger les pénalités prévues par la loi; ils pourront de temps en temps recommander d'autres personnes lorsque l'occasion se présentera.

VIII – Les biens fonciers et personnels de toute personne qui se suiciderait seront néanmoins transmis à sa femme et ses enfants, ou à sa famille, comme si le décès provenait d'une mort naturelle; et pour les mêmes raisons, il n'y aura pas de confiscation des biens par le Gouverneur pour toute personne qui serait anéantie ou tuée accidentellement.

Et aucun acte, aucune loi ou ordonnance quelle qu'elle soit qui altérerait, changerait, ou amoindrirait la forme ou les effets de cette charte, ou de quelqu'une de ses parties ou clauses, et serait contraire à ses véritables intention et sens, ne sera établi sans le consentement du Gouverneur du moment et de six des sept parties de l'Assemblée réunie.

Mais, parce que le bonheur de l'humanité dépend tant de la jouissance



de la liberté de conscience comme susmentionné, je déclare solennellement par la présente, promets et accorde, pour moi, mes héritiers et ayants droit, que le premier article de cette charte relatif à la liberté de conscience ainsi que chaque partie et clause qu'elle contient, et conformément à ses véritables intention et sens, seront préservés et subsisteront sans aucune altération, inviolablement à jamais.

En dernier lieu, moi, le dénommé William Penn, Propriétaire et Gouverneur de la Province de Pennsylvanie et des Territoires lui appartenant, pour moi-même, mes héritiers et ayants droit, ai solennellement déclaré, octroyé et confirmé, et à nouveau, par la présente, solennellement déclare, octroie et confirme que ni moi, ni mes héritiers ou ayants droit n'occasionnerons, ou ne ferons quoi que ce soit, qui enfreindrait ou violerait les libertés contenues et exprimées dans cette charte ou toute autre de ses parties; et si même quelqu'un occasionnait quoi que ce soit ou agissait de façon contraire à ces présentes libertés, l'action serait tenue pour nulle et non avenue.

En témoignage de quoi, moi, le dénommé William Penn, à Philadelphie, en Pennsylvanie, ai apposé ma signature et mon grand sceau sur cette présente charte des Libertés en ce vingt-huitième jour d'octobre, en l'année mille sept cent un de notre Seigneur étant la treizième année du règne du Roi Guillaume III sur l'Angleterre, l'Ecosse, la France et l'Irlande, etc. et la vingt et unième année de mon gouvernement.

Et malgré la clôture et la jurisprudence de la présente charte des Libertés, je pense qu'il convient

d'ajouter la clause suivante comme partie de cette même charte, à savoir : qu'en dépit de toute clause de la charte susmentionnée obligeant la Province et les Territoires à adhérer conjointement à la législation, j'accepte et déclare par la présente que si les députés de la Province et des Territoires refusaient de se rallier à la législation et que ces intentions soient déclarées, à moi ou à mon suppléant, en séance publique ou autrement par les signatures et sceaux des députés du moment de la Province et des Territoires, ou de la plus grande partie d'entre eux, ceci dans l'espace de trois ans à partir de la date (de signature de cette charte), que, dans un tel cas, les habitants de chacun des trois comtés de cette Province n'auront pas moins de huit personnes pour les représenter à l'Assemblée de la Province: les habitants de la ville de Philadelphie (quand cette ville sera incorporée) auront deux personnes pour les représenter à l'Assemblée, et les habitants de chaque comté des Territoires auront autant de personnes pour les représenter dans une assemblée de district des Territoires qu'ils en établiront la demande.

Nonobstant cette séparation de la Province et des Territoires, dans le respect de la législation, je promets, accorde et déclare par la présente que les habitants de la Province ainsi que ceux des Territoires jouiront séparément de tous les autres libertés, privilèges et avantages qui leur sont jointement accordés par cette charte, de toute loi, us et coutumes que ce gouvernement a établis et pratiqués, ou toute loi établie

et votée par l'Assemblée Générale.

William Penn,
le 28 octobre 1701,
Trad. de M.-A. Esquivié-Vansœterstède

La Pennsylvanie, terre d'accueil

Philadelphie accueillit les Acadiens déportés par les Anglais en 1755. Elle fut aussi un havre pour l'héroïne de John Wadsworth Longfellow, Evangeline

Dans la terre délicieuse arrosée par les eaux du Delaware,
Gardant sous ses ombrages le nom de l'apôtre Penn
S'élève sur les rives de son cours majestueux la cité qu'il fonda.
Là l'air est embaumé, la pêche est emblême de beauté,
Et les rues évoquent le nom des arbres de la forêt,
Comme si elles voulaient apaiser les Dryades dont elles ont troublé les repaires.
C'est sur ce rivage que la mer agitée avait fait aborder Evangeline, l'exilée,
Qui trouvait parmi les enfants de Penn un foyer et un pays.
(...) Il y avait du moins quelque chose dans les rues amicales de la ville,
Quelque chose qui parlait à son cœur, et qui l'incitait à se sentir chez elle.
Et son oreille aimait entendre le tutoiement des quakers,
Car cela évoquait pour elle le passé, l'ancien pays d'Acadie,
Où tous les hommes étaient égaux, et tous étaient frères et sœurs.

John W. Longfellow,
Evangeline, 1847

William Penn et la tolérance

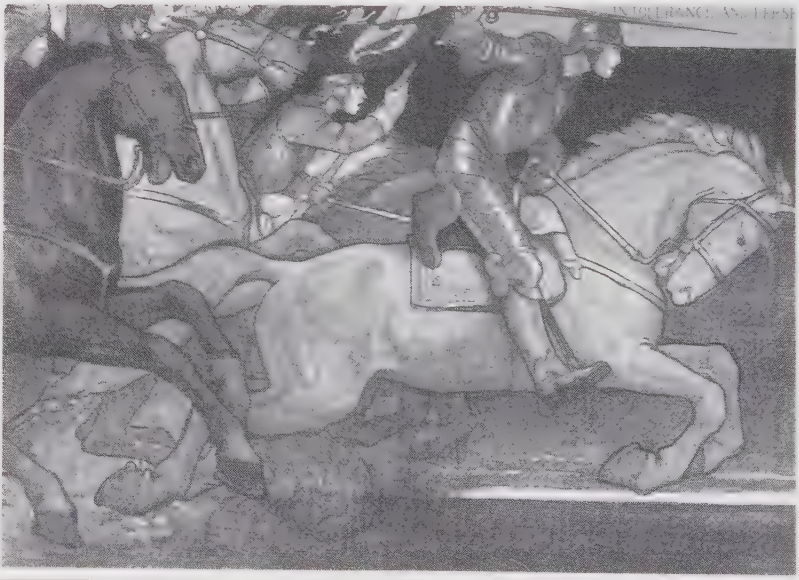
La conviction, chez les quakers, que tout être humain cache une parcelle divine les incline naturellement vers la tolérance. Tolérance religieuse d'abord, qui s'épanouit ensuite en coexistence pacifique. La Pennsylvanie, multiconfessionnelle et multiraciale, en fut le terrain d'application privilégié.

«Lettre de Guillaume Penn au conseil et au sénat de la ville d'Emden»

Ayant eu vent des persécutions subies par des quakers sur le continent, William Penn rédigea une lettre en latin, implorant la tolérance envers les minorités religieuses, et adressée au sénat de la ville d'Emden, dans la Frise orientale.

Que le Roi des Rois, le Seigneur des Seigneurs, qui est le Dieu de toutes les familles de la terre, incline vos cœurs à la justice, à la miséricorde et à la vérité.

Le bruit du traitement sévère que vous faites éprouver à plusieurs personnes qui habitent dans votre Etat, et que par manière de reproche on appelle quakers, s'est répandu jusqu'ici, et a rempli plusieurs personnes de compassion et de surprise: de compassion en apprenant les malheurs d'hommes innocents et droits, à



qui vous n'avez rien à reprocher que de s'acquitter envers Dieu de ce qu'ils doivent en conscience devoir faire, et de surprise en voyant un gouvernement protestant faire usage de votre pouvoir civil pour contrarier, punir et molester des hommes, parce qu'ils suivent le mouvement de leur conscience, et qu'ils agissent pour le mieux suivant leur connaissance. Il me semble que vous ne devriez pas sitôt oublier la position de vos ancêtres; vous croyez qu'ils ont, avec raison et justice, bravement défendu la cause de la liberté de conscience contre les bulles des Papes et l'Inquisition espagnole. Combien n'ont-ils pas traité d'antichristianisme tout ce qui tendait à violenter les consciences et à punir les non-conformistes? (...)

Les protestants (et vous vous faites gloire de passer pour tels) furent ainsi appelés parce qu'ils protestaient contre l'imposition romaine; et vous voulez nous en imposer à votre tour? Ils condamnèrent cette pratique, et vous voulez, vous, l'adopter? ils la regardaient comme le caractère de la bête, et vous, pouvez-vous croire que ce soit le devoir des magistrats chrétiens? c'est-à-dire, qu'aucuns ne peuvent vivre sous votre gouvernement, à moins qu'ils ne reçoivent votre marque au front ou dans la main droite? ou, pour m'expliquer plus clairement, à moins qu'ils ne soumettent leur conscience à vos édits, et n'attendent votre permission pour savoir de quelle religion ils doivent être. Souvenez-vous que la foi est un don de Dieu, et que tout ce qui n'est point de la foi est un péché; il ne se peut rien de plus déraisonnable que de forcer les hommes à croire ce qu'ils ne peuvent croire, ou de les tourmenter parce qu'ils mettent en pratique ce qu'ils croient, lorsque cette pratique ne contredit point la loi morale de Dieu.

Vous vous regardez, je n'en doute point, comme chrétiens, et regarderiez comme une injure qu'on voulût vous faire passer pour ne pas l'être, cependant qu'y a-t-il de plus contraire au christianisme que de faire usage de la force extérieure pour violenter la conscience des autres hommes par rapport à leur pratique religieuse et à leur culte?

Jésus-Christ, le Seigneur et l'auteur de la religion chrétienne, censura ses propres disciples de ce qu'ils désiraient que le feu du ciel détruisît ceux qui ne se conformaient pas à ce que leur divin maître enseignait : et vous, êtes-vous plus sûrs de votre religion? êtes-vous meilleurs chrétiens? ou avez-vous plus d'autorité chrétienne que ceux qui étaient les témoins que Jésus s'était choisis? Cependant, rappelez-vous qu'ils ne demandaient que le feu du ciel, et vous osez, vous, allumer le feu sur la terre pour les dévorer? (...) Faites réflexion que vous justifiez par votre conduite les persécutions qu'ont éprouvées les premiers chrétiens. (...) Ces traitemens barbares ne produisent point la persuasion, ils en sont aussi éloignés que la doctrine du christianisme. Une pareille méthode est faite pour détruire les corps; et le droit de propriété des hommes, au lieu de sauver leurs âmes, dont ils se regardent comme les gardiens, est anéanti par-là. Supposé même qu'ils fussent dans l'erreur, vous ne deviez employer contre eux que les armes de Dieu, le glaive de son esprit, qui sauve la créature, et qui détruit le mal en elle; mais la méthode que vous suivez ne produit que l'aigreur et la destruction, et ne peut, selon moi, être regardée comme un argument fait pour défendre l'évangile.

Vous reprochez à l'église romaine la présomption qu'elle a de s'arroger

l'infaillibilité, et cependant par votre conduite vous tombez dans le même défaut, si vous ne faites pire. Car pour exercer cette sévérité, ou vous vous fondez sur votre propre infaillibilité, ou vous ne vous y fondez pas; si vous vous croyez infaillibles, vous vous arrogez ce que, suivant vos principes, vous refusez à quelque église que ce soit, ce qui est une contradiction, et si vous ne vous croyez pas infaillibles, vous punissez les hommes de ce qu'ils ne se conforment pas à ce que vous ne regardez pas vous-mêmes comme étant bien certain; or, ceci supposé, comment pouvez-vous répondre que ce à quoi vous les forcez soit la vérité même ou seulement une erreur? Et en bonne vérité, je ne vois pas comment vous pouvez vous tirer de ce dilemme, d'ailleurs les moyens inhumains que vous mettez en pratique, seront une tache pour la religion que vous professez, donneront une mauvaise réputation à votre gouvernement, et seront un déshonneur pour votre postérité.

Rappelez-vous qu'ils sont hommes aussi-bien que vous, nés libres, et qu'ils ont autant de droit que vous à tous les privilèges naturels et civils qui sont communs à tous les hommes. S'ils se croient en conscience obligés d'adopter une autre persuasion que la vôtre, touchant les choses de l'autre vie, cela ne peut nullement les rendre incapables de jouir de celle-ci, et ne peut les dépouiller de leurs droits ni comme hommes, ni comme citoyens; ils ont toujours le même droit de jouir de leur liberté et de leurs biens, tant que leur conduite ne leur a point fait perdre ces droits sacrés de l'humanité, qui leur ont été donnés par la nature et confirmés par les écritures.

William Penn,
14 décembre 1674

Lettre aux Indiens

Première lettre écrite par William Penn aux Indiens de Pennsylvanie pour préparer son arrivée.

Mes Amis,

Il est un grand Dieu, une grande puissance qui a créé le monde et toutes les choses qui y sont; à qui vous, moi et tous les hommes, nous devons notre existence et notre bonheur, et à qui il nous faudra, vous et moi, rendre compte un jour de tout ce que nous aurons fait dans ce monde. Ce grand Dieu a écrit sa loi dans nos cœurs : elle nous apprend et nous invite à nous aimer les uns les autres, à nous entraider, à nous faire mutuellement du bien, et elle nous défend de nous nuire ou de nous causer du tort.

Or ce grand Dieu a jugé bon que j'aie des intérêts dans cette partie du monde qui est la vôtre, et le roi du pays où je vis m'y a donné une grande province. Mais je désire en jouir avec votre amitié et votre consentement, pour que nous puissions toujours vivre ensemble en bons voisins et amis. Autrement, qu'aurions-nous à attendre de ce grand Dieu qui nous a créés non pour nous dévorer et nous détruire les uns les autres, mais pour vivre avec sagesse et bienveillance ensemble dans ce monde?

Je souhaite que vous prêtiez une grande attention à ce que je vais vous dire. Je suis très sensible à la dureté et à l'injustice dont vous n'avez que trop souffert de la part des gens de cette partie du monde – où je vis –, qui, soucieux de leurs seuls intérêts, n'ont cherché qu'à réaliser de gros bénéfices à vos dépens, plutôt qu'à être des exemples de justice et de bonté envers vous. J'ai appris que cela vous a fait grand tort et a entraîné de vifs ressentiments et de l'animosité, allant

parfois jusqu'à l'effusion de sang, ce qui a irrité le grand Dieu.

Mais je ne suis pas un homme de ce genre, ce qui est bien connu dans mon pays. J'ai beaucoup d'amitié et d'estime pour vous, et je désire gagner et conserver votre bienveillance et votre propre amitié par une conduite empreinte de douceur, de justice et de paix. Les gens que je vous envoie sont dans le même état d'esprit et en tout ils se comporteront de cette manière. Et si jamais l'un d'eux vient à vous faire du tort en quelque chose, à vous ou à votre peuple, vous en obtiendrez une prompte et entière réparation, fixée par un nombre égal d'hommes justes représentant les deux parties, afin que vous n'ayez aucun sujet légitime de vous plaindre d'eux.

Je viendrai moi-même vous voir bientôt. Nous pourrons alors parler et nous entretenir de toutes ces questions plus longuement et plus facilement. En attendant, je vous envoie mes délégués pour régler avec vous ce qui concerne les terres et pour conclure une paix solide. Je vous prie de les accueillir avec bienveillance, eux et ceux qui les accompagnent, et d'agréer les présents et les gages d'amitié que je vous envoie comme un témoignage de mes bonnes intentions à votre égard, et de ma résolution de vivre dans la justice, la paix et l'amitié avec vous.

Je suis votre affectueux ami,

William Penn

Londres, le 18 octobre 1681

«Adresse à Jacques Second, roi d'Angleterre»

«Humbles remercimens de ses paisibles sujets, connus sous le nom de quakers dans ce royaume»

De leur assemblée annuelle à Londres, le 19 du troisième mois, communément dit, mois de mars 1687.

Nous croyons ne pouvoir mieux faire que de bénir et de louer le nom du Seigneur, qui tient dans sa main les cœurs des princes, qui a porté le roi à prêter l'oreille aux cris de ses sujets, persécutés pour matière de conscience, et nous nous réjouissons de ce qu'au lieu d'avoir à l'importuner de nos plaintes, et du récit de nos souffrances, il nous a donné une si belle occasion de lui offrir nos remercimens. Et d'autant que le roi par sa grande miséricorde a bien voulu compatir à nos afflictions, et nous en a donné une preuve si remarquable par sa gracieuse proclamation, et par les ordres qu'il a donné l'an passé; et en vertu desquels plus de douze cents prisonniers ont vu finir un emprisonnement sévère, et que plusieurs autres ont été affranchis de la crainte d'être dépouillés de leurs terres et de leurs biens, que d'ailleurs par le discours vraiment digne d'un prince, qu'il a tenu à son conseil, et par la déclaration vraiment chrétienne, où il accorde la liberté de conscience, non-seulement il fait voir quelle aversion il a, à ce qu'on violente les consciences, mais qu'il accorde à tous ses sujets non-conformistes liberté d'adorer Dieu de la manière qu'ils croiront la plus agréable à sa volonté, et leur donne sa parole royale, que cette tolérance durera jusqu'à la fin de son règne, nous présentons au roi, ainsi qu'ont déjà fait nos Amis dans cette ville, nos très-humbles remercimens, non-seulement en notre nom, mais au nom de nos Amis en Angleterre, et dans la principauté de Galles; et nous prions Dieu de te bénir et de conserver, ô Roi, toi et ceux qui agissent sous toi dans une si bonne œuvre; et comme nous pouvons assurer le roi que cette déclaration a été bien

reçue dans les différentes provinces d'où nous venons, nous espérons que la vue des bons effets qui doivent naturellement en résulter pour la paix, la prospérité et le commerce du royaume, fera que le parlement coucourra à en assurer la continuation à notre postérité, et tant que nous vivrons, nous ferons ensorte, avec la grace de Dieu, de nous comporter ainsi que notre conscience et ce que devons au roi nous y oblige.

En sujets fidèles, paisibles et affectionnés.

William Penn

«Réponse du Roi»

Messieurs,
Je vous remercie bien sincèrement de votre adresse. Il y en a quelques-uns parmi vous, (et je suis sur que vous êtes de ce nombre, M. Penn), qui savent que j'ai toujours eu pour principe que l'on ne doit point forcer les consciences, et que tous les hommes doivent avoir la liberté. Je continuerai tant que je vivrai à mettre en exécution les promesses contenues dans ma déclaration, et j'espère qu'avant de mourir je réglerai ces sortes d'affaires, de manière que la postérité n'aura aucune raison pour y faire aucun changement.

Mai 1687

Visite aux juifs

En 1693, la rédaction par John Tomkins, quaker ami de William Penn, d'un ouvrage d'exégèse biblique, décida ce dernier à s'adresser aussi aux juifs. Sa «Visite aux Juifs» parut à la suite de l'œuvre de Tomkins. Malgré ses concessions à l'idée, répandue à l'époque chez les chrétiens, de la culpabilité des juifs dans la mort du Christ, ce texte est une vigoureuse dénonciation de l'antisémitisme.

A vous tous, membres de la descendance d'Abraham et de la Maison d'Israël selon la chair dispersés sur toute la surface de la terre, entre les mains de qui ce texte parviendra, foi, espérance et charité. Que la grâce, la miséricorde et la paix se manifestent et croissent parmi vous.

Bien souvent j'ai pensé à vous avec une tendre compassion et j'ai élevé de grands cris vers le Dieu de vos pères, Abraham, Isaac et Jacob, afin que le temps de votre captivité prenne fin et que celui de votre délivrance, oui, le temps qui doit vous être favorable, puisse venir au plus vite, à vous qui étiez les branches naturelles, cassées par l'incrédulité et qui, par la foi, pouvez être à nouveau greffées grâce à «la circoncision qui n'est pas faite de main d'homme» (Col. 2, 11), afin que l'espoir des promesses adressées à vos pères vienne se manifester parmi vous. (...)

Il est vrai que, dans leur ensemble, les chrétiens ont beaucoup dégénéré, à la grande honte de leur religion. Mais cela n'altère pas la valeur de son saint fondateur, pas plus que la conduite de vos ancêtres et votre propre dégénérescence ne peuvent porter atteinte à la gloire et à la vérité de Moïse, votre éminent législateur. Et l'on peut craindre que quelque terrible catastrophe ne soit prête à se produire dans les parties du monde chrétien qui ont abandonné leur religion, je veux dire le zèle et l'amour véritable pour elle. Car les chrétiens ont à nouveau crucifié le Christ en eux-mêmes par leur vie éhontée et ils l'ont ouvertement livré à l'opprobre, lui et sa sainte religion, à vos yeux et à ceux des infidèles (Héb. 6, 6). Il serait triste pour eux, quoique bon pour

vous, que leur chute marque votre élévation, tout comme votre malheureuse chute a entraîné leur élévation. Aussi faut-il vivement souhaiter que les Chrétiens se repentent, amendent leur vie et reviennent à Dieu d'un cœur sincère.

En ce qui vous concerne, voici ma conclusion : (...) si vous acceptez seulement de rentrer en vous-mêmes et de voir que la divine Lumière y brille et vous montre l'erreur et la vanité de vos pensées et de vos attachements, et si vous vous mettez à lui obéir avec conscience dans le cours de vos vies, vous deviendrez un peuple plein de tendresse, et vous constaterez que la Loi de Dieu est écrite dans vos cœurs, cette Loi qui est plus proche de vous que celle gravée dans la pierre et donnée par Moïse à vos pères. Ce travail intérieur de l'Esprit divin ouvrira vos intelligences et préparera vos âmes; vous verrez vite où vos pères ont perdu la juste voie, comment doit être le véritable Messie et l'œuvre qu'il lui appartient d'accomplir en faveur de votre délivrance et de votre salut. (...)

Je vous atteste, et je sais que mon témoignage est vrai, que vous avez en vous-mêmes une mesure de la Lumière qui vient de lui. (...) Et si vous acceptez seulement de confier vos cœurs à sa divine direction, afin qu'elle puisse vous guider et vous conduire à la sainte montagne de Dieu (comme le demandait dans sa prière le roi David : Ps. 43,3), vous ne blâmerez pas ceux qui s'appellent Chrétiens d'affirmer que ce Christ est le Messie de Dieu, mais de le renier ouvertement par leur vie corrompue et par les pratiques, contraires à ses excellents préceptes, qui triomphent d'une manière éhontée parmi eux. (...) Prépare-toi donc à rencontrer ton Dieu, ô Israël (Amos 4, 12), lavez-vous, ô membres de la Maison de Jacob, purifiez-vous, rejetez ce qui est mal dans votre conduite (Isa. 1, 16) et revenez vers le seigneur votre Dieu de tout votre cœur et de toute votre âme (Deut. 30, 10), afin qu'il puisse vous ramener de captivité comme les rivières du midi. (...)

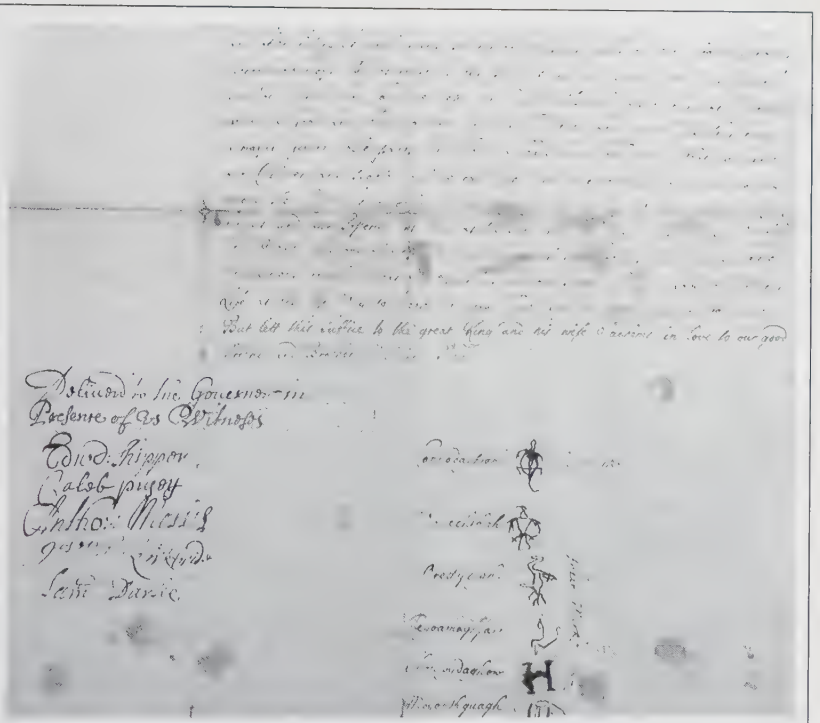
Acceptez cette courte visite comme un gage d'amour pour vous, membres de la Maison de Jacob et de la descendance d'Abraham selon la chair.

William Penn,
1693

Lettre des Indiens de Pennsylvanie à Guillaume d'Orange

Cette lettre a été écrite par les Indiens en 1701 –lorsque William Penn dut rentrer en Angleterre– afin de l'aider dans des moments difficiles.

Nous, Rois et Sachems des Anciennes Nations des Indiens du Saswuehannah et du Shavanah, nous comprenons que William Penn, notre ami et frère bon et aimant doit, à notre grand regret et pour le malheur de tous les Indiens de la région, repartir pour l'Angleterre, pour s'entretenir avec son grand Roi et ses Sachems du gouvernement de nos contrées; il nous faut à tout le moins reconnaître qu'il a toujours été non seulement juste, mais aussi d'une grande bonté envers nous et envers nos anciens Rois et Sachems défunts; il a pris soin d'entretenir une correspondance de bon aloi avec nous, ne supportant pas que nous puissions recevoir de propos injuste de la part de son gouvernement; il nous a donné, c'est bien connu, sa maison pour nôtre, nous recevant chaque fois spontanément et à ses frais, nous comblant de nombreux présents, objets utiles à notre habillement, sans compter



mille autres complaisances; en outre, il nous a acheté nos terres, ce qu'aucun gouverneur n'avait jamais fait avant lui; nous souhaitons et désirons que le grand Roi des Anglais l'accueille avec bienveillance et bonté, lui et ses enfants, leur accordant la permission de revenir pour toujours gouverner notre région; alors nous aurons confiance en l'avenir : nous-mêmes, nos enfants et notre peuple, nous savons que nous serons bien traités et encouragés à continuer de vivre au milieu des chrétiens, selon l'accord qu'il a solennellement passé avec nous, pour notre avantage et celui de notre postérité, aussi longtemps que le soleil et la lune dureront, une seule tête, une seule bouche et un seul cœur. Nous pourrions encore parler d'abondance de son sage conseil et de ses instructions, tels qu'il nous les donna souvent, à nous et à notre peuple, en vue d'une vie sobre et vertueuse, meilleur moyen de plaire au grand Dieu et d'être heureux, ici et à jamais. Cependant, ce propos suffira au grand Roi et à ses sages Sachems, pour l'amour de notre ami et frère, William Penn.

Délivré au gouverneur, en notre présence de témoins

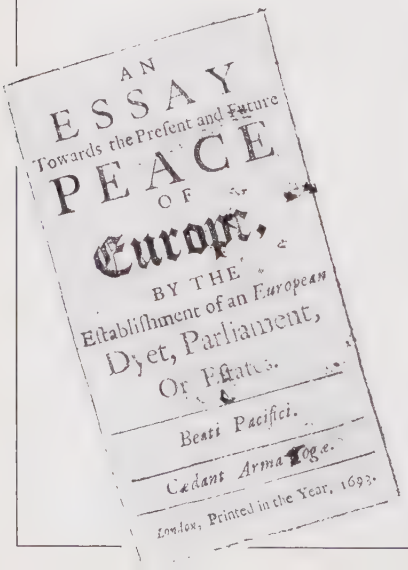
Edwd Shippen, Caleb Pusey,
Antho Morris, Joseph Kirkbride
Saml Drake

Ont signé d'une croix :

Connodaghtoh, Wopechtah,
Orettyagh Tegoamaghsaw,
Shouwydagher H. Harry, Moyonthgua

Liberté de conscience et pacifisme

Pour mettre un terme aux conflits européens et en particulier à la guerre franco-britannique en Amérique du Nord, William Penn multiplie lettres et ouvrages. La Pennsylvanie pacifique de la Sainte Expérience deviendra une référence pour les quakers français lors de leur démarche auprès de l'Assemblée nationale, en 1791.


AN
ESSAY
Towards the Present and Future
PEACE
OF
Europe,
BY THE
Establishment of an European
Dyet, Parliament,
Or Estates.
Beati Pacifici.
Cedant Arma Togæ.
London, Printed in the Year, 1693.

«De la Paix Générale ou de la Paix de l'Europe, et des moyens de l'établir»

William Penn prône la création d'une diète dans laquelle chaque nation serait représentée en fonction de son pouvoir économique.

J'ai fait voir dans ma première Section combien la Paix est desirable; dans la seconde quel est le véritable moyen de l'obtenir et de la conserver, c'est à dire par la Justice et non par la Guerre; et dans ma dernière j'ai montré que la Justice est le fruit du Gouvernement, comme le Gouvernement est la production de la Société, qui doit elle-même son origine à un dessein raisonnable que les hommes ont eu d'entretenir la Paix. Je dis presentement que si les Princes Souverains de l'Europe, qui representent l'Etat Souverain et indépendant, où se trouvaient les hommes avant qu'ils fussent engagés dans aucune Société, voulaient par les mêmes motifs qui formèrent la Société des premiers, c'est à dire, un amour de Paix et d'ordre, convenir de s'assembler par Députés dans une Diete générale, Etats Généraux ou Parlement, pour y établir des règles de Justice que les Princes fussent obligés d'observer l'un envers l'autre, et cela tous les ans, ou bien tous les deux ou trois ans au plus tard, suivant qu'il serait nécessaire : s'ils voulaient consentir que toutes les disputes qui peuvent naître entre les Souverains, et qui n'auront pu être terminées par des Ambassadeurs particuliers, soient portées devant cette Assemblée Souveraine, qui sera appelée la Diete Impériale ou Souveraine, le Parlement ou Etats de l'Europe, pour y être décidées, et convenir que si aucun des Souverains qui composent cette Diete Impériale, refuse de s'en rapporter

à leur Jugement, et veuille avoir recours aux armes, ou bien diffère d'exécuter ce qui aura été résolu au-delà du terme limité, alors tous les autres Souverains se joindront, et l'obligeront à se soumettre à la Sentence qui aura été prononcée, avec satisfaction à la Partie lésée des dommages qu'elle aura soufferts, et remboursement des frais aux autres Princes. Si l'on veut convenir dis-je, de ce que je viens de proposer, l'Europe obtiendra infailliblement et si nécessaire à ses Peuples harassés; et aucune Souveraineté de l'Europe n'ayant la puissance de nier cette conclusion, et par conséquent n'osant faire paraître une si méchante disposition, supposé qu'elles l'eussent, il résulte clairement qu'on peut procurer et conserver la Paix à l'Europe.

Londres, 1693

Projet d'union des colonies anglaises

En février 1697, la commission chargée de promouvoir le commerce dans les colonies d'Amérique demanda à William Penn un plan d'union des colonies dans les domaines législatif et exécutif.

Un schéma bref et clair de la façon dont les colonies anglaises de la partie septentrionale de l'Amérique – Boston, le Connecticut, Rhode Island, NewYork, le New Jersey, la Pennsylvanie, le Maryland, la Virginie et la Caroline – peuvent être rendues plus utiles à la couronne, pour la paix réciproque et pour la sécurité en vue d'une coopération universelle.

1) Que les colonies mentionnées ci-dessus se rencontrent bel et bien une fois par an – et plus souvent si la guerre l'exige, et au moins une fois tous les deux ans en temps de paix, par l'intermédiaire de leurs délégués désignés et confirmés, pour débattre et décider de mesures des plus recommandables allant dans le sens d'une meilleure compréhension, de la tranquillité publique, et de la sécurité.

2) Dans ce but, deux personnes tout à fait qualifiées, par leur bon sens, leur modération et leur poids seront désignées par chaque province comme représentants ou comme délégués, ce qui fait, au total, un congrès de vingt personnes.

3) Le commissaire du roi, spécialement désigné à cet effet, occupera les fonctions de président dudit congrès.

4) Ils devront se réunir en un endroit aussi proche que possible de la colonie centrale, pour la commodité des délégués.

5) Ce sera, selon toute probabilité New York, à la fois parce qu'elle est proche du centre de gravité des colonies et parce qu'elle constitue une frontière; de plus, elle dépend directement du roi; le gouverneur de cette colonie pourrait par conséquent bien être considéré comme le haut commissaire du roi durant la session, comme cela se fait en Ecosse.

6) Leur rôle sera d'entendre et d'harmoniser tous les sujets de plaintes et les différends entre les provinces. En premier lieu, quand des personnes quittent leur province pour une autre, pour éviter de payer leurs justes dettes, bien qu'elles soient capables de les payer. En second lieu, quand des délinquants fuient la justice, ou quand il n'est pas possible d'exercer la justice à l'égard de ces délinquants dans les provinces où ils résident. Troisièmement, d'empêcher ou de réparer des dégâts commis en des lieux de commerce. En quatrième lieu, de voir comment il est possible de renforcer l'union et la sécurité de ces provinces contre les ennemis publics. Dans une telle union, il sera beaucoup

plus facile de supporter et de répartir les quota humains et les frais encourus que si chaque province devait assumer ce poids; car les provinces, connaissant leur propre condition et celle de leurs voisines, peuvent discuter de ce problème avec davantage de liberté et de satisfaction, et harmoniser et équilibrer leurs affaires en tout respect pour leur sécurité commune.

«A M. William Penn, propriétaire et gouverneur de Pennsylvanie. Voici l'humble discours de son Assemblée. Puisse-t-il plaire à notre propriétaire et gouverneur»

Le gouvernement anglais, estimant que la Pennsylvanie quaker devait être solidaire des autres colonies américaines, ordonna à William Penn, en 1694, de fournir quatre-vingts hommes pour la défense et la sécurité de New York, à la requête du gouverneur Fletcher. L'Assemblée de Pennsylvanie répondit d'abord par la négative, mais finit par accepter, en novembre 1696, l'envoi à Fletcher de trois cents livres, taxe à lever sur une année. Le 19 janvier 1701, Guillaume d'Orange imposa un impôt spécial de trois mille livres, auquel la Pennsylvanie dut contribuer pour trois cent cinquante livres, «pour des fortifications aux frontières de l'Etat de New York». William Penn lut la lettre à l'Assemblée et au Conseil le 2 août 1701, sans exprimer ni son appui ni son opposition à l'instruction royale. Le document suivant est la réponse qu'il reçut de l'Assemblée de Pennsylvanie.

Nous, hommes libres de cette province et des territoires, réunis en Assemblée, nous avons lu attentivement la lettre du roi, exigeant une contribution de trois cent cinquante livres sterling, pour ériger des fortifications, aux frontières de l'Etat de New York. Et, après avoir dûment pesé et considéré notre devoir de loyauté envers notre souverain, nous lui exprimons humblement les explications suivantes : en raison de la jeunesse de cette colonie, et de la lourde charge et des coûts élevés supportés par ses habitants lors de leur établissement sur ces terres, et parce que les grosses sommes d'argent récentes ont été demandées dans la Province et ses Territoires, au moyen d'un impôt et de taxes qui viennent s'ajouter aux arriérés de la redevance, toutes sommes dues par notre peuple, nos moyens actuels ne nous permettront guère de lever une nouvelle fois de l'argent. Prenant en outre en considération le fait que les Provinces avoisinantes n'ont pas, si nous avons bien compris, fourni leur contribution dans cette affaire, nous sommes humblement d'avis, pour toutes ces raisons, et en conséquence, nous proposons que les autres considérants de la lettre royale soient reportés à une autre réunion de la présente Assemblée ou jusqu'à ce que des occasions plus urgentes viennent requérir nos débats. En attendant, nous désirons ardemment que notre propriétaire veuille bien présenter franchement au roi nos conditions, et l'assurer que nous sommes prêts, selon nos capacités, à donner notre assentiment et à répondre à ses ordres, pour autant que nos convictions religieuses nous le permettront. Nous restons vos sujets loyaux et fidèles.

Signé, au nom de l'Assemblée,
par Jos. Growdon,
président de l'Assemblée,
le 6 août 1701

Lettre au duc de Marlborough

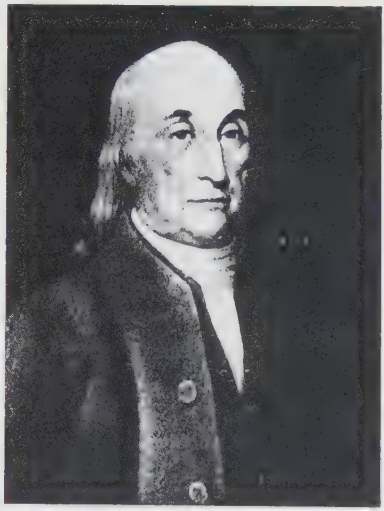
Noble ami,

J'espère que ma dernière lettre est arrivée à temps pour la paix, d'autant plus que toutes les nouvelles nous incitaient à penser que celle-ci ne serait pas pour cette année, mais comme il en est maintenant fortement question, je vous envoie la présente au sujet de nos frontières septentrionales en Amérique.

L'Empire anglais, sur ce continent, s'étend sur la partie méridionale, et nous revendiquons des territoires jusqu'au nord de la Baie de l'Hudson; cependant il me plairait que la rive sud du Saint-Laurent, qui arrose l'est du Canada et provient des Lacs à l'ouest, soit définie et reconnue comme notre frontière septentrionale; cela constituerait un pays magnifique, depuis ces lacs, droit à l'ouest vers le Mississippi, jusqu'aux limites extrêmes, au-delà du Mississippi, de l'ouest du continent. Ainsi nous pourrions tenir le fleuve sur un millier de miles jusqu'au golfe du Mexique, et obtenir des Français qu'ils démantèlent, ou du moins abandonnent leurs installations à l'intérieur des limites précisées ci-dessus. (...)

Si nous ne délimitons pas ainsi nos frontières américaines, nous risquerons de dangereuses attaques surprises à un moment ou à l'autre, de la part des Français et de leurs Indiens; surtout s'ils envoient ne serait-ce que douze navires de guerre pour nous attaquer par la mer, je m'en remets humblement au patriotisme et à la raison de votre Grâce pour conserver à son pays un territoire si important et d'une telle valeur à tant d'égards (sans pour autant outrepasser nos droits). (...)

William Penn,
Bristol, le 23 mai 1709,
Traduction de J.H. Louis et J. Leray



William Rotch, armateur quaker du Nantucket, s'installa à Dunkerque avec sa famille, en 1780

«Pétition respectueuse des Amis de la Société chrétienne appelés Quakers prononcée à l'Assemblée Nationale le jeudi 10 février 1791»

Respectables législateurs,

La Nation Française vous ayant nommés Législateurs, et vos âmes ayant été disposées à lui donner des Lois sages, nos cœurs ont été vivement excités à solliciter votre justice et votre bienfaisance, pour la Société des Chrétiens paisibles à laquelle nous appartenons.

Vous savez qu'il existe dans plusieurs Etats de l'Europe et de l'Amérique Septentrionale un grand nombre de Chrétiens, connus sous le nom de Quakers, qui font profession de servir Dieu suivant l'antique simplicité de la première Eglise Chrétienne. Plusieurs

autres familles parties de l'Amérique sont venues s'établir à Dunkerque, sous les auspices de l'ancien Gouvernement; elles y sont venues sur les invitations adressées aux Habitants de l'Ile de Nantucket, dans le but d'étendre les Pêcheries Françoises.

Ces insulaires ont prouvé qu'ils méritoient vos bienfaits par leurs succès, et le même zèle les portera à les mériter encore; mais d'autres intérêts bien plus grands nous amènent aujourd'hui devant vous.

Dans le siècle où les lumières ont fait de rapides progrès, vous avez senti que la conscience, ce rapport immédiat de l'homme à son Créateur, ne pouvait pas être assujettie à la puissance des Hommes. Ce sentiment de justice vous a portés à décréter la liberté générale de tous les cultes. C'est un des plus beaux Décrets de la Législation Françoise; vous avez donné un grand exemple aux Nations qui persécutent encore les opinions religieuses, et nous espérons qu'elles le suivront tôt ou tard.

C'est cet esprit de justice que nous venons invoquer ici pour qu'on nous laisse suivre en paix quelques principes et quelques formes, auxquels la grande famille des Amis, appelés Quakers, est restée inviolablement attachée depuis son origine.

Un de ces principes nous a vainement attiré de vives persécutions; la Providence nous a donné la force de les surmonter sans user de violence : c'est celui qui nous défend de prendre les armes et de tuer les hommes sous aucun prétexte; principe qui s'accorde avec les écritures saintes, Christ ayant dit : ne rendez pas le mal pour le mal, mais faites du bien à vos ennemis.

Eh! plût au Ciel que ce principe fût universellement adopté! Tous les hommes, ne faisant plus qu'une famille, ne seraient plus que des frères unis par la bienfaisance. Vous en êtes convaincus, vous, généreux François; vous avez déjà commencé à le mettre en pratique; vous avez juré de ne jamais souiller vos mains dans le sang pour des conquêtes. Ce pas

A la fin du XVIIIe siècle, des armateurs quakers du Nantucket s'installèrent à Dunkerque, qui devint le premier port baleinier de France.

vous conduit… il conduit le monde entier vers la paix universelle. Vous ne verrez donc pas avec des yeux ennemis les hommes qui l'accélèrent par leur exemple : ils ont prouvé dans la Pennsylvanie qu'on peut former, élever et soutenir de vastes établissements sans appareil militaire, et sans verser le sang des humains.

Soumis à vos lois, nous ne vous demandons que de pouvoir être ici, comme ailleurs, les frères de tous les hommes, et de ne jamais armer nos mains contre aucun. L'Angleterre et les Etats-Unis de l'Amérique, où nos frères sont beaucoup plus nombreux qu'en France, nous laissent suivre paisiblement ce grand principe de notre religion, sans nous regarder comme des membres inutiles à la Société.

Il est encore une demande, et nous espérons que vous ne nous la refuserez pas, parce qu'elle découle des principes de justice auxquels vous rendez hommage.

Nous avons conservé dans nos enregistrements de naissances, de nos mariages et sépultures, la simplicité de la primitive Eglise : nos maximes nous défendent les formes qui sont inutiles; elles nous font une loi de nous borner à celles qui sont indispensables pour constater des époques de la vie dans leur rapport avec l'ordre social. Nous demandons que nos simples enregistrements suffisent pour légitimer légalement nos mariages, naissances, et constater nos décès, en faisant faire une déclaration devant les Magistrats.

Nous demandons enfin à être dispensés de toute formule de serment. Christ nous les a expressément défendus en ces termes : « vous avez appris qu'il a été dit aux Anciens, vous acquitterez vos serments; et moi je vous dis, ne jurez en aucune manière, mais que votre OUI soit OUI; que votre NON soit NON ».

Sages Législateurs, vous êtes persuadés comme nous que la formule du serment n'ajoute rien à la bonne foi, qu'elle n'ajoute rien à la déclaration de

l'honnête homme et qu'elle n'effraye pas les parjures. Vous convenez que le serment n'est qu'une manière particulière d'exprimer une déclaration, que ce n'est qu'une langue particulière. Nous espérons que vous ne refuserez pas de nous entendre dans la nôtre : c'est celle de notre commun Maître, c'est celle du Christ.

Nous espérons qu'on ne nous accusera pas de vouloir nous soustraire au grand but du serment civique; nous nous empressons de déclarer ici que nous resterons fidèles à la Constitution que vous avez établie : nous la chérissons, nous la respectons, et notre intention est d'en suivre les lois dans toute leur pureté; d'un autre côté, si nos paroles, si nos dépositions judiciaires ne sont pas trouvées conformes à la vérité, nous nous soumettrons à la peine due aux faux témoins et aux parjures.

Balanceriez-vous, respectables Législateurs, à accueillir notre pétition? Jetez les yeux sur l'histoire de notre Société. Dans les pays où elle est établie, plus d'un siècle s'est écoulé sans qu'on nous ait jamais trouvés compris dans aucune conspiration contre les Gouvernements dans lesquels nous étions établis. Notre sévère morale nous défend l'ambition et le luxe; une surveillance rigide et domestique les uns envers les autres a pour but de nous maintenir dans la pratique et les mœurs que notre Fondateur nous a prêchées par ses discours et son exemple.

Le travail est à nos yeux un devoir indispensable, ordonné à tous les hommes. Ce précepte nous a rendus actifs et industrieux. Ainsi, notre Société convient à la France sous ce rapport. En nous accueillant, vous appelez l'industrie. Elle cherche maintenant les contrées où l'honnête homme laborieux ne craint pas de voir la persécution enlever en un quart d'heure les fruits de cent ans de travaux.

Maintenant que la France va devenir l'asile de la Liberté, de l'égalité des droits, et de l'heureuse fraternité; qu'elle joint à ces sources de prospérité la liberté pour chaque individu de suivre sa conscience dans ses rapports avec l'Etre Suprême; enfin, un pays favorisé par la Nature; que d'avantages n'appelleront pas en France ceux de nos frères qui existent dans des climats moins favorisés, dès qu'ils sauront que vous leur accordez la même liberté civile et religieuse dont ils jouissent en Angleterre et dans les Etats-Unis d'Amérique!

Telle est la pétition respectueuse que nos cœurs ont été excités à vous faire pour la paix de nos frères de France, et pour la prospérité d'une Patrie qui nous est chère. Nous espérons qu'au milieu de vos grands travaux pour régénérer cet Empire et multiplier les sources de son bonheur, vous tendrez sur nous et nos enfants votre justice et votre bienfaisance : elles vous mériteront les récompenses du Créateur et l'affection des hommes vertueux.

Signé :

Jean Marcillac,
William Rotch,
Benjamin Rotch

Réponse de M. le Président

Les Quakers, qui ont fui les persécuteurs et les tyrans, ne pouvaient que s'adresser avec confiance aux Législateurs qui, les premiers en France, ont réduit en lois les droits de l'Homme; et la France régénérée, la France au sein de la paix dont elle se commandera toujours l'inviolable respect, et qu'elle désire à toutes les autres Nations, peut devenir une heureuse Pennsylvanie.

Comme système philantrophique, vos principes obtiennent notre admiration; ils nous rappellent que le premier berceau de chaque société fut une famille réunie par les mœurs, par les affections et par les besoins; et sans doute, les plus sublimes institutions seraient celles qui, créant une seconde fois l'espèce humaine, la rapprocheraient de cette première et vertueuse origine.

L'examen de vos principes considérés comme des opinions ne nous regarde plus. Nous avons prononcé. Il est une propriété qu'aucun homme ne voudrait mettre en commun : les mouvements de son âme et l'élan de la pensée. Ce domaine sacré place l'homme dans une hiérarchie plus relevée que l'état social. Citoyen, il adopte une forme de gouvernement; être pensant, il n'a de Patrie que l'univers.

Comme principes religieux, votre doctrine ne fera point l'objet de nos délibérations. Les rapports de chaque homme avec l'Etre d'en-haut sont indépendants de toute institution politique. Entre Dieu et le cœur de chaque homme, quel gouvernement oserait être l'intermédiaire?

Comme maximes sociales, vos réclamations doivent être soumises à la discussion du Corps législatif. Il examinera si la forme que vous observez pour constater les naissances et les mariages donne assez d'authenticité à cette filiation de l'espèce humaine, que la distinction des propriétés rend indispensable, indépendamment des bonnes mœurs.

Il discutera si une déclaration dont la fausseté serait soumise aux peines établies contre les faux témoins et les parjures ne serait pas un véritable faux serment.

Estimables Citoyens, vous l'avez déjà prêté, ce serment civique, que tout homme digne d'être libre a regardé plutôt comme une jouissance que comme un devoir; vous n'avez pas pris Dieu à témoin, mais vous avez attesté votre conscience; et une conscience pure n'est-elle pas aussi un ciel sans nuages? Cette partie de l'homme n'est-elle pas un rayon de la Divinité?

Vous dites encore qu'un article de votre Religion vous défend de prendre les armes, et de tuer, sous quelque prétexte que ce soit. C'est sans doute un beau principe philosophique que celui qui donne en quelque sorte un culte à l'humanité; mais prenez garde que la défense de soi-même et de ses semblables ne soit aussi un devoir religieux. Vous auriez donc succombé sous les tyrans! Puisque nous avons conquis la Liberté pour vous et pour nous, pourquoi refuseriez-vous de la conserver?

Vos frères de la Pennsylvanie, s'ils avaient été moins éloignés des sauvages, auraient-ils laissé égorger leurs femmes, leurs enfants et leurs vieillards, plutôt que de repousser la violence? Et les stupides tyrans, les conquérants féroces ne sont-ils pas aussi des sauvages?

L'Assemblée discutera toutes vos demandes dans sa sagesse; et si jamais je rencontre un Quaker, je lui dirai :

« Mon frère, si tu as le droit d'être libre, tu as le droit d'empêcher qu'on te fasse esclave.

Puisque tu aimes ton semblable, ne le laisse pas égorger par la tyrannie; ce serait le tuer toi-même.

Tu veux la paix? Eh bien! c'est la faiblesse qui appelle la guerre : une résistance générale ferait la paix universelle. »

L'Assemblée vous invite à assister à sa Séance.

Riquetti l'Aîné
dit Mirabeau

«Porte-la aussi longtemps que tu pourras»

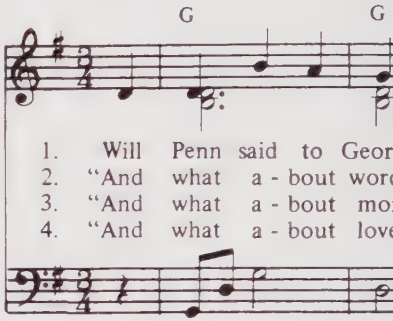
1) Will' Penn dit à Georges Fox : «Oh! Que dois-je faire? Puis-je porter cette épée, tout en servant mon Dieu?» George dit à Will' Penn : «Tu le sauras quand tu auras fini. Porte-la, uses-en, mais n'en abuse pas. Porte la donc aussi longtemps que tu pourras.»

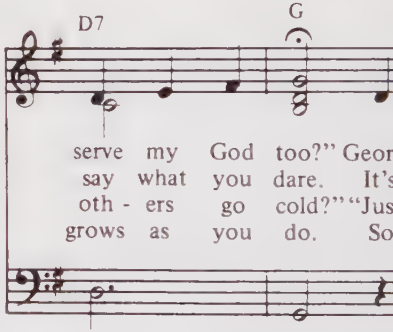
2) «Et les mots, dis-moi, puis-je en user sans précaution? Certes, mais ils peuvent être ambigus; dis donc ce que tu oses dire. C'est l'esprit qui nous interpelle plus clairement que les mots: écoute-les donc, uses-en, mais n'en abuse pas. Utilise-les donc aussi longtemps que tu pourras.»

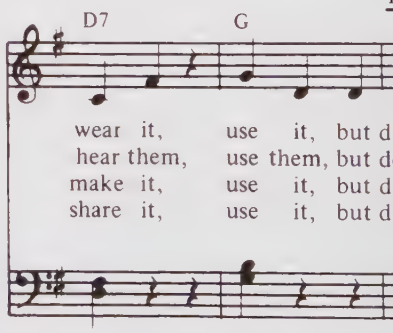
3) «Et l'argent, dis-moi, quel rôle lui faire jouer? Puis-je vivre confortablement, quand d'autres souffrent du froid?» «Prends donc conscience que tu ne dois pas thésauriser. Gagne de l'argent, uses-en, mais n'en abuse pas. Aies-y recours aussi longtemps que tu pourras.»

4) «Et l'amour, dis-moi, dois-je y renoncer aussi?» «Ce qui est remarquable avec l'amour, c'est qu'il grandit en même temps que nous. Dépense-le donc en toute liberté, et regarde-le revenir; alors, partage-le, uses-en, mais n'en abuse pas, et porte-le en toi aussi longtemps que tu pourras.»

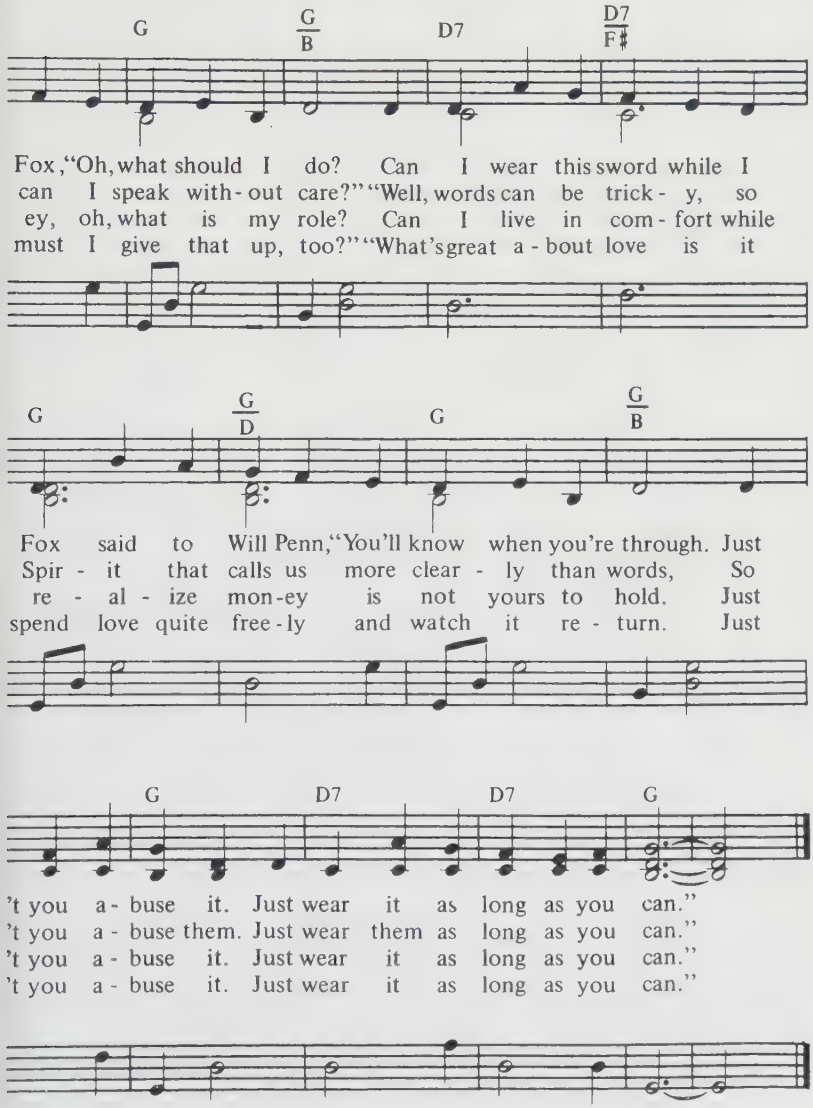
Paroles et musique de
Barbara Hollingsworth







© Copyright 1981 by Barbara Hollingsworth.

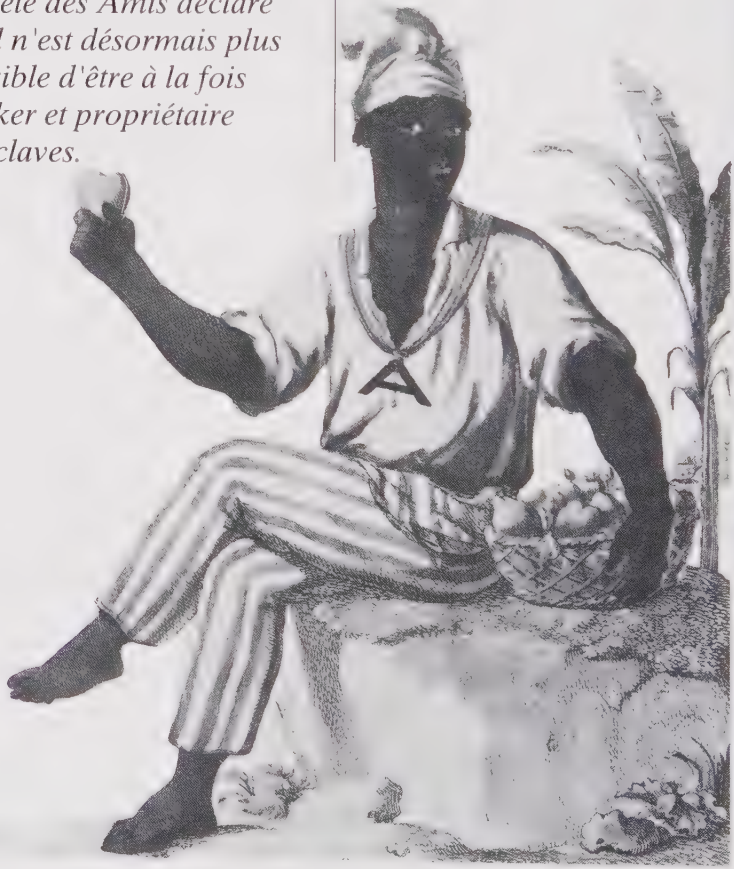

G
G/B
D7
D7/F♯
Fox, "Oh, what should I do? Can I wear this sword while I
can I speak with-out care?" "Well, words can be trick-y, so
ey, oh, what is my role? Can I live in com-fort while
must I give that up, too?" "What's great a-bout love is it
G
G/D
G
G/B
Fox said to Will Penn, "You'll know when you're through. Just
Spir-it that calls us more clear-ly than words, So
re-al-ize mon-ey is not yours to hold. Just
spend love quite free-ly and watch it re-turn. Just
G
D7
D7
G
't you a-buse it. Just wear it as long as you can."
't you a-buse them. Just wear them as long as you can."
't you a-buse it. Just wear it as long as you can."
't you a-buse it. Just wear it as long as you can."

La lutte contre l'esclavage

Malgré la présence en Pennsylvanie de quakers esclavagistes, le courant abolitionniste y est précoce et dynamique. En 1776, la Société des Amis déclare qu'il n'est désormais plus possible d'être à la fois quaker et propriétaire d'esclaves.

William Penn et l'esclavage

Soucieux de frapper le mal jusque dans sa racine, les quakers conséquents n'admettaient aucun compromis avec un système qui, à leurs yeux, était en contradiction flagrante avec les principes d'humanité du christianisme primitif.



« Que votre Lumière éclaire les Indiens, les Noirs et les Blancs », avait écrit Fox aux Amis d'Amérique. Son disciple W. Edmundson avait délivré ce message avec non moins de force à La Barbade et dans les colonies du Sud, déclarant à qui voulait l'entendre que garder des esclaves était contraire à la profession du Christianisme. Cependant, les quakers ne prirent pas tout de suite conscience, en tant que secte, de l'inhumanité absolue de l'esclavage, mais le sentiment antiesclavagiste se développa tout de suite parmi eux et finit, après une conquête graduelle, par gagner toute la Société et s'identifier avec elle. En 1688, les quakers allemands de Germantown présentèrent au *Yearly Meeting* un mémoire contre « le fait d'acheter et de garder les nègres ». (...)

La seconde protestation quaker contre l'esclavage en Pennsylvanie émana des Amis dissidents groupés autour de George Keith. Ils déclarèrent en 1693 que l'esclavage était contraire à l'Evangile et l'achat d'esclaves noirs comparable à l'acquisition de biens volés. (...)

Lors de sa seconde visite, Penn avait essayé de faire passer des lois sanctionnant la validité et la sainteté du mariage des esclaves et garantissant leur sécurité personnelle. Ce dernier point fut réalisé, mais les éléments non-quakers se joignirent à une importante fraction conservatrice d'Amis pour repousser le premier, jugé inopportun. Cette mesure eût été d'ailleurs assez difficilement praticable, en l'état actuel des choses, à moins qu'on l'envisageât comme une étape vers l'émancipation complète des Noirs. L'opinion n'était pas encore préparée pour une telle révolution.

Cependant, le *Quarterly Meeting* de Chester, où résidaient plusieurs émancipationnistes radicaux, élabora plusieurs notes requérant une action positive. Mais trop de riches quakers possédaient des esclaves, – que d'ailleurs ils traitaient avec une grande humanité –, pour qu'une décision pût être prise immédiatement. En 1712, un quaker, William Southby, demanda, à titre individuel, l'abolition légale de l'esclavage en Pennsylvanie. La Chambre des Représentants ne pouvait aller si loin, mais elle vota un droit, – en fait prohibitif –, de vingt livres sur chaque importation d'esclave. C'était un pas important vers l'abolition de l'esclavage. La Reine d'Angleterre refusa de sanctionner la loi. Pendant les années qui suivirent, les Amis durent se borner à condamner parmi eux l'achat de nouveaux esclaves et à préparer l'opinion en faveur d'une réforme.

Finalement, en 1758, le *Yearly Meeting* devait se décider à condamner radicalement et efficacement l'esclavage, montrant la voie aux autres sectes religieuses et préparant l'introduction des mesures plus larges dans toute la nation.

Si le meeting fut, au début, divisé sur la question de l'esclavage des Noirs, il s'efforça du moins de protéger les races non blanches. Il ne cessa de recommander qu'elles fussent traitées humainement et équitablement. Il se fit, tout de suite, le champion des Indiens, insista pour que leurs droits fussent respectés et leurs faiblesses découragées, et condamna bientôt l'esclavage indien.

Pierre Brodin,
Les Quakers en Amérique du Nord au XVII^e siècle et au début du XVIII^e,
1985

Pétition des quakers et mennonites de Germantown

Cette démarche contre l'esclavage, la première émanant de la Société des Amis, fut jugée trop radicale et rejetée par l'Assemblée annuelle des quakers de Pennsylvanie qui se tint à Burlington, dans le New Jersey, en juillet 1688. Elle ne sera prise en compte que quelques décennies plus tard.

Voici pourquoi nous sommes opposés au trafic des êtres humains : (...) Quelqu'un aimerait-il être traité de la sorte? c'est-à-dire être vendu ou réduit à l'esclavage pour tout le reste de sa vie? Nombreux sont ceux qui ont peur, en arrivant en haute mer, quand ils aperçoivent un vaisseau étranger, redoutant qu'il ne soit turc, et que tous ne soient pris et vendus comme esclaves en Turquie. Cependant, quelle est notre supériorité sur les Turcs? Qui sait? C'est peut-être pire pour eux de se dire : ce sont des chrétiens: car nous entendons dire que la plupart de ces Noirs sont amenés ici contre leur volonté, et que beaucoup sont des esclaves volés. Mais, bien qu'ils soient Noirs, nous ne pouvons concevoir qu'il y ait plus de liberté à les avoir comme esclaves que d'avoir d'autres Blancs dans le même rôle d'esclaves. Il est un dicton, selon lequel nous devrions faire à tous les hommes ce que nous aimons qu'on nous fasse : ne faire aucune différence entre les générations, l'origine ou la couleur. Et ceux qui volent ou dévalisent les gens, et ceux qui les achètent, ne sont-ils pas tous semblables? Ici règne la liberté de conscience, chose juste et raisonnable; ici devrait régner la même liberté de la personne humaine, sauf pour les malfaiteurs qui constituent un cas différent. Mais, amener des hommes ici, ou les voler ou les vendre contre leur volonté, nous nous y opposons. En Europe, il y a beaucoup de gens opprimés pour leur conscience; ici, il y a les opprimés de couleur noire. Et nous qui savons que les hommes ne doivent pas commettre l'adultère, certains le provoquent chez les autres, séparant les femmes de leurs maris, et les donnant à d'autres: et certains vendent les enfants de ces pauvres créatures à d'autres hommes. Ah! Considérez bien la chose, vous qui agissez ainsi et si l'on vous traitait de la même manière? Et tout cela est-il en conformité avec le christianisme? Vous surpassez en cela la Hollande et l'Allemagne. Cela donne

Maison d'assemblée hexagonale de Burlington, port d'attache de John Woolman lors de sa lutte contre l'esclavage.

une bien mauvaise réputation dans tous ces pays d'Europe, quand ils en entendent parler, les quakers traitant, selon ces dires, les hommes comme on traite le bétail en Europe. Et c'est pour cela que certains n'ont ni l'esprit ni le cœur de venir ici. Et qui voudra soutenir la cause que vous avez faite vôtre? Qui la plaidera? Vraiment, nous ne pouvons le faire, sauf si vous nous informez de meilleure manière, et non pour dire que des chrétiens sont libres de pratiquer pareilles choses. Dites-moi, que pourrait-il nous arriver de pire que d'être dévalisés ou volés et vendus comme esclaves à des pays étrangers, séparés de nos femmes et enfants? Puisqu'il est clair que nous ne supporterions pas d'être traités de cette manière, nous apportons la contradiction et nous nous opposons à ce vil commerce du genre humain. Et nous qui professons qu'il n'est pas légal de voler, nous devons, de la même manière, éviter d'acheter des choses qu'on a volées, aidant plutôt à arrêter ces pillages et ces vols, s'il est possible. Et tous ces hommes devraient être délivrés des mains des détrousseurs et être rendus à la liberté, comme en Europe. Dès lors la Pennsylvanie aura bonne

réputation, alors que celle-ci est actuellement mauvaise, et l'on a vu pourquoi, dans les autres pays : en particulier, les Européens désirent savoir de quelle manière les quakers gouvernent leur province; et la plupart nous regardent d'un œil envieux. Mais si l'esclavage est une bonne chose, le mal existe-t-il encore? Et si un jour ces esclaves, qu'on dit si méchants et obstinés, rejoignaient le combat pour leur liberté, même au péril de leur vie, et traitaient leurs maîtres et maîtresses, comme ceux-ci les traitèrent auparavant, les anciens maîtres brandiraient-ils leurs épées contre ces pauvres esclaves, pour leur faire la guerre, comme plus d'un, on peut le croire, ne refuserait pas de le faire? Ou alors, ces pauvres «nègres» n'ont-ils pas autant le droit de combattre pour leur liberté que vous n'en avez de les garder comme esclaves?

Considérons donc bien la chose : est-elle un bien ou un mal? Et, au cas où vous trouvez bien de traiter les Noirs de cette manière, nous désirons et requérons affectueusement de votre part que vous veuillez bien nous confirmer, ce qui, à ce jour, n'a jamais été fait, si les chrétiens ont la liberté d'agir ainsi. A la fin, nous serons satisfaits sur ce point et nous satisferons de même nos bons amis et connaissances, dans notre pays natal, qui sont terrifiés et effrayés de voir des hommes traités de la sorte en Pennsylvanie.

Voilà ce qui ressort de notre réunion à Germantown, le 18 février 1688, et qui sera distribué lors de la réunion mensuelle chez Richard Worrels.

Garrett Enderich, Derick Op de Graeff,
Francis Daniel Pastorius,
Abram Op de Graeff,
Traduction d'Adrian Shaw

Peut-on être chrétien et esclavagiste?

John Woolman (1720-1772) consacra sa vie à expliquer patiemment aux quakers la contradiction entre quakérisme et pratique de l'esclavage. Il joua un rôle déterminant dans le succès de la cause abolitionniste.

Vers ma vingt-troisième année, j'eus beaucoup de fraîches et paradisiaques révélations, sur le soin et la prévoyance du Tout-Puissant pour ses créatures en général, et pour l'homme, la plus noble d'entre elles, parmi celles qui sont visibles. Etant pleinement convaincu dans mon jugement que mettre ma confiance en Dieu était la meilleure chose pour moi, je ressentis des engagements renouvelés d'avoir en toutes choses à agir selon un principe interne de Vertu, et ne poursuivis mon activité séculière qu'aussi loin que la Vérité ouvrait devant moi le chemin. (...)

Mon employeur, ayant une esclave noire, la vendit et m'enjoignit de rédiger un bordereau de vente, l'homme qui l'avait achetée attendant ce document. La chose fut soudaine, et bien que la pensée d'écrire «instrument d'esclavage» pour désigner une sœur de la race humaine me mît mal à l'aise, je me rappelai que j'étais embauché pour l'année, que c'était mon maître qui m'avait imposé de le faire, que c'était un homme âgé, membre de notre société qui l'avait achetée; je cédai donc à ma faiblesse et j'écrivis, mais, ce faisant, je fus si affecté au dedans de moi-même que je dis à mon maître et à son ami que je trouvais la pratique de l'esclavage inconciliable avec la religion chrétienne. Cela calma en partie mon malaise, mais, chaque fois que j'y réfléchissais sérieusement, je pensais que j'aurais été plus clair si j'avais demandé à en être exempté comme d'une chose allant

contre ma conscience, car c'est de cela qu'il s'agissait. Et, quelque temps après, un jeune homme de notre société demanda d'écrire «un instrument d'esclavage», car il avait lui-même pris un Noir chez lui récemment. Je lui dis que j'étais mal à l'aise d'écrire une chose pareille, car bien que beaucoup de gens eussent des esclaves, dans notre société comme dans d'autres, j'estimais qu'une telle pratique n'était pas juste, et je désirais être dispensé d'avoir à écrire ce qui m'était demandé. Je parlai en toute franchise et il me dit qu'avoir des esclaves ne lui était pas entièrement agréable à l'esprit, mais que, l'esclave étant un cadeau offert à sa femme, il l'avait accepté de sa part. (...)

Me sentant de plus en plus appelé à rendre visite à des Amis dans le Sud, j'en informai les membres de notre réunion mensuelle et j'obtins d'eux une missive de recommandation. Comme les gens de ces provinces du Sud vivent beaucoup du travail des esclaves, bon nombre d'entre eux étant mal traités, mon problème était d'écouter avec une suffisante conviction la voix du vrai Berger, et de me sentir suffisamment soutenu pour ne pas broncher à la face des hommes. Comme il est fréquent pour des Amis en visite d'être reçus gratuitement, une difficulté me traversa l'esprit à propos de l'argent que j'économisais grâce à l'hospitalité reçue, et qui me parut être le gain de l'oppression.

Recevoir un cadeau considéré comme tel oblige son destinataire vis-à-vis de celui qui l'offre, et c'est une tendance naturelle d'assimiler l'obligé à son bienfaiteur; pour prévenir des difficultés de cette sorte, et préserver l'esprit des juges de tout biais, existait la divine prohibition : «Tu ne recevras aucun présent, car cela aveugle le sage et pervertit les paroles du Juste» (Exode 23. 8). Quand les disciples furent envoyés au loin sans la moindre provision pour le voyage, et que notre Seigneur dit que l'ouvrier mérite ce qu'il mange, l'annonce de l'évangile était considérée comme un paiement pour l'hospitalité qu'ils recevaient; ils ne le recevaient donc pas comme un cadeau; mais vis-à-vis de mon actuel voyage, je ne pouvais voir ma voie clairement tracée – le problème se posait dans les termes suivants, l'hospitalité réservée aux disciples provenait de cœurs que Dieu avait ouverts pour les accueillir, elle naissait d'un amour pour eux, et pour la Vérité qu'ils proclamaient; mais nous, considérés comme membres de la même société, nous regardons ces choses comme un élément de politesse : nous accueillir les uns les autres lors de telles visites; et un tel accueil, parfois, est partiellement lié à la réputation, et ne vient pas d'une Unité intérieure du cœur et de l'esprit.

La conduite emporte davantage la conviction que les paroles, et si des gens manifestent par leurs actes que le commerce des esclaves n'est après tout pas si désagréable à leurs principes, qu'il peut même être encouragé : il n'est point d'union authentique avec des Amis qui leur rendent visite.

La perspective d'un travail aussi dur, celle d'être distingué de beaucoup de gens que j'avais estimés bien plus que moi-même, me fit descendre bien bas, et les conflits de ma conscience furent tels que je nourris une sympathie très proche avec le prophète, au temps de sa faiblesse, quand il disait : «Si tu me traites ainsi, tue-moi, je te prie, Seigneur, si j'ai trouvé grâce à tes yeux. » Mais je vis bientôt que cela procédait d'un manque de foi entière à Son égard. Je fus profondément affligé et anéanti, et je versais beaucoup de larmes; mes propres

pleurs étaient pour le Tout-Puissant, pour son assistance paternelle par la grâce, puis, après un temps de dures épreuves, j'eus la faveur de comprendre l'affirmation du psalmiste plus clairement que jamais auparavant : «Mon âme est aussi sereine que celle d'un enfant sevré.» Etant ainsi aidé dans ma descente vers la soumission, je me sentis délivré de cette tempête, par laquelle j'avais été rudement éprouvé, et, l'esprit calme, j'avançai, faisant confiance à notre Seigneur Jésus-Christ, le servant fidèlement; il serait mon conseiller dans toutes les difficultés et sa force me rendrait même capable de laisser de l'argent aux membres de la Société des Amis qui m'avaient hébergé, lorsque je me rendis compte que m'en abstenir aurait entravé le travail auquel le Seigneur m'avait appelé, me semblait-il. Et, tandis que j'écris cela après mon retour de voyage, je voudrais ici ajouter que j'ai souvent agi ainsi, par sentiment du devoir. La manière dont je m'y suis pris a été la suivante : lorsque je m'attendais à quitter bientôt la maison d'un Ami qui m'avait invité, si je croyais ne pas pouvoir garder mes distances vis-à-vis du gain d'oppression sans laisser quelque argent, j'allais parler en privé avec l'un des responsables de la famille, le priant d'accepter des pièces d'argent et de les donner à tel de leurs «nègres» qui, à leur avis, en ferait le meilleur usage. En d'autres occasions, je les leur donnais moi-même, selon ce qui m'apparaissait le plus judicieux. Comme j'escomptais la chose avant que de partir, je m'était procuré un grand nombre de petites pièces d'argent; je les offris à quelques-uns d'entre eux, qui paraissaient prospères; épreuve pour moi comme pour eux; mais l'entraînement de mon esprit et la crainte du Seigneur m'envahit parfois de telle façon que la

chose fut plus facile que je ne m'y attendais : quelques-uns, rares, manifestèrent un peu de ressentiment devant mon offre, la plupart l'acceptèrent après quelques paroles de protestation.

John Woolman, *Journal*, 1922

Appel à l'archevêque de Canterbury

Né à Saint-Quentin dans une famille protestante, Antoine Bénézet partit pour Philadelphie en 1736 et y passa toute sa vie. Devenu quaker, il inonde l'Europe de lettres, réclamations, instructions au

profit des laissés pour compte. Ses écrits sur l'esclavage influencèrent Thomas Clarkson qui fut à l'origine du vote de l'abolition de la traite des Noirs en 1807 par le Parlement britannique. En 1775, il fonda une Société de secours aux Noirs illégalement maintenus en servitude. La lettre ci-dessous est adressée à l'archevêque de Canterbury.

C'est avec tout le respect dont je suis capable, animé par l'amour de mes semblables et dans la persuasion que ton vœu le plus sincère est pour la suppression du mal et l'établissement de la justice, établissement qui seul peut faire la gloire d'une nation, que je prends la liberté de te saluer et de te prier de vouloir bien diriger ton attention vers un sujet qui, dans ce pays, a excité l'intérêt d'un grand nombre de gens de bien : je veux parler de la traite des Noirs, de l'acte d'acheter de pauvres Africains et de les arracher à la terre natale pour les soumettre à perpétuité, eux et leurs enfants, à un esclavage oppressif et cruel : commerce scandaleux, auquel la nation anglaise se livre avec une déplorable activité; commerce qui, je regrette de le dire, augmente de jour en jour dans les colonies britanniques de l'Amérique septentrionale, et qui, selon toutes les probabilités, va recevoir un accroissement nouveau des acquisitions que viennent de faire les Anglais dans la rivière du Sénégal. Je t'envoie ci-jointes quelques brochures récemment publiées sur ce sujet; tu y trouveras le tableau des cruautés et des misères qu'enfante une traite dévastatrice qui réduit à un intolérable esclavage et trop souvent frappe d'une mort prématurée et douloureuse des milliers d'innocentes victimes, hommes comme nous, comme nous nés égaux et libres, et rachetés comme nous au prix du sang précieux du Christ. Je te supplie de les lire attentivement. Je ne doute pas que tu sois convaincu après cette lecture que ce sujet est l'un de ceux qui réclament le plus impérieusement l'attention sérieuse de tous ceux à qui a été confié le gouvernement temporel et spirituel des peuples et qui désirent éloigner de leur tête et épargner à leur nation la responsabilité d'un danger qui, tôt ou tard, menace d'atteindre les pays impliqués dans ce commerce sanglant.

Antoine Bénézet,
1758

L'éducation pour tous

Les quakers ont toujours eu le souci que tous les enfants – garçons et filles, riches ou pauvres – aient accès à l'école, même si celle-ci n'était pas toujours gratuite. Trois collèges réputés des Etats-Unis, Haverford, Swarthmore et Bryn Mawr, ont été fondés par les Amis. En Angleterre, les quakers sont à l'origine des premiers cours pour adultes.

Antoine Bénézet

Dans la Pennsylvanie de William Penn

XXVIII. Tous les enfants de cette province âgés de douze ans ou plus apprendront un métier ou une spécialisation afin que personne ne soit oisif, mais que les pauvres puissent travailler pour gagner leur vie, et que les riches, s'ils deviennent pauvres, ne soient pas dans le besoin.

Extrait du Cadre du gouvernement pour la Pennsylvanie, 1682

Si le Gouvernement veut tant que soit peu prendre soin de l'éducation de la Jeunesse, nous aurons un plus grand nombre de Marchands, d'Artisans et de Laboureurs, et qui doute que le Gouvernement ne dût tourner son application de ce côté-là, puisqu'il est évident qu'après le bonheur présent et immédiat d'un Pays, il n'est rien de si important que l'éducation de la Jeunesse : car la génération prochaine sera bonne ou mauvaise, et le gouvernement en de bonnes ou méchantes mains, suivant l'éducation qu'elle aura reçue.

William Penn
Essai d'un projet pour rendre la paix de l'Europe solide et durable, 1693

Conseils de William Penn à son épouse

«Maintenant, ma très chère, permets moi de recommander mes chers enfants à tes bons soins; je les aime tendrement, je les regarde comme autant de dons du Seigneur, et comme les doux gages de notre affection et de notre tendresse mutuelle. Tâche surtout de les élever dans l'amour de la vertu et dans la vie sainte et sans ostentation, dans laquelle nous avons vécu, afin que la vanité ne trouve aucun jour à s'introduire dans ma famille. Je préférerais un peu de

grossièreté à trop de politesse, quant à l'extérieur; et cependant j'aime un air grave mêlé de douceur, et une gaieté qui ne soit point portée à l'excès. Quand la religion règne dans le cœur, elle produit cette vraie civilité, qui apprend aux hommes et aux femmes à se montrer doux et honnêtes, et c'est une qualité vraiment louable.

Que d'après ceci ton premier soin soit de les élever dans un amour mutuel; dis-leur que c'est une chose que je t'ai recommandée; que c'est le moyen d'attirer l'amour et la bénédiction de Dieu. (...) Je te le prie encore une fois, dis-leur que c'est un conseil que je leur donne d'avoir de la tendresse et de l'affection les uns pour les autres. N'épargne rien lorsqu'il s'agira de les faire instruire, et ne regarde point à la dépense, car dans ce genre chaque épargne est une perte; mais que les sciences qu'ils acquerront soient des sciences utiles, et qui ne soient point inconciliables avec la vérité et la sainteté, et non point de celles qui ne servent qu'à de vaines conversations ou à tuer le temps; mais l'industrie accompagnée de talents est avantageuse au corps et à l'esprit : par exemple, j'approuve fort les parties utiles des mathématiques, telles que celles qui apprennent à bien bâtir, soit des maisons ou des vaisseaux; la géométrie, l'arpentage, la gnomonique, la navigation, etc. mais je préfère l'agriculture. Que les garçons apprennent l'agriculture et les filles le ménage. C'est une occupation honnête, bonne pour la santé qui montre l'industrie et est d'un bon exemple. (...) Etudie soigneusement leur génie pour ne point leur faire apprendre des choses qui y soient contraires. Ne les tiens pas longtemps à la même chose, mais rends-leur l'étude agréable par le changement, et aie soin que le travail du corps fasse

toujours partie de leurs amusements. Lorsqu'ils seront grands, redouble de soins, car c'est alors que les dangers augmenteront tant au-dehors qu'au-dedans.»

Jean de Marcillac,
La Vie de Guillaume Penn, 1791

Pour l'égalité raciale

Antoine Bénézet fut un des premiers à s'intéresser au problème des sourds-muets pour lesquels il fonda une école. Il défendit aussi le droit de chacun à l'instruction.

Je puis affirmer en sûreté de conscience, que j'ai trouvé dans un nombre donné de Noirs une somme de talents égale à celle que pourrait présenter le même nombre de Blancs, et je suis fier de pouvoir déclarer que l'opinion, partagée par quelques personnes, que les Noirs sont une race d'hommes inférieure aux autres en capacité, est un préjugé vulgaire, fondé uniquement sur l'ignorance et l'orgueil des maîtres qui, tenant continuellement leurs esclaves à une énorme distance, ne sont nullement compétents pour établir à leur égard un jugement sain.

Antoine Bénézet

La réforme des prisons

Au début de la Sainte Expérience, les prisons de Pennsylvanie servirent de modèles à d'autres provinces britanniques. La peine capitale, très couramment utilisée en Grande-Bretagne, fut limitée aux cas de meurtre et de trahison.

Les réformes dues à William Penn

X. Toutes les prisons seront des lieux de travail pour les criminels, les vagabonds, les débauchés et les oisifs. Il doit y en avoir une par comté.
XI. Tous les prisonniers pourront être mis en liberté provisoire sous caution suffisante, sauf pour des crimes capitaux pour lesquels la preuve est évidente ou la présomption forte.
XII. Toutes les personnes emprisonnées ou inculpées à tort recevront le double de dommages et intérêts de la part du calomniateur ou du procureur.
XIII. Toutes les prisons seront gratuites en ce qui concerne les frais, la nourriture et le logement.

Extraits du Cadre de gouvernement pour la Pennsylvanie, 1682

Dans l'enfer des prisons : Etienne de Grellet et Elizabeth Fry

Né en 1773 dans une famille catholique de Limoges, Etienne de Grellet émigre durant la Révolution française et s'installe en 1795 à Philadelphie. Admis dans la Société des Amis, il lutte pour la libération des Noirs. En 1811, au cours d'un voyage en Angleterre, il s'intéresse au problème des prisons et inspirera l'œuvre d'Elizabeth Fry,

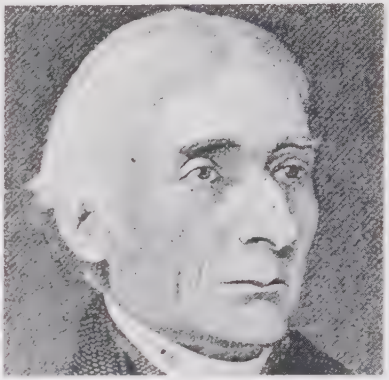
Je débutai par les Dépôts, prisons établies dans chaque district de la ville, puis j'allai à Newgate, ce qui me prit plusieurs jours, parce que j'eus des entretiens dans les différentes parties de la prison. Plusieurs des détenus sont condamnés à mort. Dans une même cellule, j'en ai vu quatre qui devaient

subir le dernier supplice le lendemain. L'un d'eux nous toucha profondément mon ami William Forster et moi; sa femme et ses deux enfants vinrent le voir pour la dernière fois pendant que nous étions là; le petit garçon, âgé d'environ huit ans, fut saisi d'une terreur mêlée de tristesse en voyant son père enchaîné. Nous visitâmes le lendemain le père et la mère du condamné, pauvres tisserands, que nous trouvâmes animés de pieux sentiments. (...) Le petit garçon nous a inspiré tant d'intérêt, que quelques personnes charitables s'occupent de lui et l'envoient à l'école.

La prison des femmes m'a offert une œuvre pénible; le geôlier a d'abord essayé de me détourner de mon projet, me disant que les malheureuses créatures enfermées dans ces murs étaient si rebelles à toute discipline qu'il ne prenait aucune responsabilité au sujet de ce qui pouvait survenir, ajoutant que la moindre insulte à laquelle je pouvais m'attendre était de voir mes habits mis en pièces. Je ne me sentis pas arrêté par ces considérations, l'amour de Christ me pressait, j'étais persuadé que puisqu'il m'appelait à le servir, il pouvait aussi me protéger. (...) Ma requête fut exaucée, le sentier du devoir se dessina nettement devant moi, je me dirigeai vers la petite cour où l'on pouvait réunir quatre ou cinq cents prisonnières. Quelques-unes, qui s'y trouvaient déjà, me reconnurent pour m'avoir vu au dépôt, et se montrèrent satisfaites de me revoir. Elles me dirent qu'aucun préparatif n'était fait pour me recevoir, mais qu'elles y suppléeraient de leur mieux. La matinée étant très sombre, beaucoup de ces femmes dormaient encore dans les deux longues pièces où elles couchaient sur trois rangs, l'un par terre, les deux autres formés par des hamacs superposés. On les fit toutes lever, les

hamacs furent promptement roulés, les femmes furent réunies dans l'une des salles, et j'entrai. Je fus suffoqué par l'air fétide qui régnait dans cette pièce; tout ce que la dépravation, la débauche, la bassesse peuvent imprimer de vil sur une physionomie humaine se lisait dans les regards effrontés, hardis, qui se fixaient sur moi. Mon âme était profondément angoissée; cependant, j'ai vu là une certitude que Dieu est un refuge assuré, que sa vérité est un bouclier. Plus je voyais le stigmate du péché, plus je voyais ses terribles conséquences et l'abîme de dépravation où ces pauvres créatures ont été plongées par les pièges de Satan, plus je sentais l'amour du Christ qui est venu sauver les pécheurs en mourant pour eux. Dès que je commençai à parler, sous l'influence de cet amour qui sauve, les physionomies s'adoucirent; bientôt je vis les regards se voiler, l'arrogance disparut, les larmes coulèrent en abondance. Je demandai si toutes les prisonnières étaient présentes, on me répondit que quelques malades se trouvaient à l'étage au-dessus. J'y montai. Je fus saisi au-delà de toute idée de la misère dont je fus témoin : ces femmes, dont quelque-unes étaient très malades, gisaient sur le plancher, parfois sans avoir même un peu de paille, et, quoiqu'il fît très froid, elles étaient à peine couvertes; plusieurs enfants, nés dans la prison, étaient presque nus.

En sortant de ce repaire de souffrance et de malheur, j'allai à Mildred-Court, auprès de mon estimable amie Elizabeth Fry, à laquelle, dans la tristesse de mon cœur, j'exposai ce que je venais de voir, la priant d'agir en faveur de ces pauvres petits enfants. Ce n'était pas en vain qu'on s'adressait au cœur aimant et pieux de notre chère Elizabeth. Elle envoya sans retard chercher de la flanelle, réunit autour d'elle plusieurs de



nos jeunes Amies, qui travaillèrent assez activement pour avoir dès le lendemain un bon nombre de chauds vêtements qu'Elizabeth transporta sur-le-champ à la prison. Ce qu'elle vit là la décida à organiser immédiatement une œuvre pour améliorer la situation de ces malheureuses femmes et, si possible, relever leur état moral, en faisant pénétrer dans leur esprit les principes d'amour chrétien comme on l'a déjà tenté pour les garçons.

J'ai continué mes visites dans les autres prisons de Londres et dans plusieurs asiles de charité; j'y consacre mes journées, et le soir j'ai des réunions dans divers quartiers pour les malfaiteurs et les débauchés; plusieurs de mes amis m'aident dans cette œuvre.

Quoique ce soit un service fatigant, accompagné de beaucoup de souffrances et de luttes intérieures, je bénis le seigneur, dans un sentiment de respect et d'humilité, parce que cette œuvre, quelque humiliante et pénible qu'elle soit, a soulagé plus d'une âme affligée et, je l'espère, en aura amené d'autres hors du sentier du vice et de la misère.

Etienne de Grellet,
Journal, 1892

L'esprit dans lequel une visiteuse entreprend son œuvre a beaucoup d'importance. Ce doit être un esprit de compassion et non de jugement. Elle ne doit pas se dire : «Je suis meilleure que toi», mais plutôt se souvenir continuellement que nous avons péché et avons failli à la gloire de Dieu.

Elizabeth Fry,
Observations sur les visites dans les prisons de femmes,
1827

Les maisons de refuge

A la mort de William Penn, les prisons de Pennsylvanie devinrent surpeuplées et les traitements aussi brutaux que dans le reste du pays. Mais en 1787, un groupe de Philadelphiens, quakers pour la plupart, créent une association, «Pennsylvania Prison Society», qui acquiert une renommée mondiale pour ses tentatives d'amélioration des prisons. Alexis de Tocqueville et Gustave de Beaumont, lors d'un voyage d'étude sur le système pénitentiaire aux Etats-Unis, en 1830, témoignent de son caractère pilote en Pennsylvanie.

Les maisons de refuge se composent de deux éléments distincts : on y reçoit les jeunes gens des deux sexes, âgés de moins de vingt ans, frappés d'une condamnation pour crime et délit, et ceux qui, sans avoir encouru aucune condamnation ni jugement, y sont envoyés par mesure de précaution.

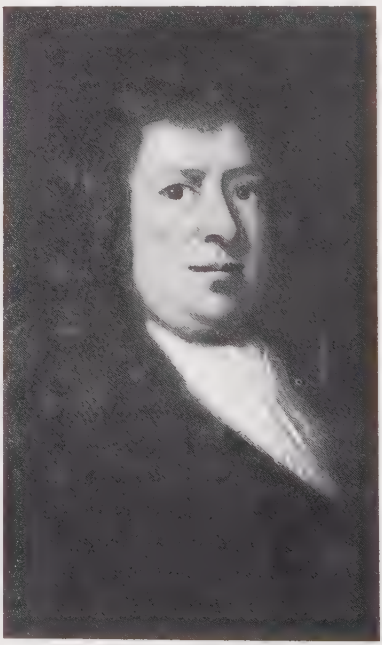
Personne ne conteste la nécessité des maisons de refuge pour les jeunes condamnés. De tous temps et dans tous les pays, on a reconnu l'inconvénient de placer dans le même lieu et de soumettre au même régime les jeunes délinquants et les coupables que l'âge a endurcis dans le crime. (...) Ce vice est si grave que les magistrats hésitent à poursuivre les jeunes délinquants, et le jury à les condamner. Mais alors se présente un autre danger. Encouragés par l'impunité, ils se livrent à de nouveaux désordres, dont un châtiment proportionné à leur faute les eût peut-être éloignés pour toujours. (...)

Chaque jour, huit heures au moins sont consacrées au travail dans les ateliers, où les enfants sont occupés à des métiers utiles, tels que la menuiserie, la profession de cordonnier, celle de tailleur et de charpentier, etc. Quatre heures sont données à l'école. (...) Dans l'école on apprend aux enfants à lire, à écrire et à compter; on leur donne aussi quelques connaissances en histoire et en géographie. (...) Il a été souvent remarqué en Amérique que les maisons de refuge se composent d'une classe d'enfants plus intelligents que tous autres, et la nature même de ces établissements explique ce fait : on y reçoit en général les enfants abandonnés de leur famille, ou échappés de la maison paternelle, et qui, par cette raison, ont été de bonne heure réduits à leurs propres forces, et contraints de trouver dans leur intelligence et dans leurs moyens naturels des ressources pour exister. Il ne faut donc point s'étonner des progrès qu'ils font dans l'instruction, la plupart ont d'ailleurs un esprit inquiet, aventureux, avide de connaître. Cette disposition, qui d'abord les poussait à leur ruine, devient pour eux, dans l'école, une cause puissante de succès. On ne leur refuse aucun des livres utiles qu'ils désirent pour s'instruire. Il existe à Philadelphie, dans la bibliothèque de l'établissement, plus de quinze cents volumes qui sont tous à l'usage des enfants.

Alexis de Tocqueville,
Ecrits sur le système pénitentiaire en France et à l'étranger, 1833

William Penn vu par ses concitoyens

S'il a souvent suscité l'admiration, William Penn n'a pas reçu l'hommage des historiens britanniques. Certains, comme Macaulay, l'ont critiqué, d'autres l'ont tout simplement oublié. Quelques-uns tentent aujourd'hui de faire sortir les quakers de l'ombre.



Journal intime de Samuel Pepys

Samuel Pepys (1639-1703) était administrateur maritime et chroniqueur. Son Journal, écrit de 1660 à 1669, constitue un témoignage intéressant sur la vie en Angleterre à l'époque de la Restauration. Pepys était un collègue de l'amiral Penn et un voisin de la famille dans les années 1660.

22 avril 1661 – Sir W. Penn, son fils et moi sommes allés à Corne-Hill pour voir le roi se rendre de la Tour à White Hall.

1er novembre 1661 – Réunis chez moi, nous fûmes très gais jusque tard dans la nuit; nous avions envoyé chercher William Penn, récemment arrivé d'Oxford.

26 décembre 1661 – Sir W. Penn, son fils et sa fille sont venus souper chez moi d'une bonne dinde et jouèrent aux cartes avec plaisir.

1er janvier 1662 – Je suis de nouveau chez moi, et j'ai envoyé chercher M. Penn fils et sa sœur, pour aller ensuite au théâtre avec ma femme et moi. Sir William Penn vint alors chez moi et nous sortîmes tous les deux, allâmes chez les Stacioner, jetâmes un coup d'œil sur quelques tableaux et sur des cartes, destinés à ma demeure, rentrant à la maison pour le dîner; bientôt, les deux jeunes Penn rentrèrent, et, après avoir mangé une bourriche d'huîtres, nous allâmes en coche au théâtre… De là, nous rentrâmes à la maison, où nous nous tînmes tous compagnie, jusque très avant dans la soirée, jouant avec bonheur aux cartes; le sujet de plaisanterie fut que M. William Penn avait laissé son épée dans le coche; en compagnie de mon fils, il s'élança à la poursuite de celui-ci, qu'il retrouva, chance inouïe, à la Bourse du Commerce, récupérant ainsi son épée.

25 janvier 1662 – Sir W. Penn est venu

me voir, faisant devant moi toute une affaire du transfert de son fils d'Oxford à Cambridge, puis dans un collège privé. J'ai proposé Magdalene, mais ne puis nommer un tuteur en ce moment.

28 avril 1662 – Sir W. Penn est venu la nuit dernière, très préoccupé par certaines lettres. Il m'en a montré une, écrite par le docteur Owen à son fils; il en ressort que son fils est très perverti par cet homme, du moins selon son avis de père; ce que je perçois maintenant, c'est qu'il y a dans cette affaire quelque chose qui fait que sir William n'a plus toute sa raison depuis pas mal de temps.

26 août 1664 – Aujourd'hui, ma femme me dit que M. Penn, le fils de sir William, est revenu de France et lui a rendu visite. Une personne un peu faraude, dit-elle, mais qui est devenue un gentleman raffiné.

30 août 1664 – Après le dîner, M. Penn m'a rendu visite, et nous avons bavardé pendant une heure. Sa grande culture est visible, mais ce qui frappe surtout chez lui, c'est la vanité du costume français, l'affectation du langage et de la démarche. Je crains que le réel profit tiré de ce voyage ne se réduise à peu de chose.

29 décembre 1667 – Mme Turner nous a rendu visite. Elle me dit que M. William Penn qui vient de rentrer d'Irlande, est devenu quaker à nouveau, ou quelque autre chose mélancolique de ce genre; il ne veut voir personne, ce qui est une bonne chose puisqu'il a été absent si longtemps, et que son père est un fieffé hypocrite, et en ce moment un athée.

12 octobre 1668 – Après le dîner j'ai lu un livre ridicule et absurde de William Penn destiné aux quakers; il est tellement plein d'absurdités que j'avais honte de le lire.

12 février 1669 – Pelling m'a apporté le livre de M. Penn sur la Trinité. J'ai demandé à ma femme de le lire à haute voix pour moi; je le trouve si bien écrit que je doute qu'il en soit l'auteur; c'est un ouvrage sérieux qui n'est pas à la portée de n'importe quel lecteur.

Traduction d'Adrian Shaw

Lettre des Gallois de Pennsylvanie

Déçus par la Pennsylvanie, les Gallois écrivent plusieurs fois à William Penn, en vain. Ce dernier, suspecté par Guillaume d'Orange, emprisonné durant plusieurs mois et en butte à de graves problèmes financiers, suit avec difficultés la vie de sa colonie. La déception des Gallois allait alimenter en Pennsylvanie un noyau d'opposition politique.

Gouverneur estimé,

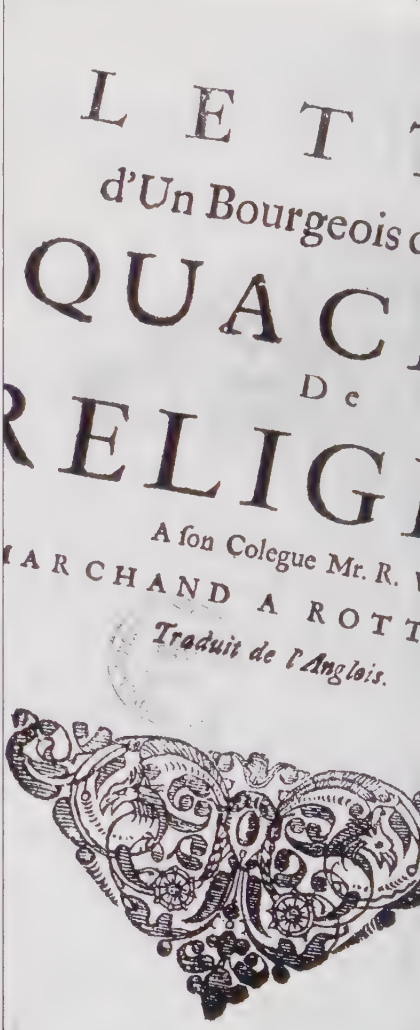
Avant d'émigrer de notre pays natal, nous t'avons demandé un lot de terre nous permettant de vivre en communauté et de nous aider mutuellement. Nous voulions préserver notre langue afin de rester en contact avec notre pays d'origine, et d'encourager de temps en temps de nombreux compatriotes à nous rejoindre, ce que tu nous promis. Lorsque tu es arrivé ici, tu as eu le plaisir de nous accorder un titre de propriété pour environ quarante mille arpents en vertu desquels, avec beaucoup de difficultés, nous avons borné notre terrain. Il y a environ trois ans, nous t'avons écrit depuis notre réunion mensuelle pour t'expliquer que, après que nous eûmes tracé cette limite, Charles Askum, arpenteur pour le comté de Chester, n'a pas daigné la respecter (il nous l'a souvent dit) bien qu'elle ait été tracée en fonction du titre signé de ta main. Il a attribué à d'autres la meilleure partie du lot sur lequel nous n'avions pas

encore construit la maison et même des terres non habitables, si bien que nous ne savions pas où récupérer une moitié de notre achat à l'extérieur du bornage. Certains d'entre nous, ne voulant pas se disputer avec lui, se rendirent auprès de l'arpenteur général, Thomas Holmes, et lui demandèrent s'il était possible d'obtenir cette compensation. Holmes nous répondit que nous n'aurions pas un pied de terre au-delà du bornage tant que le terrain situé à l'intérieur des limites n'était pas entièrement occupé. Nous avons constaté qu'il désapprouvait l'idée d'un rajout. Nous avons donc demandé à tes arpenteurs de respecter cette limite puisque nous avions l'intention d'occuper ce terrain, mais jusqu'à présent ils ont refusé de le faire.

(...) Nous t'implorons à nouveau de nous confirmer dans nos droits afin que nous ne soyons pas découragés dans nos efforts d'amélioration, et que nos amis du pays de Galles ne renoncent pas à venir ici, alors qu'il est vital qu'ils puissent le faire. Nous craignons qu'ils ne soient déçus lorsqu'ils arriveront et qu'ils n'aient l'impression que nous n'avons pas été fidèles à notre promesse de leur permettre de s'établir à côté de nous, alors que c'est la raison essentielle de leur venue. Nous te souhaitons prospérité pour toi et les tiens et nous espérons te voir arriver bientôt parmi nous. Nous demeurons tes Amis en vérité.

15 mai 1691.
Traduction de J.H. Louis

Lettre d'un quaker de Londres à un ami de Rotterdam



(3)

A Londre le $\frac{14}{24}$ *Feburier* $168\frac{7}{8}$.

FRere tu me demande conſeil, par ta Lettre du $\frac{1}{10}$ de ce mois pour ſavoir ſi tu peu avec tout ſeureté te retirer dans ce Roiaume puis que Jacques de la grand Bretagne, donne liberté de Conſcience; jai Communiqué ta Lettre à l'aſſemblée de nos Freres, ou leſprit m'aſugeré de te dire, que ſi tu es bien, dans les Provinces ou tu habite preſentement, di reſter ſans venir paſſer la Mer, il eſt vrai que nous avons liberté & que pluſieurs de nous ont eſté eſlevé dans les Charges, mais qui, te peu dire la raiſon pourquoi & a quel fin ce, la ſe fait, qui eſt celuy qui cognoiſt le Cœur de l'Homme. Tu ſçai qu'il ne faut mettres ſa fiance, quen Dieu ſeul, ainſi pourquoi veu tu te fier à la parole d'un Homme mortel qui peut eſtre, ſe ſervira de nous comme d'une planche pour paſſer un precipice, & quand il aura fait il nous y precipiter a dedans.

Guilliaume Penn, nous veut aſſeurer d'une longue paix, & que nous joüirons pour longtemps de ceſte liberté de Conſcience, mais qui maſſeürera de lui, car le Cœur de l'Homme eſt cautulauſement malin, qui ſi peut donc aſſeurer, les honneurs & la vanité de ce monde ſont comme un Chancre, qui ronge continuelement, & qui finalement penettrent juſques aus Os, crois tu qu'apres qu'il s'eſt remplie duvent de la Cour il puiſſe, eſtre en Eſtat d'exhorter ces Freres? je ne le crois pas mais pluſtoſt, & bien d'autre le diſent avec moi que ſon principal but eſt de nous perſuader, a preſenter des Adreſſes, comme nous avons desja fait, & faiſons, encore, il nous preſche continuelement que nous pourrions eſtre choiſie pour membre de l'aſſemblé du prochain Parlement, pour veu que nous promettions de faire tout ce, que Jacques de la grande Bretagne voudra, ſans attendre, ce que leſprit produira en nous ceſt a quoi; je ne puis ſous crire, & ſi tu

vien l'on te le propoſera auſſi , & de vouloir travailler à p
Freres qui ſont dans les Provinces de ce Roiaume a le faire de meſ-
me, j'ai declaré a Guilliaume Penn, que ma Conſcience ne veut pas
eſtre forcé, & que je ne puis declarer mon ſentiment, qu'apres
que leſprit me l'aura revelé.

Je ne ſçai que te mander touſchant les afaires preſente, car ſi
aujourdhui les Ieſuites nous careſſent, c'eſt qu'ils ont beſoing de
nous, autrefois il nous ont eſtimé comme la baillure de la terre
& non pas fait de difficulté pour lors de publier que nous n'eſtions
pas meſme Chreſtiens & a preſent ils nous apelent leurs Amis &
leurs Freres, & que Iacques de la grande Bretagne nous conſide-
re comme ces meilleurs ſujet. Si cela eſt leur dis-je pourquoi nos
Freres ont il eſté envoié en Barbados, en la Virgine & autre par-
tie de la nouvel Anglettere (& ſi l'on recognoiſt que l'on a eu tord)
douvient que l'on ne les fait pas revenir, je l'ai dit auſſi a Guil-
liaume Penn qui m'a reſpondu qu'il eſtoit neceſſaire qu'ils ſoient
par de la pour y exhorter les Freres de ces contrées la, & que
pour l'amour, des juſtes, le païs eſtoit conſervé, ainſi que s'il
ni eſtoient pas. Il faudroit y en envoier, cela n'a pas empeſché
que j'en ai parlé a une Femme nomme *Betty* qui a beaucoup de
pouvoir ſur l'eſprit du Ieſuite Peters, elle m'a promis de ſi em-
ploier moiennant que nous promettions de preſenter un nouvel
adreſs. Pendant la tenu du prochain parlement pour demander
la bolition du Teſt & des loix Penales.

l'On nous parle ici diverſement de Guilliaume d'Orange & de
Marie d'Angleterre ſa Femme, mais nous ſommes aſſeure, qu'il
nous donneront liberté & repos, quoi que les Papiſtes en diſent,
quelques uns de nos Freres, qui ſont venu d'Amſterdam nous
aſſeurent qu'ils ſont bons & benins, & qu'ils ne veulent pas que
l'on oppreſſe perſonne, pour ſa Religion, comme leur Ami Gaſ-
part Fagel la eſcrit ici, mais Penn, nous aſſeure, que ceſt une
Lettre ſupoſe & pour marque, ceſt que l'on renvoiera bien-toſt
a Iaques

Sous le regard d'un historien britannique du XIX^e siècle

Il était cependant une catégorie de dissidents protestants pour laquelle Jacques montra quelque indulgence dès le commencement de son règne : c'était la Société des Amis. Sa partialité pour cette secte singulière ne peut guère être attribuée à une sympathie religieuse, car, de toutes celles qui reconnaissent la divine mission du Christ, il n'en est pas qui soient plus dissemblables entre elles que le catholicisme et le quakérisme. Il peut paraître paradoxal de dire que ce fut là précisément ce qui constitua le lien entre les catholiques et les quakers, et cependant il n'y a pas à en douter, car ces

deux sectes s'éloignaient tellement, en sens opposés, de tout ce que le grand corps de la nation considérait comme raisonnable, que même les esprits libéraux les regardaient comme placées en dehors du cercle de la tolérance la plus étendue; et c'est précisément parce qu'elles étaient sectes extrêmes, qu'elles eurent un intérêt commun opposé à celui de toutes les sectes intermédiaires. De plus, les quakers n'avaient jamais offensé ni Jacques ni sa famille, car ce ne fut que vers la fin de la guerre entre le Long-Parlement et Charles Ier qu'ils commencèrent à exister comme communauté. Ils avaient été cruellement persécutés par quelques-unes des administrations révolutionnaires; à la Restauration, malgré les mauvais traitements qu'ils avaient endurés, ils se soumirent humblement à l'autorité royale; car tout en partant de prémisses que les docteurs anglicans regardaient comme hétérodoxes, ils étaient arrivés comme eux à la conclusion qu'il n'était pas d'excès de tyrannie de la part du prince qui pût justifier la résistance armée du sujet. Aucun libelle n'avait jamais été attribué à un quaker; un quaker n'avait jamais été impliqué dans une conspiration contre le gouvernement; la secte ne s'était même pas jointe à la clameur générale lors du bill d'Exclusion, et elle avait solennellement réprouvé le complot du Rye-House comme œuvre de l'enfer et entreprise diabolique. En fait, les quakers se mêlèrent peu aux dissensions civiles; ils n'étaient pas comme aujourd'hui réunis dans de grandes villes; presque tous s'occupaient d'agriculture, travail que depuis ils ont graduellement abandonné à cause des vexations que leur attirait leur étrange scrupule à propos de la dîme. Tous ces motifs les éloignaient de la politique; les conversations qui y avaient rapport étaient même bannies du cercle de la famille, car ces conversations nuisaient, dans leur opinion, au spiritualisme et tendaient à troubler la gravité de leur attitude. Dans toutes leurs réunions annuelles, on exhortait toujours les Frères à éviter de parler des affaires de l'Etat; et on se rappelle encore de nos jours ces graves anciens qui avaient conservé les habitudes d'une autre génération et qui réprouvaient systématiquement ce qu'ils nommaient un bavardage mondain. Il était donc tout naturel que Jacques fît une grande différence entre cette secte inoffensive et celles qui, turbulentes et farouches, regardaient la résistance à la tyrannie comme un devoir de chrétien; qui, en Allemagne, en France et en Hollande, avaient fait la guerre à leurs princes légitimes, et qui durant quatre générations avaient montré une haine implacable à la maison de Stuart. (...)

Les quakers avaient à la cour un avocat puissant et zélé. Bien qu'ils se mêlassent peu, comme classe, au mouvement du monde, et qu'ils évitassent la politique comme dangereuse à leurs intérêts spirituels, un d'entre eux, de beaucoup supérieur aux autres par sa position et sa fortune, fréquentait la plus haute société et obtenait toujours accès auprès du roi. C'était le célèbre William Penn. Son père avait eu de grands commandements dans la marine, et avait fait partie de la commission de l'Amirauté; longtemps membre des Communes, et créé chevalier, on lui avait même fait espérer une pairie. Son fils, élevé avec soin pour la profession des armes, sacrifia, jeune encore, sa carrière et éloigna ses amis en s'affiliant à ce que l'on considérait alors comme une bande de fous hérétiques. Cité devant la cour du Old-Bailey pour

avoir prêché au mépris de la loi, plusieurs fois il avait été emprisonné à la Tour et à Newgate. Cependant il s'était réconcilié avec sa famille, et il était même parvenu à obtenir des protections si puissantes, que pendant plusieurs années, lorsque toutes les prisons étaient pleines de ses coreligionnaires, il continua à professer librement ses opinions. Vers la fin du dernier règne, Penn reçut, en payement d'une vieille créance sur les biens de la couronne, une immense concession de terres dans l'Amérique du Nord. C'est dans cette contrée, peuplée alors seulement de chasseurs indiens, qu'il invita ses amis persécutés à aller s'établir. Quand Jacques monta sur le trône, cette nouvelle colonie était encore dans l'enfance.

Des relations familières existaient depuis longtemps entre Jacques et William Penn; bientôt le quaker devint courtisan et presque favori. Chaque jour il était appelé de la galerie dans le cabinet du roi, où il avait souvent de longues audiences pendant que des pairs du royaume faisaient antichambre. On disait tout bas qu'il avait plus de pouvoir réel de faire le bien et le mal que bon nombre de grands seigneurs investis de hauts emplois. Il ne tarda pas à être environné de flatteurs, et quelquefois, à son lever, sa maison de Kensington était assiégée par plus de deux cents solliciteurs. Néanmoins Penn paya cher cette apparente prospérité : ses coreligionnaires le regardaient d'un mauvais œil et ne récompensaient ses services que par des calomnies; on l'accusait hautement d'être papiste et même jésuite; quelques personnes affirmaient qu'il avait été élevé à Saint-Omer; d'autres, qu'il avait été ordonné à Rome. Ces fables malveillantes ne pouvaient s'accréditer que chez la multitude ignorante; mais hélas, à ces calomnies, se mêlaient d'autres accusations mieux fondées.

Dire toute la vérité sur William Penn est une tâche qui exige quelque courage, car c'est un personnage plutôt fabuleux qu'historique. Des nations rivales, des sectes ennemies, se sont accordées pour l'exalter; l'Angleterre cite son nom avec orgueil; une grande république, au-delà de l'Atlantique, le considère avec un respect égal à celui des Athéniens pour Thésée, et des Romains pour Quirinus; la respectable société des Amis l'honore comme un apôtre; et les hommes religieux des autres cultes le regardent généralement comme un brillant modèle des vertus chrétiennes. D'un autre côté, des admirateurs d'un tout autre genre ont célébré ses louanges : les philosophes français du dix-huitième siècle lui ont pardonné ce qu'ils appelaient ses fantaisies superstitieuses, étant donné son dédain pour les prêtres et sa bienveillance cosmopolite, qui s'étendait impartialement à toutes les races et à toutes les croyances. C'est ainsi que son nom est devenu, dans tout pays civilisé, synonyme de probité et philanthropie.

Je ne prétends point que cette haute réputation soit complètement imméritée. Penn était sans contredit un homme d'éminentes vertus, ayant un sentiment profond des devoirs religieux et un fervent désir d'améliorer la condition de l'humanité. Sur quelques points importants il possédait même des notions plus correctes que ne les avaient communément de son temps les hommes de l'esprit le plus étendu. Comme propriétaire et législateur d'une province presque inhabitée quand il y arriva, et qui lui offrait, par conséquent, un champ libre pour ses expériences morales, il eut le rare bonheur de mettre en pratique ses théories sans avoir à faire

d'humiliants compromis, ou à renverser des institutions existantes. Penn sera toujours honoré comme un homme qui, en sa qualité de fondateur de colonie, n'abusa jamais, à l'égard d'un peuple sauvage, de la force que lui donnait une civilisation supérieure, et qui, comme législateur, en un siècle de persécutions, osa prendre la liberté religieuse pour pierre angulaire de son édifice social. Mais les écrits et la vie de Penn fournissent d'abondantes preuves qu'il n'était pas un homme d'une haute raison; il ne savait pas pénétrer le caractère de ses semblables; sa confiance en des personnes moins vertueuses que lui l'entraîna dans de graves et funestes erreurs, et son enthousiasme pour tel grand principe le poussa quelquefois à violer tel autre grand principe qui aurait dû être sacré pour lui. Sa droiture ne fut pas non plus toujours à l'épreuve des tentations qu'offrait la société raffinée et splendide, mais profondément corrompue, à laquelle il se mêlait. La cour s'occupait uniquement d'intrigues d'amour et d'ambition; on y vendait les honneurs, les emplois et les grâces; il était tout naturel qu'un homme qu'on voyait chaque jour au palais, et qu'on savait avoir facilement accès auprès du roi, fût souvent supplié d'user de son influence dans un but que doit condamner une rigide moralité. L'intégrité de Penn avait su résister au blâme et à la persécution; mais quand elle fut attaquée par un royal sourire, par des cajoleries de femmes, par l'insinuante éloquence et la délicate flatterie de diplomates et de courtisans consommés, elle commença à faiblir. De temps en temps il tombait de ses lèvres ou de sa plume une phrase, un titre qu'il avait souvent condamnés. Le mal n'eût pas été bien grand s'il ne se fût rendu coupable que de semblables condescendances aux exigences du monde. Malheureusement on ne peut dissimuler qu'il prit une part active dans quelques transactions que réprouvaient non seulement le code rigide de la société à laquelle il appartenait, mais encore le simple bon sens de l'honnête homme. Plus tard il déclara hautement que ses mains étaient pures de tout gain illicite, que jamais il n'avait reçu d'argent de ceux auxquels il avait rendu des services, quoiqu'il eût pu aisément se faire cent vingt mille livres sterling pendant le temps que dura sa faveur à la cour. Il y a tout lieu de croire cette assertion vraie; mais on séduit en flattant la vanité, tout comme en payant la cupidité, et il est impossible de nier que William Penn ait été entraîné par faiblesse dans des transactions injustifiables dont d'autres retirèrent les bénéfices.

Le premier usage qu'il fit de son crédit ne peut que lui faire honneur : il dépeignit avec chaleur au nouveau roi les souffrances des quakers. Celui-ci vit avec plaisir qu'il pourrait user d'indulgence envers ces paisibles sectaires ainsi qu'à l'égard des catholiques romains, sans pour cela montrer la même faveur aux autres sectes persécutées. On dressa une liste de personnes contre lesquelles on avait commencé des poursuites pour refus de serment ou pour absence du service religieux anglican, mais qui cependant pouvaient produire des certificats de royalisme; ces personnes furent libérées, et on défendit, jusqu'à nouvel ordre, d'entamer de semblables poursuites. A peu près quinze cents quakers et un plus grand nombre de catholiques romains recouvrèrent ainsi leur liberté.

Lord Macaulay
Histoire d'Angleterre,
1849-1861

William Penn dans la littérature française

Le personnage de William Penn suscite en France les réactions les plus diverses selon les époques et les sensibilités : parmi ses contemporains, Bossuet et les jansénistes le condamnent, mais Fénelon et les quiétistes le reconnaissent comme un des leurs; les philosophes et révolutionnaires du XVIII^e siècle l'admirent au point d'en faire un être quasi mythique; au siècle suivant, des biographies apparaissent encore et Vigny, dans «Chatterton», met en scène un quaker.

La mise en garde de Bossuet

Ainsi, contre les maximes qu'on avoit crues jusqu'ici les plus constantes dans la Réforme, le fidèle ne forme plus sa foi sur l'Ecriture; mais après avoir formé sa foi en lui-même, indépendamment des livres divins, il commence la lecture de ces livres. Ce n'est donc pas pour apprendre ce que Dieu a révélé qu'il les lie : il le sait déjà ou plutôt il le sent; et je vous laisse à penser avec cette prévention s'il trouvera autre chose dans ces divins livres que ce qu'il aura déjà cru voir comme on voit le soleil, et sentir comme on sent le froid et le chaud.

Or, cela, c'est formellement ce qu'enseignent les fanatiques, comme il paroit par leurs thèses : car voici celles que les Quakers ou les Trembleurs, c'est-à-dire, les fanatiques les plus avérés, ont publiées.

Troisième Avertissement aux protestants, 1688

Pièce satirique sur les convulsionnaires de Saint-Médard, sans un seul quaker.

Madame Guyon : une inspiratrice

Le quakérisme se reconnaît en étroite parenté avec le quiétisme, lequel est défendu en France par Mme Guyon et Fénelon, et persécuté par Bossuet. En 1727, le quaker Josiah Martin écrivit «An Account of Mme Guyon» (Aperçus sur Mme Guyon) puis, en 1735, «The Archbishop of Cambray's Dissertation on Pure Love» (Les Réflexions de l'archevêque de Cambrai sur le pur amour). Ce texte de Mme Guyon montre la proximité de leurs positions.

«Madame, vous cherchez au dehors ce que vous avez au-dedans. Accoutumez-vous à chercher Dieu dans votre cœur, et vous l'y trouverez.» (...) Ces paroles (de son conseiller spirituel) mirent dans mon cœur ce que je cherchais depuis tant d'années ou plutôt, elles me firent découvrir ce qui y était et dont je ne jouissais pas faute de le connaître. O mon Seigneur, vous étiez dans mon cœur et vous ne demandiez de moi qu'un simple retour au-dedans pour me faire sentir votre présence ! O Bonté infinie, vous étiez si proche, et j'allais courant çà et là pour vous chercher et je ne vous trouvais pas. Ma vie était misérable et mon bonheur était au-dedans de moi! J'étais dans la pauvreté au milieu des richesses et je mourais de faim près d'une table préparée et d'un festin continuel. O Beauté ancienne et nouvelle, pourquoi vous ai-je connue si tard? Hélas! je vous cherchais où vous n'étiez pas et je ne vous cherchais pas où vous étiez. C'était faute d'entendre ces paroles de votre Evangile lorsque vous dites : «Le royaume de Dieu n'est point ici ou là, mais le royaume de Dieu est au-dedans de vous» (Luc, XVII, 21). Je l'éprouvai bien d'abord puisque dès lors vous fûtes mon roi, et mon cœur devint votre royaume, où vous commandiez en souverain et où vous faisiez toutes vos volontés.

Madame Guyon,
Autobiographie,
1720

En 1900, Rendel Harris évoque la parenté qui unit les quakers aux quiétistes dans une conférence donnée à Bryn Mawr College, en Pennsylvanie, et intitulée : «L'Influence du quiétisme sur la Société des Amis».

Si, en tant que Société, nous avons jamais eu une mère spirituelle, c'est Madame Guyon. On peut même aller plus loin et dire que lorsque la Société des Amis a fait le bilan de l'influence exercée sur elle par des maîtres venus de l'extérieur, elle a conclu que la seule personne qui l'a profondément influencée par son message et par sa vie est Madame Guyon.

Le Lycurgue des temps modernes

Les anciens Grecs, pénétrés de la nécessité que les peuples qui vivoient sous un gouvernement populaire fussent élevés à la vertu, firent, pour l'inspirer, des institutions singulières. (...)

Cet extraordinaire que l'on voyoit dans les institutions de la Grèce, nous l'avons vu dans la lie et la corruption de nos temps modernes. Un législateur honnête homme a formé un peuple, où la probité paroît aussi naturelle que la bravoure chez les Spartiates. M. Penn est un véritable Lycurgue; et, quoique le premier ait eu la paix pour objet, comme l'autre a eu la guerre, ils se ressemblent dans la voie singulière où ils ont mis leur peuple, dans l'ascendant qu'ils ont eu sur

des hommes libres, dans les préjugés qu'ils ont vaincus, dans les passions qu'ils ont soumises.

Montesquieu,
De l'esprit des lois,
«De quelques institutions des Grecs»,
1748

L'hommage de Voltaire au fondateur de la Pennsylvanie

Première Lettre sur les Quakers.

J'ai cru que la doctrine et l'histoire d'un peuple si extraordinaire méritaient la curiosité d'un homme raisonnable. Pour m'en instruire j'allai trouver un des plus célèbres quakers d'Angleterre, qui après avoir été trente ans dans le commerce, avait su mettre des bornes à sa fortune et à ses désirs, et s'était retiré dans une campagne auprès de Londres. Je fus le chercher dans sa retraite; c'était une maison petite, mais bien bâtie, pleine de propreté sans ornement. Le quaker était un vieillard frais qui n'avait jamais eu de maladie, parce qu'il n'avait jamais connu les passions ni l'intempérance : je n'ai point vu en ma vie d'air plus noble ni plus engageant que le sien. Il était vêtu comme tous ceux de sa religion, d'un habit sans plis dans les côtés, et sans boutons sur les poches ni sur les manches, et portait un grand chapeau à bords rabattus comme nos ecclésiastiques; il me reçut avec son chapeau sur la tête, et s'avança vers moi sans faire la moindre inclination de corps; mais il y avait plus de politesse dans l'air ouvert et humain de son visage qu'il n'y en a dans l'usage de tirer une jambe derrière l'autre et de porter à la main ce qui est fait pour couvrir la tête. «Ami, me dit-il, je vois que tu es un étranger; si je puis t'être de quelque utilité, tu n'as qu'à parler.» (...) Je débutai par la question que de bons catholiques ont faite plus d'une fois aux hugenots. «Mon cher monsieur, lui dis-je, êtes-vous baptisé? – Non, me répondit le quaker, et mes confrères ne le sont point. – Comment morbleu, repris-je, vous n'êtes donc pas chrétiens? – Mon fils, repartit-il d'un ton doux, ne jure point, nous sommes chrétiens, et tâchons d'être bons chrétiens; mais nous ne pensons pas que le christianisme consiste à jeter de l'eau froide sur la tête, avec un peu de sel. – Eh! ventrebleu, repris-je, outré de cette impiété, vous avez donc oublié que Jésus-Christ fut baptisé par Jean? – Ami, point de jurements, encore un coup, dit le bénin quaker. Le Christ reçut le baptême de Jean, mais il ne baptisa jamais personne; nous ne sommes pas les disciples de Jean, mais du Christ. «A l'égard de la communion, lui dis-je, comment en usez-vous? – Nous n'en usons point, dit-il. – Quoi! point de communion? – Non, point d'autre que celle des cœurs.» Alors il me cita encore les Ecritures. Il me fit un fort beau sermon contre la communion, et me parla d'un ton inspiré pour me prouver que tous les sacrements étaient tous d'invention humaine, et que le mot de sacrement ne se trouvait pas une seule fois dans l'Evangile. (...)

Ensuite il me rendit raison en peu de mots de quelques singularités qui exposent cette secte au mépris des autres. «Avoue, dit-il, que tu as eu bien de la peine à t'empêcher de rire, quand j'ai répondu à toutes tes civilités avec mon chapeau sur ma tête et en te tutoyant; cependant tu me parais trop instruit pour ignorer que du temps du Christ aucune nation ne tombait dans le ridicule de substituer le pluriel au singulier. On disait à César Auguste : je t'aime, je te prie, je te remercie; il ne souffrait pas même qu'on l'appelât

Monsieur, Dominus. Ce ne fut que très longtemps après lui que les hommes s'avisèrent de se faire appeler vous au lieu de tu, comme s'ils étaient doubles, et d'usurper les titres impertinents de Grandeur, d'Éminence, de Sainteté, que des vers de terre donnent à d'autres vers de terre, en les assurant qu'ils sont avec un profond respect et une fausseté infâme leurs très humbles et très obéissants serviteurs. C'est pour être plus sur nos gardes contre cet indigne commerce de mensonges et de flatteries que nous tutoyons également rois et savetiers, que nous ne saluons personne, n'ayant pour les hommes que de la charité, et du respect que pour les lois.

» Nous portons aussi un habit un peu différent des autres hommes, afin que ce soit pour nous un avertissement continuel de ne leur pas ressembler. Les autres portent les marques de leurs dignités, et nous celles de l'humilité chrétienne; nous fuyons les assemblées de plaisir, les spectacles, le jeu; car nous serions bien à plaindre de remplir de ces bagatelles des cœurs en qui Dieu doit habiter; nous ne faisons jamais de serments, pas même en justice : nous pensons que le nom du Très-Haut ne doit point être prostitué dans les débats misérables des hommes. Lorsqu'il faut

que nous comparaissions devant les magistrats pour les affaires des autres (car nous n'avons jamais de procès) nous affirmons la vérité par un oui ou par un non, et les juges nous en croient sur notre simple parole, tandis que tant de chrétiens se parjurent sur l'Evangile. Nous n'allons jamais à la guerre : ce n'est pas que nous craignons la mort, au contraire nous bénissons le moment qui nous unit à l'Etre des Etres; mais c'est que nous ne sommes ni loups, ni tigres, ni dogues, mais hommes, mais chrétiens.» (...)

Seconde Lettre.

Telle fut à peu près la conversation que j'eus avec cet homme singulier; mais je fus bien plus surpris quand le dimanche suivant il me mena à l'église des quakers. Ils ont plusieurs chapelles à Londres : celle où j'allai est près de ce fameux pilier qu'on appelle le Monument. On était déjà assemblé lorsque j'entrai avec mon conducteur. Il y avait environ quatre cents hommes dans l'église, et trois cents femmes : les femmes se cachaient le visage avec leur éventail, les hommes étaient couverts de leurs larges chapeaux; tous étaient assis, tous dans un profond silence. Je passai au milieu d'eux sans qu'un seul levât les yeux vers moi. Ce silence dura un quart d'heure. Enfin un d'eux se leva, ôta son chapeau, et après quelques grimaces et quelques soupirs, débita moitié avec la bouche, moitié avec le nez, un galimatias tiré de l'Evangile, à ce qu'il croyait, où ni lui, ni personne n'entendait rien. Quand ce faiseur de contorsions eut fini son beau monologue, et que l'assemblée se fut séparée tout édifiée et toute stupide, je demandai à mon homme pourquoi les plus sages d'entre eux souffraient de pareilles sottises. «Nous sommes obligés de les tolérer, me dit-il, parce que nous

ne pouvons pas savoir si un homme qui se lève pour parler sera inspiré par l'esprit ou par la folie; dans le doute nous écoutons tout patiemment, nous permettons même aux femmes de parler. Deux ou trois de nos dévotes se trouvent souvent inspirées à la fois, et c'est alors qu'il se fait un beau bruit dans la maison du Seigneur. – Vous n'avez donc point de prêtre? lui dis-je. – Non, mon ami, dit le quaker, et nous nous en trouvons bien. (...)

Quatrième Lettre.

Environ ce temps parut l'illustre Guillaume Penn qui établit la puissance des quakers en Amérique, et qui les aurait rendus respectables en Europe, si les hommes pouvaient respecter la vertu sous des apparences ridicules : il était fils unique du chevalier Penn, vice-amiral d'Angleterre et favori du duc d'York, depuis Jacques II.

(...) Le patriarche Georges Fox vint du fond de l'Angleterre le voir à Londres sur sa réputation: tous deux résolurent de faire des missions dans les pays étrangers. Ils s'embarquèrent pour la Hollande, après avoir laissé des ouvriers en assez bon nombre pour avoir soin de la vigne de Londres. Leurs travaux eurent un heureux succès à Amsterdam; mais ce qui leur fit le plus honneur, et ce qui mit le plus leur humilité en danger, fut la réception que leur fit la princesse palatine Elizabeth, tante de George Ier, roi d'Angleterre, femme illustre par son esprit et par son savoir, et à qui Descartes avait dédié son roman de philosophie.

Elle était alors retirée à La Haye où elle vit ces Amis; car c'est ainsi qu'on appelait alors les quakers en Hollande; elle eut plusieurs conférences avec eux; ils prêchèrent souvent chez elle, et s'ils ne firent pas d'elle une parfaite quakeresse, ils avouèrent au moins qu'elle n'était pas loin du royaume des cieux.

Les Amis semèrent aussi en Allemagne, mais ils recueillirent peu. On ne goûta pas la mode de tutoyer dans un pays où il faut toujours avoir à la bouche les termes d'Altesse et d'Excellence. Penn repassa bientôt en Angleterre sur la nouvelle de la maladie de son père, il vint recueillir ses derniers soupirs. Le vice-amiral se réconcilia avec lui et l'embrassa avec tendresse quoiqu'il fût d'une différente religion; Guillaume l'exhorta en vain à ne point recevoir le sacrement, et à mourir quaker, et le vieux bonhomme recommanda inutilement à Guillaume d'avoir des boutons sur ses manches et des ganses à son chapeau.

Guillaume hérita de grands biens, parmi lesquels il se trouvait des dettes de la couronne, pour des avances faites par le vice-amiral dans des expéditions maritimes. Rien n'était moins assuré alors que l'argent dû par le roi; Penn fut obligé d'aller tutoyer Charles II et ses ministres plus d'une fois pour son paiement. Le gouvernement lui donna en 1680 au lieu d'argent la propriété et la souveraineté d'une province d'Amérique au sud de Maryland : voilà un quaker devenu souverain. Il partit pour ses nouveaux Etats avec deux vaisseaux chargés de quakers qui le suivirent. On appela dès lors le pays Pennsylvanie du nom de Penn; il y fonda la ville de Philadelphie qui est aujourd'hui très florissante. Il commença par faire une ligue avec les Américains ses voisins. C'est le seul traité entre ces peuples et les chrétiens qui n'ait point été juré, et qui n'ait point été rompu. Le nouveau souverain fut aussi le législateur de la Pennsylvanie, il donna des lois très sages, dont aucune n'a été changée depuis lui.

La première est de ne maltraiter personne au sujet de la religion, et de regarder comme frères tous ceux qui croient en un Dieu.

A peine eut-il établi son gouvernement que plusieurs marchands de l'Amérique vinrent peupler cette colonie. Les naturels du pays, au lieu de fuir dans les forêts, s'accoutumèrent insensiblement avec les pacifiques quakers; autant ils détestaient les autres chrétiens conquérants et destructeurs de l'Amérique, autant ils aimaient ces nouveaux venus. En peu de temps un grand nombre de ces prétendus sauvages, charmés de la douceur de ces voisins, vinrent en foule demander à Guillaume Penn de les recevoir au nombre de ses vassaux. C'était un spectacle bien nouveau qu'un souverain que tout le monde tutoyait et à qui on parlait le chapeau sur la tête, un gouvernement sans prêtres, un peuple sans armes, des citoyens tous égaux à la magistrature près, et des voisins sans jalousie.

Guillaume Penn pouvait se vanter d'avoir apporté sur la terre l'âge d'or dont on parle tant, et qui n'a vraisemblablement existé qu'en Pennsylvanie. Il revint en Angleterre pour les affaires de son nouveau pays, après la mort de Charles II. Le roi Jacques qui avait aimé son père eut la même affection pour le fils, et ne le considéra plus comme un sectaire obscur, mais comme un très grand homme. La politique du roi s'accordait en cela avec son goût; il avait envie de flatter les quakers, en abolissant les lois faites contre les non-conformistes, afin de pouvoir introduire la religion catholique à la faveur de cette liberté. Toutes les sectes d'Angleterre virent le piège, et ne s'y laissèrent pas prendre. Elles sont toujours réunies contre le catholicisme leur ennemi commun; mais Penn ne crut pas devoir renoncer à ses principes pour favoriser des protestants qui le haïssaient, contre un roi qui l'aimait. Il avait établi la liberté de conscience en Amérique, il n'avait pas envie de vouloir paraître la détruire en Europe; il demeura donc fidèle à Jacques II, au point qu'il fut généralement accusé d'être jésuite : cette calomnie l'affligea sensiblement, il fut obligé de s'en justifier par des écrits publics. Cependant le malheureux Jacques II, qui comme presque tous les Stuarts était un composé de grandeur et de faiblesse, et qui, comme eux, en fit trop et trop peu, perdit son royaume sans qu'on pût dire comment la chose arriva.

Toutes les sectes anglaises reçurent de Guillaume III et de son parlement cette même liberté qu'elles n'avaient pas voulu tenir des mains de Jacques. Ce fut alors que les quakers commencèrent à jouir par la force des lois de tous les privilèges dont ils sont en possession aujourd'hui. Penn, après avoir vu enfin sa secte établie sans contradiction dans le pays de sa naissance, retourna en Pennsylvanie. Les siens et les Américains le reçurent avec des larmes de joie comme un père qui revenait voir ses enfants. Toutes ses lois avaient été religieusement observées pendant son absence, ce qui n'était arrivé à aucun législateur avant lui. Il resta quelques années à Philadelphie, il en partit enfin malgré lui pour aller solliciter à Londres des avantages nouveaux en faveur du commerce des Pensylvains : il vécut depuis à Londres jusqu'à une extrême vieillesse, considéré comme le chef d'un peuple et d'une religion. Il n'est mort qu'en 1718.

On conserva à ses descendants la propriété et le gouvernement de la Pennsylvanie, et ils vendirent au roi le

gouvernement pour douze mille pièces. Les affaires du roi ne lui permirent d'en payer que mille. Un lecteur français croira peut-être que le ministère paya le reste en promesses et s'empara toujours du gouvernement; point du tout, la couronne n'ayant pu satisfaire dans le temps marqué au paiement de la somme entière, le contrat fut déclaré nul, et la famille de Penn rentra dans ses droits.

Je ne puis deviner quel sera le sort de la religion des quakers en Amérique; mais je vois qu'elle dépérit tous les jours à Londres. Par tout pays la religion dominante, quand elle ne persécute point, engloutit à la longue toutes les autres. Les quakers ne peuvent être membres du Parlement, ni posséder aucun office, parce qu'il faudrait prêter serment et qu'ils ne veulent point jurer. Ils sont réduits à la nécessité de gagner de l'argent par le commerce; leurs enfants, enrichis par l'industrie de leurs pères, veulent jouir, avoir des honneurs, des boutons et des manchettes, ils sont honteux d'être appelés quakers, et se font protestants pour être à la mode.

Voltaire,
Lettres philosophiques, 1734

«Des fanatiques bien estimables»

L'article «Quaker» est rédigé par le Chevalier de Jaucourt, qui reconnaît s'être beaucoup inspiré des «Lettres philosophiques» de Voltaire.

Quaker. Ce mot anglais veut dire trembleur; c'est le sobriquet odieux qu'on s'est avisé de donner à une secte pacifique, dont la religion théorique a été cent fois tournée en ridicule, et dont on a été forcé de respecter la morale. (...)

Ils établirent pour premier principe de la morale religieuse, la frugalité, la tempérance, la modestie, le recueillement. 2° Des pasteurs qui seraient nommés par l'assemblée des fidèles. 3° Ils embrassèrent l'opinion des Anabaptistes sur le baptême et les sacrements. 4° Ils établirent que tous les hommes sont égaux par leur nature. 5° Qu'ils ont tous les lumières suffisantes pour obtenir le salut par une bonne conduite. 6° Qu'on sera justifié auprès de Dieu par sa propre justice. 7° Que l'esprit de Dieu habite en tout homme qui ne l'éteindra pas. 8° Enfin, pour se mettre en garde contre tout indigne commerce de mensonges et de flatteries, ils jugèrent qu'on devait également tutoyer les rois et les charbonniers en leur parlant; n'avoir pour les hommes que de la charité et du respect pour les lois.

Voilà les principaux dogmes de cette secte : après cela qu'on range tant qu'on voudra les Quakers parmi les fanatiques; ce sont toujours des fanatiques bien estimables. Je ne puis m'empêcher de déclarer que je les estime un peuple vraiment grand, vertueux, plein d'industrie, d'intelligence et de sagesse. Ce sont des gens animés des principes les plus étendus de bénéficence qu'il y ait jamais eu sur la terre. Leur charité se porte sur toute la race du genre humain, ne refusant à personne les miséricordes des dieux. Ils reconnaissent publiquement que la liberté universelle est due à tout le monde. Ils condamnent les impôts, et néanmoins ils les payent, et s'y soumettent sans murmure. Enfin, c'est peut-être le seul parti chez les Chrétiens, dont la pratique du corps entier réponde constamment à ses principes. Je n'ai point de honte d'avouer que j'ai lu et relu avec un plaisir singulier l'apologie du Quakerisme par Robert Barclay; il m'a convaincu que c'est, tout calculé, le système le plus raisonnable et le plus parfait qu'on ait encore imaginé.

Diderot,
Encyclopédie, 1751-1757

«C'est la secte de l'humanité»

Si vous doutez du courage des quakers, reportez-vous au temps de leurs persécutions. Lisez leur martyrologe, voyez-les tranquilles et sereins dans leurs cachots, inébranlables devant leurs juges, montant intrépidement à la potence. Voyez les femmes même partager ce courage, braver les tourments et défier les bourreaux. (...) Voilà donc la secte qui convient aux Etats qui veulent éloigner de leur sein le despotisme et tous les crimes politiques. (...) C'est la secte de l'humanité, puisque l'humanité ne serait plus qu'une famille paisible et aimante si le quakerisme était universel.

Jacques Pierre Brissot
Examen critique des voyages dans l'Amérique septentrionale de M. le Marquis de Chastellux, 1786

La sérénité de la sagesse

Époque 1770. – La scène est à Londres.

Le Quaker. – Caractère. – Vieillard de quatre-vingts ans, sain et robuste de corps et d'âme, énergique et chaleureux dans son accent, d'une bonté paternelle pour ceux qui l'entourent, les surveillant en silence et les dirigeant sans vouloir les heurter; humoriste et misanthropique lorsqu'il voit les vices de la société; irrité contre elle et indulgent pour chaque homme en particulier, il ne se sert de son esprit mordant que lorsque l'indignation l'emporte; son regard est pénétrant, mais il feint de n'avoir rien vu pour être maître de sa conduite; ami de la maison et attentif à l'accomplissement de tous les devoirs et au maintien de l'ordre et de la paix, chacun en secret l'avoue pour directeur de son âme et de sa vie.

Costume. – Habit, veste, culotte, bas couleur noisette, brun clair ou gris; grand chapeau rond à larges bords; cheveux blancs aplatis et tombants.

Les premières représentations eurent lieu à la Comédie Française, en 1835. Vigny précise alors le jeu de l'acteur :

L'onction et la sérénité d'une vie sainte et courageuse, la douce gravité du Quaker, la profondeur de sa prudence, la chaleur passionnée de ses sympathies et de ses prières, tout ce qu'il y a de sacré et de puissant dans son intervention paternelle, a été parfaitement exprimé par le talent savant et expérimenté de M. Joanny.

Au cours de l'acte III, le Quaker, voulant détourner Chatterton du suicide, lui révèle l'amour de Kitty Bell. Il s'en réfère alors à sa foi :

Le Quaker se lève : Que le Seigneur me pardonne ce que je vais faire. Écoute! Chatterton, je suis très vieux, je suis chrétien et de la secte la plus pure de la république universelle de Christ. J'ai passé tous mes jours avec mes frères dans la méditation, la charité et la prière. Je vais te dire, au nom de Dieu, une chose vraie, et, en la disant, je vais, pour te sauver, jeter une tache sur mes cheveux blancs.

Chatterton! Chatterton! tu peux perdre ton âme, mais tu n'as pas le droit d'en perdre deux. – Or, il y en a une qui s'est attachée à la tienne et que ton infortune vient d'attirer comme les Écossais disent que la paille attire le diamant radieux. Si tu t'en vas, elle s'en ira; et cela, comme toi, sans être en état de grâce et indigne pour l'éternité de paraître devant Dieu.

Chatterton! Chatterton! tu peux douter de l'éternité, mais elle n'en doute pas; tu sera jugé selon tes malheurs et ton désespoir, et tu peux espérer miséricorde; mais non pas elle, qui était heureuse et toute chrétienne. Jeune

homme, je te demande grâce pour elle, à genoux, parce qu'elle est pour moi sur la terre comme mon enfant.

Chatterton : Mon Dieu! mon ami, mon père, que voulez-vous dire?... Serait-ce donc...? Levez-vous... Vous me faites honte... Serait-ce...?

Le Quaker : Grâce! car si tu meurs, elle mourra...

Chatterton : Mais qui donc?

Le Quaker : Parce qu'elle est faible de corps et d'âme, forte de cœur seulement.

Chatterton : Nommez-la! Aurais-je osé croire!...

Le Quaker : (Il se relève.) Si jamais tu lui dis ce secret, malheureux! tu es un traître, et tu n'auras pas besoin de suicide; ce sera moi qui te tuerai.

Chatterton : Est-ce donc?...

Le Quaker : Oui, la femme de mon vieil ami, de ton hôte... la mère des beaux enfants.

Chatterton : Kitty Bell!

Le Quaker : Elle t'aime, jeune homme. Veux-tu te tuer encore?

Chatterton, tombant dans les bras du Quaker : Hélas! je ne puis donc plus vivre ni mourir?

Le Quaker, fortement : Il faut vivre, te taire et prier Dieu!

Alfred de Vigny,
Chatterton, Acte III, scène II,
1835

Le monde du fantasme

En Angleterre, sous Jeffreys, après la tragique aventure de Monmouth, il y eut force seigneurs et gentilhommes décapités et écartelés; ces suppliciés laissèrent des épouses et des filles, veuves et orphelines que Jacques II donna à la reine sa femme. La reine vendit ces ladies à Guillaume Penn. Il est probable que ce roi avait une remise et tant pour cent. Ce qui m'étonne, ce n'est pas que Jacques II ait vendu ces femmes, c'est que Guillaume Penn les ait achetées.

L'emplette de Penn s'excuse, ou s'explique, par ceci que Penn, ayant un désert à ensemencer d'hommes, avait besoin de femmes. Les femmes faisaient partie de son outillage.

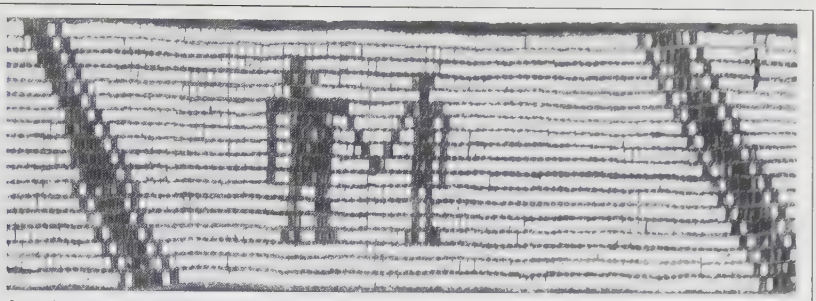
Victor Hugo,
L'Homme qui rit, 1869

Entre histoire et hagiographie

Cette biographie de William Penn, la troisième parue en France après celles de Jean de Marcillac, (1791) et de Louis Vuillemin (1855), s'appuie sur l'ouvrage de Hepworth Dixon publié à Londres en 1851. Alerte et chaleureuse, elle sacrifie parfois au romantisme. Ainsi, cette évocation du Traité de Shackamaxon.

Nous avons vu qu'avant même de quitter l'Angleterre, Penn avait revendu à différentes compagnies et à des particuliers une partie du territoire acheté en son nom par son cousin Markham. Il lui en restait encore une étendue considérable, et il jugea à la fois inutile et dangereux de demander aux indigènes des concessions nouvelles, pour le moment du moins. Il appliqua tous ses soins à gagner leur confiance, et on le vit, dans ce but, apprendre leur langue, et s'enfoncer seul et sans armes dans la forêt vierge.

Il pénétra audacieusement jusqu'au campement d'une tribu, s'approcha des sauvages étonnés et défiants, et commença à leur parler du Grand Esprit qui a créé tous les hommes et les a créés frères. Les farouches enfants des forêts furent subjugués. Ils s'assirent l'un après l'autre autour de lui, et ces chefs puissants «qui semblaient, dit Penn, se mouvoir selon le moindre souffle de leurs peuples» immobiles et attentifs, lui



formèrent un auditoire aussi recueilli qu'une réunion d'Amis. Quand il eut cessé de parler, ils l'invitèrent à prendre part à leur festin. Après le repas, William s'assit à terre à son tour pour regarder les jeunes hommes danser. Les guerriers rouges vinrent le défier à la lutte. Il accepta, et le paisible quaker, transformé en athlète, aussi souple, aussi agile que ses nerveux adversaires, les terrassa tous au milieu des hurlements d'admiration de l'assistance. Au bout de quelques semaines, le nom d'Onas était prodigieusement populaire parmi les Indiens.

Le terrain lui parut alors suffisamment préparé pour le grand acte qu'il méditait. Il proposa une conférence aux chefs des tribus et aux guerriers, afin de confirmer les traités conclus précédemment avec ses agents et de convenir d'une paix éternelle. L'offre fut acceptée.

Sur les bords du Delaware, au lieu où s'élève aujourd'hui Philadelphie, est un amphithéâtre naturel, où les tribus indigènes tenaient depuis un temps immémorial leurs assemblées. Son nom, Sakimaxing, signifie place des rois. En ce lieu se dressait un orme antique, un de ces ormes glorieux qui règnent sur les forêts du Nouveau Monde. Il était âgé de plus de cent cinquante ans; les nations amies avaient accoutumé de se rencontrer sous ces larges branches, et les Peaux-Rouges avaient fumé le calumet de paix sous son ombre longtemps avant que les faces pâles abordassent sur ces rivages. D'anciennes traditions avaient rendu ce lieu sacré, et lorsque Penn proposa sa conférence solennelle, il donna rendez-vous aux rois indiens à Sakimaxing.

Les artistes ont peint, les poètes ont chanté, les philosophes ont loué cette entrevue des hommes blancs et des hommes rouges. Il est facile de rétablir les grandes lignes du paysage. Là-bas, les masses épaisses de cèdres, de pins et de châtaigniers s'enfonçant dans l'intérieur des terres; ici, le noble fleuve roulant vers l'Océan ses flots majestueux. Sur ses eaux flottait la fumée bleuâtre venue de la maison rustique du colon. Au-delà du fleuve, les campagnes fertiles et cultivées du West-New-Jersey. Voici l'orme gigantesque à qui ce jour va donner l'immortalité; voici la verte salle du conseil, formée par la nature. Au centre de ce groupe se tient William Penn; son costume est semblable à celui des colons anglais, dont il ne se distingue que par l'emblème de sa dignité : une écharpe de soie bleue nouée autour de la taille. Ce costume ne manque pas de grâce. Un habit garni de plusieurs rangées de boutons et tombant jusqu'aux genoux; un gilet d'une étoffe différente; des culottes extrêmement amples, tailladées sur les côtés et rattachées autour du genou avec des cordons; de larges

manches de chemise formant fouilli; une profusion de ruches; enfin un chapeau de la forme adoptée par la noblesse, mais sans plume, et dont les bords laissaient échapper des boucles de cheveux bruns – tels étaient les principaux éléments d'un ensemble fort séant. A la droite de William est le colonel Markham, portant l'uniforme de l'armée anglaise; à sa gauche Pearson, le brave compagnon de son voyage; un peu en arrière un groupe pittoresque et varié : vieux soldats suédois revêtus des uniformes avec lesquels ils avaient fait la guerre sous Gustave-Adolphe; colons hollandais et allemands, quakers dans la tenue sévère des premiers puritains; matelots au costume grossier mais dégagé; membres du conseil et gouvernement; enfin le vieux capitaine Cockle, interprète ordinaire auprès des Peaux-Rouges et l'un des personnages importants de la colonie.

Lorsque les Indiens s'approchèrent, la tête ornée de plumes ondulant au soleil, le corps peint en jaune, en rouge et en bleu, le gouverneur les reçut avec la dignité pleine d'aisance des cours européennes. Les salutations terminées, les sachems se retirèrent à quelque distance, et après qu'ils se furent consultés, le principal d'entre eux, Taminent, dont les fils des bois se rappellent encore aujourd'hui les vertus, fit quelques pas en avant, plaça sur sa tête un chapelet dans lequel était enlacée une petite corne, et s'assit. Ce chapelet était le symbole de son pouvoir, et d'après les coutumes des Lenni-Lenapé, quand le chef le mettait sur son front, le lieu où il se trouvait devenait sacré et la personne de tous les assistants inviolable. Les deux plus vieux sachems prirent place à sa droite et à sa gauche; les guerriers d'âge moyen se rangèrent autour d'eux en croissant, et les jeunes hommes formèrent un troisième cercle extérieur. Quand tous se furent assis, le vieux roi annonça au gouverneur qu'ils étaient prêts à écouter et à méditer ses paroles. Penn se leva. Il avait trente-huit ans; sa taille était élancée, sa tournure gracieuse. «C'était, a écrit une dame qui assistait à l'entrevue, le plus beau gentilhomme et le plus spirituel, le cavalier de meilleure mine que j'aie jamais vu.»

«Le Grand Esprit, dit-il, qui règne dans le ciel où les hommes bons vont après la mort, qui nous a faits, vous et moi, de rien, et qui connaît les pensées secrètes cachées au fond du cœur de l'homme blanc ou de l'homme rouge, sait que mes enfants et moi nous avons un grand désir de vivre en paix, d'être vos amis, de ne point vous faire de mal, mais de vous rendre tous les services en notre pouvoir. Le Grand Esprit, étant le père commun de tous les hommes, veut que nous vivions ensemble, non pas seulement comme des frères, fils du même père, mais comme si nous n'avions qu'une tête, un cœur et un corps, en sorte que tous souffrent du mal fait à un seul, et que tous ressentent le bien fait à un seul. Mes enfants et moi, nous ne tirons jamais un coup de fusil et nous ne servons jamais de l'épée; nous rencontrerons l'homme rouge sur le large sentier de la bonne foi et de la bonne volonté. Nous ne voulons faire de mal à personne et nous ne craignons rien.»

Penn lut ensuite le traité d'amitié et en expliqua les clauses. Il y était dit qu'à partir de ce jour les enfants d'Onas et les peuples des Lenni-Lenapé seraient frères; que tous les chemins seraient libres pour tous; que les portes des hommes blancs seraient ouvertes aux hommes rouges, et les huttes des hommes rouges ouvertes aux hommes blancs; que les enfants d'Onas ne

croiraient pas les faux rapports qu'on leur ferait sur les Lenni-Lenapé, et réciproquement, mais que les uns et les autres viendraient, et verraient par eux-mêmes, et enterreraient ces faux rapports dans un puits; que si les chrétiens apprenaient qu'un danger menaçait les Indiens, ou si les Indiens apprenaient qu'un danger menaçait les chrétiens, ils courraient, comme des amis, en avertir les autres; que si un fils d'Onas faisait du mal à un Peau-Rouge, ou un Peau-Rouge à un fils d'Onas, l'offensé ne chercherait pas à se venger, mais se plaindrait aux chefs et à Onas, afin que justice lui fut rendue par douze hommes équitables, et l'offense enterrée dans un puits sans fonds; que les Lenni-Lenapé assisteraient les hommes blancs, et les hommes blancs les Lenni-Lenapé contre tous ceux qui les troubleraient ou les nuieraient; enfin, que les chrétiens et les Indiens parleraient à leurs enfants de cette ligue et de cette chaîne d'amitié, afin que la chaîne devînt de plus en plus forte et se conservât pure et brillante, sans rouille ni tache, tant que les ruisseaux et les rivières couleraient, tant que le soleil, la lune et les étoiles subsisteraient.

William posa le traité sur le sol. Les sachems acceptèrent ses propositions pour eux et pour leurs enfants. Il n'y eut ni serments, ni sceaux, ni momeries; un simple oui ratifia le traité des deux parts – et il fut observé, à la différence des traités jurés et scellés (1).

Cécile Vincens,
William Penn,
1877

(1) Hepworth Dixon

Quakers et Quaker Oats

Plus que les historiens, c'est la firme américaine Quaker Oats, fondée en 1901 et qui n'a rien à voir avec la Société des Amis, qui a le plus contribué à rendre populaire, dans le monde entier, le fondateur de la Pennsylvanie.

C'est probablement à la Société des Quaker Oats (*oats* signifie «avoine») de Chicago et à ses prédécesseurs que le nom de «quaker» doit sa célébrité. Cette minoterie, créée il y a plus de trois quarts de siècle, se développa au point de s'emparer de la plus grosse part du marché américain pour les denrées alimentaires de petit déjeuner et finalement, du marché mondial pour ce type de produits. L'entreprise fit appel aux moyens publicitaires très puissants alors utilisés aux différentes époques de l'histoire : panneaux, articles emballés, coupons détachables, échantillons gratuits, etc. Peu d'établissements, quel qu'en soit le produit, ont soigné leur image de marque avec tant de persévérance.

Tout commença à Ravenna, en Ohio, en 1877, avec la minoterie Quaker Mill Company qui, fusionnant avec d'autres compagnies, devint, en 1888, la American Cereal Company (Compagnie Américaine de Céréales) et finalement la Quaker Oats Company (Compagnie Quaker d'Avoine). Des filiales de même nom s'établirent dans tous les pays civilisés, et dans certains qui le sont moins, des montagnes glacées du Groenland au rivage de corail de l'Inde. Le périodique de la maison mère s'intitule *Earth-Quaker* (avec un jeu de mots sur *earthquake* qui signifie «tremblement de terre». Littéralement, *Earth-Quaker* signifierait «celui qui fait trembler la terre»; rappelons qu'à l'origine (1657) le mot «quaker» signifiait «trembleur : celui qui tremble à la parole de Dieu.» ... un nom bien choisi.

(...) Les souvenirs se rapportant à (l'appellation de la firme) ne sont pas unanimes. Un certain M. Crowell qui racheta l'affaire en 1881 affirma que le nom était l'idée de Henry D. Seymour : « Au moment de la fusion avec la

nouvelle compagnie, il chercha un nom dans le dictionnaire mais n'y trouva rien qui lui plût; il se pencha alors sur l'encyclopédie et tomba sur un article concernant les quakers qu'il lut avec intérêt. La pureté de la vie de ces gens, leur solide honnêteté, leur vigueur et leur virilité l'impressionnèrent. Très vite, l'idée lui prit de tracer un parallèle entre ces traits de caractère et toute la détermination et les principes que nécessitait le lancement d'une nouvelle société et... il en vint à la conclusion que "quaker" était le nom qu'il convenait d'utiliser. Ses associés l'approuvant, le mot "quaker" fut adopté.»

Une tout autre version fut donnée par William Heston : un jour, alors qu'il marchait dans les rues de Cincinnati – la compagnie n'était à l'époque pas encore baptisée – il se trouva soudain, dit-il, face à une gravure de William Penn; le costume quaker qu'il portait et le tempérament qui se dégageait de l'homme, lui firent immédiatement penser que «Quaker» serait un excellent nom pour la nouvelle entreprise.

Seymour et Heston étaient deux des quatre sociétaires et également les membres dirigeants de la firme d'origine, la Quaker Mill Company.

Des deux versions, on retiendrait aujourd'hui sans doute celle de Heston bien qu'elle soit encore fort discutable. (...) On ne peut de nos jours certifier que la ressemblance avec William Penn subsiste; on ne peut non plus être certain que le quaker des Quaker Oats est William Penn. En 1901, l'année de la fondation de la Quaker Oats Company, Amelia Gummere écrivit qu'elle présumait, d'après le costume, que c'était

«William Penn sur nos boîtes de Quaker Oats». Une autre indication confirmerait cette supposition : voyez ci-contre la reproduction de la première marque déposée, reproduction tirée de l'*Official Gazette of the U.S Patent Office* (la Gazette Officielle du Bureau américain des Brevets d'invention). Le quaker tient dans la main un parchemin déroulé qui n'a là aucune utilité, mais dont la représentation fut sans doute inspirée du tableau de Benjamin West, *Le Traité de Penn avec les Indiens*. Cette gravure, sous ses diverses formes, comprend toujours un parchemin placé dans la main de Penn ou qu'on lui tend. Et qu'y aurait-il donc eu de plus naturel que Pugh, l'imprimeur quaker de Cincinnati et ami des Indiens, exposât dans sa boutique une des gravures les plus populaires de cette scène (celle que remarque Heston)? Et si William Penn était le quaker des Quaker Oats, le biographe qui affirma que William Penn avait semé des Quaker Oats dans sa jeunesse devrait réviser sa chronologie car Penn n'était pas encore quaker et les Quaker Oats n'existaient pas encore. Mais à part cela, la relation était juste.

L'histoire plus récente du terme est tout aussi intéressante bien que le rapport avec le quakérisme soit moindre. Les propriétaires de la marque déposée, qui l'estimèrent, en 1928, à dix millions de dollars avec incorporels, durent la défendre devant le tribunal contre quelque contrefaçon de rivaux comme Friends` Oatmeal (*Friends* se veut emprunté à *Society of Friends*, «Société des Amis») qui affichait le personnage d'une quakeresse. Il fallait aussi qu'ils se défendent contre la plainte concernant leur monopole du produit. En 1915, la Society of Friends (la Société des Amis) elle-même tenta sans succès d'obtenir du

congrès que soit votée une loi «empêchant les fabricants de donner une dénomination religieuse aux produits destinés à la vente entre Etats». Les Amis obtinrent que l'on contrôle l'utilisation de leur nom dans un des Etats seulement, dans l'Indiana.

En 1920, quand des quakers commencèrent à nourrir des enfants en Allemagne, à la grande surprise, d'ailleurs, de la nation vaincue, on put lire dans la presse, parmi les conjectures peu judicieuses sur le généreux effort américain, un article qui suggérait que cette affaire de quakers n'était qu'une énorme entreprise de publicité typiquement américaine pour la Quaker Oats Company. Un million d'enfants recevaient par jour un «échantillon gratuit»! Vingt ans plus tard, quand le régime nazi acceptait mal les idéaux de paix des quakers, la filiale allemande Quäker Nährmittel Gesellschaft se lava de tout soupçon en publiant dans la presse un reniement officiel de tout rapport avec le «Gesellschaft» religieux des quakers. Voyez comment, au sein du même pays, le quaker figurant sur les boîtes de céréales a pu être interprété de façons si contradictoires.

Entre-temps, d'autres aliments à base de céréales, destinés aux hommes et aux bêtes, sont sortis sous le label Quaker; le personnage sombre sur le paquet a fait place à un gros plan, un visage rougeoyant. La caractéristique qui seule subsiste est le chapeau à larges bords.

Henry Cadbury,
The Quaker in Quaker Oats,
Trad. de M.-A. Esquivié-Vansœterstède.

Evolution de l'emblème de la Quaker Oats Company, représentant vraisemblablement William Penn.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages généraux

Article «Quaker», dictionnaire de la spiritualité ascétique et mystique, tome XII, Beauchêne, Paris 1986.
Dommen Edouard, *Les Quakers*, Le Cerf, 1990.
Frost William et Moore John, *Essays in Quaker History, Pendle Hill*, 1986.
Hill Christopher, *Le Monde à l'envers*, Payot, 1977.
Punshon John, *Portray in Grey*, Londres, 1986.
Reay Barry, *The Quakers and the English Revolution*, Londres, 1985.
Southall Kenneth, *Our Quaker Heritage : Early Meeting Houses*, Quaker Home Service, 1974.
Van Etten Henry, *George Fox et les quakers*, Seuil, 1956.

Sur Moyse Amyraut

Stauffer Richard, *Un précurseur français de l'œcuménisme*, Les Bergers et les mages, 1962.

Sur les quakers en France

Pasquier Thierry, *Les Baleiniers français de Louis XVI à Napoléon*, Henri Veyrier, 1990, diffusé par Chiron.
Van Etten Henry, *Chronique de la vie quaker française*, Centre quaker de Paris, 1947.

Sur John Woolman

Ansermoz Violette, *John Woolman, pèlerin de l'absolu*, édité par les Frères Headley, Londres, 1972.

Quelques œuvres de William Penn

A Collection of the Works of William Penn, Londres, 1726, réimp. AMS Press, 1974.
Essai d'un projet pour rendre la paix de l'Europe solide et durable, William Sessions, York, 1986.
Fruits de l'amour d'un père ou Avis de Guillaume Penn à ses enfants, Londres, 1827.
Fruits de la solitude, Londres, 1827.
Histoire abrégée de l'origine et de la formation de la Société dite des quakers, Londres, 1790.
The Rise and Progress of the People Called Quakers, Friends United Press, 1987.
Sans croix, point de couronne, Dervy, 1988.

Quelques œuvres de quakers

Barclay Robert, *Apologie*, traduit par Georges Liens, Dervy (à paraître en 1991).
Bénézet Antoine, *Memoirs*, Robert Vaux, Centre quaker de Londres, York, 1817.
Fox George, *Journal* (trad. française), Centre quaker de Paris, 1962.
Woolman John, *Journal and Major Essays*, Philadelphia Early Meeting, 1971.

Sur William Penn et les quakers en Amérique du Nord

Bacon Margaret, *The Quiet Rebels. The Story of the Quakers in America*, New Society Publishers, 1985.
Bastian Maurice, *Pennsylvanie, terre d'asile*, Saint-Maurice, 1979.
Bender William, *Non Resistance in Colonial Pennsylvania*, Eastern Mennonite Publications, 1985.
Brailsford Mabel, *The Making of William Penn*, New York, 1930.
Brock Peter, *Pacifism in the United States*, Princeton, 1968.
Brodin Pierre, *Les Quakers en Amérique du Nord au XVII^e siècle et au début du XVIII^e*, Dervy, 1985.
Bronner Edwin, *William Penn's «Holy Experiment», the Founding of Pennsylvania, 1681-1701*, Temple University Publications, 1962.
Bronner Edwin, *William Penn, XVII^th Century Father*, Pendle Hill Pamphlet, 1975.
Bronner Edwin, *War Tax Concern, A Quaker History*, FWCC, Philadelphia, 1986.
Burt Struthers, *Philadelphia, Holy Experiment*, Doubleday & Cy, New York, 1946.
Comfort William, *William Penn and our Liberties*, Philadelphia Yearly Meeting, 1976.
Dobrée Monamy, *William Penn, Quaker and Pioneer*, Philadelphie, 1983.
Dunn Mary Maples, *Politics and Conscience*, Princeton, 1967.

Dunn Richard and Dunn Mary, *The World of William Penn,* Univ. of Pennsylvania Press, 1986.
Dunn Richard and Dunn Mary, *The Papers of William Penn,* University of Pennsylvania Press, 1988 (5 volumes).
Dupuis Alice, *Le Visage européen de William Penn,* thèse, Paris, 1958.
Eames Marion, *Fair Wilderness,* Corgi Books, Londres, 1976.
Endy Melvin, *William Penn and Early Quakerism,* Princeton, 1967.
Frost William, *The Quaker Family in Colonial America,* Londres, 1973.
Graham John, *William Penn,* Swarthmore Press, 1924.
Hull William, *William Penn, a Topical Biography,* Oxford, 1937, réimp. New York Arno Press, 1978.
Huxter Robert, *Old Jordans,* Jordans, 1988.
Huxter Robert, *Jordans Meeting,* Jordans, 1988.
Janney Samuel M., *The Life of William Penn,* Philadelphie, 1856.
MacMaster Richard, *Land, Piety, Peoplehood, the Establishment of Mennonite Communities in America, 1683-1790,* Herald Press, 1985.
Marcillac Jean de, *La Vie de Guillaume Penn, fondateur de la Pennsylvanie,* Paris, 1791.
Monastier Hélène, *William Penn, aventurier de la paix,* Labor et fides, 1967.
Terasaki Taro, *William Penn et la paix,* Paris, 1926.
Umbdenstock R., *William Penn et les précurseurs de Genève de 1500 à 1815,* thèse, Saint-Dizier, 1932.
Vincens Cécile, *William Penn,* Paris, 1877.
The William Penn Tercentury Committee, *Remember William Penn,* Harrisburg, 1945.
Wilson Robert, *Philadelphia Quakers, 1681-1981,* Philadelphia Yearly Meeting of the Religious Society of Friends, 1981.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

COUVERTURE

1er plat *L'Arrivée de William Penn,* peinture de Thomas Birch, XVIIe s. Karolik Collection, Museum of Fine Arts, Boston.
Dos *William Penn,* peinture de Henry Inman, vers 1832. Eastern National Park & Monument Association, Philadelphie.
4e plat Estampe représentant William Penn avec deux mains se serrant. Bibliothèque nationale, Paris.

OUVERTURE

1/5 Illustrations de Gilbert Houbre.
7 *Mutual Trust* («Confiance mutuelle»), peinture murale de Paul Domville. State Museum of Pennsylvania, Harrisburg.

CHAPITRE I

8 *Navire français et pirates barbaresques,* peinture de Aert Anthonisz. National Maritime Museum, Londres.
9 *Pirate barbaresque* dans *Histoire illustrée des pirates* de Christian, 1846-1850. Bibliothèque nationale, Imprimés, Paris.
10hd Giles Penn. Pennsbury Manor.
10b Bourse brodée ayant appartenu à la famille Penn et représentant l'amiral William Penn.
11 *Scène de l'Inquisition,* peinture d'Eugenio Lucas, 1851. Musée du Louvre, Paris.
12g *Henri VIII d'Angleterre,* peinture de Hans Holbein le Jeune. Palais Barbarini, Rome.
12d *Charles Ier,* peinture de D. Mytens. National Maritime Museum, Londres.
13g Arbre généalogique de la dynastie des Tudors.
13d *Cromwell,* peinture de A. Van Dyck. National Maritime Museum, Londres.
14h *L'Arrivée de Charles II à La Haye le 15 mai 1660,* peinture de J. B. Bouttats. National Maritime Museum, Londres.
14-15b *Londres, vue de la colline de Greenwich,* peinture de Jan Vorsterman, vers 1680. Guildhall Art Gallery, Londres.
16-17 *Le Collège de Christchurch à Oxford,* peinture de J. Murray Ince, XIXe s. Oscar & Peter Johnson Ltd, Londres.
17 Panneau de la tapisserie quaker, années 1980.
18 *William Penn rencontrant la pensée quaker à Oxford,* peinture de Violet Oakley, 1944. Pennsylvania State

Capitol, Harrisburg.
19 Bal à la française, gravure, XVII[e] s. Bibliothèque nationale, Estampes, Paris.
20 Moyse Amyraut, gravure de P. Lombart d'après un tableau de Philippe de Champaigne. Bibliothèque nationale, Estampes, Paris.
21 *L'Université de Lincoln's Inn*, peinture de Samuel Scotts, XVII[e] s. Wilton House, Wilts.
22h Les habitants de Londres fuient la ville au moment de la peste, gravure sur bois, XVII[e] s.
22b *Le Grand Incendie de Londres en 1666*, peinture de l'Ecole hollandaise. Museum of London.
23h La province de Munster (et plan de la ville de Cork), carte de John Speede, 1690. Bibliothèque nationale, Cartes et Plans, Paris.
23b William Penn à vingt-deux ans. Historical Society of Pennsylvania.
24 La ville de Cork, gravure, XVII[e] s. Bibliothèque nationale, Cartes et Plans, Paris.
25 George Fox à Pendle Hill, gravure de Robert Spence.
26-27h (de gauche à droite) Trois panneaux de la tapisserie quaker, années 1980.
26-27b Swarthmore Hall, près d'Ulverstone, résidence de George Fox. Library of the Society of Friends, Londres.
27b George Fox, d'après une gravure de Robert Spence. Library of the Society of Friends, Londres.
28h, 28b, 29h, 29b Illustrations du *Journal* de George Fox, gravures de Robert Spence. Friends' Historical Library, Swarthmore College, Swarthmore.
30 Une assemblée de quakers, d'après une gravure du XVII[e] s.
31h Anneken Hendriks brûlée vive à Amsterdam en 1571, gravure de Jan Luyken.
31b *L'Amiral Penn renvoyant son fils*, peinture de Violet Oakley, 1913-1914. Pennsylvania State Capitol, Harrisburg.

CHAPITRE II

32 Un procès quaker, gravure, XIX[e] s.
33 Un quaker torturé.
34h William Penn rendant son épée, diorama, Philadelphie. Early Meeting of the Religious Society of Friends, Arch Street, Philadelphie.
34b *La Présentation de William et Gulielma par Pennington*, peinture anonyme, 1830. Meeting House, Jordans, Beaconsfield.
35 Penn en prison visité par sa famille.
36 La Tour de Londres, lithographie de Stadler d'après Farington, 1795. Guildhall Library, Londres.
37 *L'Arrestation de Penn, pendant qu'il prêche*, peinture de Violet Oakley, 1913-1914, Pennsylvania State Capitol, Harrisburg.
38h Panneau de la tapisserie quaker, années 1980.
38m Page de titre du procès de William Penn et William Mead, septembre 1670. Library of the Society of Friends, London.
39h La prison de Newgate. Hampton L. Carson Collection, Free Library of Philadelphia.
39b *Charles I[er] et le duc d'York*, peinture de Peter Lely. Alnwick Castle, Northumberland.
40 Panneau de la tapisserie quaker, années 1980.
41h *Intérieur de la maison d'assemblée de Jordans*, peinture de J. Walter West, Friends' Historical Library, Swarthmore College, Swarthmore.
41b *Penn écrivant en prison*, peinture de Violet Oakley, 1944, Pennsylvania State Capitol, Harrisburg.
42h Panneau de la tapisserie quaker, années 1980.
42b Carte des voyages de George Fox en Amérique, 1672-1673, illustration de Daniel Moignot.
43h Portrait de Gulielma Penn, née Springett. Library of the Society of Friends, Londres.
43b Basing House, à Rickmansworth (Hertfordshire), une des résidences de Penn, d'après un dessin de George Coventry, en 1833. Library of the Society of Friends, Londres.
44h Page de titre de *England's Present Interest Discoverd* de William Penn, 1675.
44b Illustration du *Journal* de George Fox, gravure de Robert Spence, 1664. Library of the Society of Friends, Londres.
45 L'expulsion des quakers du Massachussets, en 1660, illustration parue dans *The Graphic*, en 1884. Bibliothèque nationale, Estampes, Paris.
46-47 Charles I[er] bénissant le *Welcome* sur la Tamise au départ de Londres.

CHAPITRE III

48 *Fairmount et la rivière Schuylkill*, peinture de William Groombridge, 1800. Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.
49 Penn débarquant du *Welcome* à Upland, dessin de Arnold Anderson, 1931. Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.

50g Panneau de la tapisserie quaker, années 1980.
50d Carte du voyage de Penn en Hollande et en Allemagne, en 1677.
51h Suédois et Indiens en Nouvelle-Suède, gravure de Thomas Holme. Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.
51b *La Charte de Pennsylvanie*, peinture de Violet Oakley, 1913-1914. Pennsylvania State Capitol, Harrisburg.
52h Première page de la Charte de 1681 (fac-similé de 1878). Pennsylvania State Archives.
52b *La Vision de Penn*, peinture de Violet Oakley, 1913-1914. Pennsylvania State Capitol, Harrisburg.
53 Première version de *Frame of Government* de William Penn, vers 1681. Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.
54h Carte de la Pennsylvanie et des Etats environnants.
54b Panneau de la tapisserie quaker, années 1980.
55h Un chef indien de la tribu des Lenni Lenape. Library Company of Philadelphia.
55b Acte des Indiens Delaware, le 15 juillet 1682. Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.
56hg William Penn à bord du *Welcome*, d'après une peinture de J. L. G. Ferris.
56md Le *Concord*, à bord duquel sont arrivés les premiers immigrants allemands, reconstitution de Jan Gleystenn.
56b *L'Arrivée de Penn en 1682*, peinture de J. L. G. Ferris. Smithsonian Institute, Washington.
57 *Le Traité de Penn*, peinture de Edward Hicks. Thomas Gilcrease Museum, Tulsa.
58 *Le Royaume pacifique*, peinture de Edward Hicks, 1826. Philadelphia Museum of Art.
59g Carte de l'Amérique septentrionale : Floride, golfe du Mexique, Lousiane, par J. B. L. Franquelin, fin XVII[e] s. Service historique de la Marine, Vincennes.
59d François Cavellier de La Salle, gravure. Bibliothèque nationale, Estampes, Paris.
60-61 *L'Arrivée de William Penn*, peinture de Thomas Birch, XVII[e] s. Karolik Collection, Museum of Fine Arts, Boston.
61h Détails d'une gravure sur bois représentant William Penn dirigeant les travaux d'urbanisme à Philadelphie.
61b *Idem.*
62h *Map of the improved part of Pennsylvania in America*, sous la direction de Thomas Holme. Bibliothèque nationale, Cartes et Plans, Paris.
62-63b *Vue du sud-est de la ville de Philadelphie*, peinture de Peter Cooper. Library Company of Philadelphia.
63h Plan de Philadelphie et environs, 1764. Bibliothèque nationale, Cartes et Plans.
64 *James II*, peinture de Nicolas de Largillière. National Maritime Museum, London.
65 Arbre généalogique de la dynastie des Stuarts.
66 *Départ de Guillaume d'Orange et de la princesse Marie pour la Hollande, le 19 novembre 1677*, peinture de W. Van de Velde le Jeune. National Maritime Museum, Londres.
67h *Guillaume II d'Orange*, peinture de Godfrey Kneller. Historical Portraits Ltd, London.
67b «Réception faite au roy [...] d'Angleterre par le roy [Louis XIV] à Saint-Germain-en-Laye le VII Janvier 1689», gravure. Bibliothèque nationale, Estampes, Paris.
68 Proclamation pour l'arrestation de William Penn et d'autres personnes, en 1690. Library of the Society of Friends, Londres.
70h Maison d'assemblée fréquentée par William et Gulielma Penn *The Blue Idol*, Coolham, Sussex, construite en 1691.
70b Page de titre de *Some fruits of solitude* in *Reflections and Maxims Relating to the Conduct of Human Life*, de William Penn, mai 1693, Londres. Library of the Society of Friends, Londres.
71 *Le Mariage de William Penn et Hannah Callowhill en 1695*, peinture de Ernest Board. City of Bristol Museum and Art Gallery.
72h William Penn, pastel de Francis Place. Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.
72b «Un synode quaker», gravure satyrique.
73h Girouette appartenant au moulin acheté en 1699 par Penn, Samuel Carpenter et Caleb Pusey. Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.
73b Le manoir de Pennsbury. Friends' Historical Library, Swarthmore College, Swarthmore.

CHAPITRE IV

74 Famille d'Indiens Delaware, 1702, gravure d'après Thomas C. Holme.

Library Company of Philadelphia
75 Avers du sceau de William Penn, 1699
76 La maison de Penn dans la Deuxième Rue, près de Chestnut Street, à Philadelphie.
77h Indienne Iroquoise, d'après un dessin du XVII[e] s. Bibliothèque nationale, Estampes, Paris.
77b Idéogrammes représentant les animaux totémiques des tribus indiennes ayant signé le traité de paix avec le gouverneur Callière à Montréal le 8 septembre 1700. Archives Nationales, Fonds des colonies, Paris.
78 Carte de l'Amérique septentrionale. Le Canada de J.B.L. Franquelin, fin XVII[e] s. Service Historique de la Marine, Vincennes.
79 *L'amiral George Churchill, duc de Marlborough,* peinture de G. Kneller, 1704. National Maritime Museum, Londres.
80h L'ex-libris de William Penn.
80b *La Reine Anne,* peinture de M. Dahl. National Maritime Museum, Londres.
81 James Logan. Historical Society of Pennsylvania.
82 La maison Fairman et l'arbre du traité. Library Company of Philadelphia.
82-83 La Philadelphie de 1702. Lithographie de F. J. Waldo, 1876.
84h L'ancien palais de justice, construit en 1707, démoli en 1830.
84-85 *L'Auberge du Capitole,* lavis de Edward W. Mumford. Library Company of Philadelphia.
85h La taverne de l'Ancre bleue et les docks. Library Company of Philadelphia.
86g *Hannah Callowhill-Penn,* pastel de Francis Place. Historical Society of Pennsylvania.
86d *John Penn,* peinture de J. R. Lambdin. Historical Society of Pennsylvania.
87hg Thomas Penn, copie de M. J. Naylor en 1896 d'après la peinture de Joseph Highmore. Historical Society of Pennsylvania.
87hm Margaret Penn. Historical Society of Pennsylvania.
87hd Richard Penn. peinture de Joseph Highmore. Historical Society of Pennsylvania.
87b Cimetière de la famille Penn à la Meeting House de Jordan, Beaconsfield, Buckinghamshire.
88h Monument de la marche des Indiens à Wrightstown. Bucks Company, Pennsylvanie.
88bg *Le chef Delaware Lapowinsa,* peinture de Gustave Hesselius. Historical Society of Pennsylvania.
88bd *Le chef Delaware Tishcohan,* peinture de Gustave Hesselius. Historical Society of Pennsylvania.
89 *Liberty Bell,* la cloche de la Liberté.
90h *Join or Die,* dessin antifrançais de Benjamin Franklin, en 1754, réutilisé pour la fédération des premiers Etats américains.
90b *Benjamin Franklin,* lithographie de 1847.
91h Commissaire aux douanes enduit de goudron et de plumes à Boston. British Museum, Londres.
91b Panneau de la tapisserie quaker, années 1980.
92-93 *Nul ne peut les effrayer,* illustration de J. Doyle Penrose, 1918.
94h Le temple de la Philosophie dans le parc Jean-Jacques Rousseau à Ermenonville.
94b *Voltaire s'entretenant avec les paysans de Fernay,* peinture attribuée à Huber. Musée des Beaux-Arts, Nantes.
95 Accusés de conspiration, Brissot et ses complices sont condamnés à mort par le Tribunal révolutionnaire. Bibliothèque nationale, Estampes, Paris.
96 La statue de Penn en haut du City Hall à Philadelphie.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

97 *William Penn, Man of Vision, Courage, Action,* peinture murale de N. C. Wyeth de 1933, représentant William Penn accompagné de George Fox (à sa droite) et de Charles II et Jacques II (à sa gauche), avec Londres en arrière-plan. Autorisation : Penn Mutual Life Insurance Company, Philadelphie.
98-99 *The Quakers Meeting,* gravure de Visscher, 1692, d'après le tableau de Heemskirk, Library of the Society of Friends, Londres.
100 Panneau de la tapisserie quaker *Publishers of Truth.*
101 Portrait présumé de George Fox, gravure du XIX[e] s. Friends' Historical Library, Swarthmore College, Swarthmore.
102-103 *Jordan's Meeting House and Burial Ground,* peinture d'Alfred Rawlings, Friends' Historical Library, Swarthmore College, Swarthmore.
104 *Penn accueilli par la colonie hollandaise à Philadelphie en 1682,* gravure de F. Dadd. Mansell Collection, Londres.
106 Frontispice du *Recueil de diverses pièces concernant la*

Pennsylvanie.
Bibliothèque nationale, Imprimés, Paris.
108 Statue de William Penn, Pennsylvania Hospital, Philadelphie.
109 Frontispice de la Charte des Libertés, 1701.
110-111 Des colons de William Penn sur les bords du Delaware, gravure.
112 *Rise of Puritan Idea*, peinture de Violet Oakley, 1913-1914. Pennsylvania State Capitol, Harrisburg.
114-115 «William Penn achète des Sauvages le Pays qu'il veut occuper», gravure, Bibliothèque nationale, Estampes, Paris.
119 Fac-similé de la lettre reçue par William Penn des Indiens, octobre 1701. Historical Society of Pennsylvania, Philadelphia.
120 Page de titre de *An Essay Towards the Present and Future Peace of Europe...*, par William Penn, 1693. Library of the Society of Friends, Londres.
123 William Rotch, d'après un tableau attribué à Marchant.
124-125 Vue de Dunkerque vers 1660, gravure, Bibliothèque nationale, Estampes, Paris.
128-129 Partition de *Wear it as Long as you Can*, de Barbara Hollingsworth.
130 *Moi, libre,* estampe de Basset. Bibliothèque nationale, Estampes, Paris.
132-133 Maison d'assemblée quaker de Burlington, construite en 1687.
136-137 John Woolman et l'esclave. Autorisation : *Quaker Reflexion to Light the Future*, publié par Friends General Conference, Philadelphie.
138 *Benezet Instructing Colored Children.*
139 Haverford College, 1833.
140-141 *Elizabeth Fry visitant les prisonnières de Newgate, en 1823,* peinture de Jerry Barrett. Autorisation : *My Part in the Quaker Adventure*, publié par Friends General Conference, Philadelphie.
142 Etienne de Grellet, portrait anonyme.
144 *Samuel Pepys, secrétaire de l'Amirauté,* peinture de G. Kneller, National Maritime Museum, Londres.
146/148 Fac-similé de la page de titre et premières pages de *Lettre d'un bourgeois de Londres, quaker de religion, à son collègue Mr R. W., marchand à Rotterdam,* 1688. Bibliothèque nationale, Imprimés, Paris.
152 Page de titre des *Quakers françois ou les nouveaux trembleurs*, 1732. Bibliothèque nationale, Imprimés, Paris.
155 *George Fox refusant de prêter serment à Holker Hall,* peinture de J. Petty.
161 *Wampum Belt,* ceinture donnée en gage d'amitié et de fidélité par les Indiens à William Penn, lors du traité de Shackamaxon. Historical Society of Pennsylvania.
163 *Orme du traité de Shackamaxon,* peinture de Thomas Birch. Historical Society of Pennsylvania.
164/167 Personnage du Quaker, vraisemblablement William Penn, emblème des céréales Quaker Oats.
174 Traité entre William Penn et les Indiens, par Fritz Eichenberg, 1944.

INDEX

A

Amérique française 77, 90, 111, 122, 123.
Anne 80, 81.

B

Baltimore (Lord) 51, 59.
Bénézet 136, 137, 139.
Brissot, Jacques Pierre 95, 159.
Buckingham (comté de) 34, 81, 87, 102, 103.
Burlington 47, 132.

C - D

Charles Ier 13.
Charles II 15, 17, 39, 43, 47, 59, 64.
Charte des Privilèges 78, 81, 89, 106 à 111.
Churchill (duc de Marlborough) 79, 80, 123.
Concord (le) 56
Constitution des Etats-Unis 53, 93.
Cork (Irlande) 17, 23, 24.
Cromwell, Oliver 13, 14, 15.
Déclaration des Droits 65, 67.

E - F - G

Esclavage 56, 130, 131 à 137.
Elisabeth Ire 12, 13, 30, 34.
Ford (famille) 72, 81, 87.
Fox, George 24, 25, 27, 29, 42, 44, 69, 73, 95, 128.
France 20, 21, 94, 123 à

127, 152 à 163.
Français 69, 89.
Franklin, Benjamin 90.
Gallois 50, 145, 146.
Germantown 56, 132 à 134.
Guillaume d'Orange 66, 67, 69, 80, 81.

H - I - J

Harrington 53.
Henry VIII 12.
Hollande 11, 21, 50, 79.
Hollandais 51, 54.
Indiens 46, 54, 57, 58, 61, 75 à 77, 80, 87 à 89, 93, 94, 118, 119.
Inquisition 14, 21.
Irlande 11, 14, 15, 17, 22, 23, 40.
Jacques II (duc d'York) 39, 44, 55, 59, 64, 67, 69, 116, 117.
Juifs 67, 117, 118.

K - L - M

Kent (le) 45 à 47.
Lincoln's Inn 21.
Loe, Thomas 15, 18, 24, 35.
Louis XIV 18 à 20, 40, 59, 64, 79.
Macaulay 148 à 151.
Markham 55, 72.
Mary II Stuart 66, 69, 70.
Meade, William 37, 38.
Mennonites 31, 50, 53, 56, 132 à 134.

N - O - P

New Jersey 44 à 46, 50.
Nouvelle-France 76, 77.
Oxford 15, 45, 46, 50.
Penn, George 10-14, 21 à 24, 31, 40; Giles 10; Gulielma 34, 43, 59, 71, 87, 101, 102, 138, 139; Hannah 71, 72, 73, 86, 87; John 72, 86, 87; Laetitia 72, 73, 87; Margaret 86, 87; Richard 86; Springett 71, 87, 102, 103; Thomas 86; Sir William (amiral) 10, 11, 14, 15, 17, 18, 20, 31, 39, 40.
Penn (William, œuvres)
La Vérité exaltée 35;
L'Innocence à visage découvert 35;
Sans croix, point de couronne 20, 35, 98, 99;
L'Intérêt présent de l'Angleterre 44;
Essai pour la paix de l'Europe 79, 120, 121.
Pennsbury (manoir de) 55, 72, 75.
Pennsylvanie 47, 49, 52, 58, 63, 69, 70, 72 à 80, 84 à 92, 104 à 106, 118, 119, 122, 123.
Pepys, Samuel 144, 145.
Philadelphie 55-58, 61, 63, 69 à 73, 76, 78 à 80, 83, 84, 89, 90, 91, 93, 95.
Prisons 29, 35, 36, 39, 69, 81, 140-143.
Puritains 13-18, 45.

S - T - W

Saumur 20.
Shackamaxon 57, 83, 160 à 163.
Suédois 51, 54.
Tour de Londres 14, 35, 36.
Welcome (le) 49, 56.
Woolman, John 134 à 136.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Arch Street Meeting House, Philadelphie 34h. Bettmann, New York 46-47, 56b, 61h, 61b. Bibliothèque nationale, Paris 4e plat, 9, 20, 23h, 24, 45, 62h, 63h, 67b, 106, 114-115, 124-125, 146-148, 152. Bosman (Suzanne), Londres 34b. Bridgeman, Londres 14-15b, 16-17, 21, 22b, 36, 39b, 67h, 90b. City of Bristol Museum and Art gallery 71. Charmet (Jean-Loup), Paris 77h. D.R. 10b, 22h, 31h, 44h, 50d, 54h, 56md, 59d, 70h, 75, 77b, 82-83, 87b, 88h, 89, 90h, 92-93, 95, 108, 109, 123, 138, 142, 155. Eastern National Park & Monument Association, Philadelphie dos de couv. Eichenberg (Fritz) 174. Free Library of Philadelphia 39h. Friends General Conference, Philadelphie. 136-137, 140-141. Friends' historical library, Swarthmore College, Swarthmore (Pennsylvanie) 28h, 28b, 29h, 29b 41h, 73b, 101, 102-103. Friends United Press, Richmond (Indiana) 92-93, Gallimard/M. Héron 13d, 65. Gallimard/D. Moignot 42. Giraudon, Paris 11, 12g, 19, 59g, 78, 94b, 130. Haverford College (Pennsylvanie) 132-133. Historical Society of Pennsylvania, Philadelphie 23b, 48, 49, 51h, 53, 55b, 72h, 73h, 81, 86g, 86d, 87hg, 87hm, 87hd, 88bg, 88bd, 119, 161, 163. Hollingsworth (Barbara) 128-129. Hulton Deutsch collection, Londres 33. Library Company of Philadelphia 55h, 62-63b, 74, 82 84-85, 85h. Library of Friends' House, Londres 25, 26-27b, 27b, 38m, 43h, 43b, 44b, 68, 70b, 98-99, 120. Mansell Collection, Londres 30,32, 56hg, 72b,104. Museum of Fine Arts, Boston 1er plat de couv., 60-61. Pennsylvania State Archives 52h. National Maritime Museum, Londres 8, 12d, 13d, 14h, 64, 66, 79, 80b, 144. Brian J. Naquin/Raceland 10hd. Peter Newark, Bath 35, 76, 80h, 84h, 110-111. Philadelphia Museum of Art/Eric Mitchell 58. The Quaker Tapestry Scheme 17, 26-27h, 38h, 40, 42h, 50g, 54b, 91b, 100. Roger-Viollet, Paris 91h. State Library of Pennsylvania, Harrisburg 18, 31b, 37, 41b, 51b, 52b, 112. State Museum of Pennsylvania, Harrisburg 7. Stock/C. Wolinsky, Boston 96. William Taylor 97. Thomas Gilcrease Institute of American History and Art, Tulsa 5. Christian Troubé 94h.

REMERCIEMENTS

Jeanne Henriette Louis remercie les personnes et organismes suivants qui l'ont aidée dans ses recherches :

En Pennsylvannie : Edwin Bronner (Haverford), Marie-Hélène Chijioke (Swarthmore), Janet Shepherd, William Taylor (Norristown), Helen File, Arch Street Meeting House, Cynthia Taylor, Friends General Conference (Philadelphia), Stephen Davidson. En Louisiane : Brian Naquin. En Angleterre : Sylvia Carlisle et Jim Pym, Friends House (Londres), Robert Huxter (Jordans), Anne Wynn-Wilson, Margaret Simpson et Janet Sewell (Comité de la tapisserie quaker), Linda Skinner, Geoffrey E. Makins.

COLLABORATEURS EXTÉRIEURS

La maquette de cet ouvrage, Témoignages et Documents compris, a été réalisée par Manne Héron, et la correction par Ahmed Krachi. Jacqueline Vallon en a assuré la coordination.

Table des matières

I BON SANG NE SAURAIT MENTIR

10 Le petit-fils du corsaire
12 Guerres fratricides
14 Un ami qu'il n'oubliera plus
16 Le brillant étudiant d'Oxford
18 Elégances à la française
20 Une leçon de démocratie
22 Intermède irlandais
24 George Fox, l'ami des Amis
26 Un prêcheur itinérant
28 George Fox : le scandale de la simplicité
30 Le déshonneur de l'amiral

II FOI CONTRE LOI

34 Prisonnier à la Tour de Londres
36 Le procès de la justice
38 Douze jurés en colère
40 Lord richissime au service des Amis
42 Liberté de conscience, droit de naissance
44 L'Amérique, Terre promise
46 Sur le sentier de la paix

III AU LOIN L'HERBE EST PLUS VERTE

50 Cent vingt mille kilomètres carrés
52 Pennsylvanie, la forêt de Penn
54 Un petit coin de paradis
56 L'architecte de philadelphie
58 Plaidoyer pour une frontière
60 L'amitié indiano-européenne
62 Prière pour Philadelphie
64 Un tuteur roi
66 Guillaume d'Orange, l'antipapiste
68 Des pacifistes au cœur de la guerre
70 Chagrins et bonheurs familiaux
72 Retour en Pennsylvanie

IV SI LE GRAIN NE MEURT

76 Paix avec les nations indiennes
78 L'Europe en guerre
80 Une indépendance qui coûte cher
82 Philadelphie à l'aube de la Sainte Expérience
84 Les tavernes, gazette vivante de Philadelphie
86 Crépuscule sur la Pennsylvanie
88 Le glas de la Sainte Expérience
90 Naissance d'une nation
92 L'héritage démocratique
94 Hommages et trahison

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

98 Profession de foi quaker
104 La création de la Pennsylvanie
112 William Penn et la tolérance
120 Liberté de conscience et pacifisme
130 La lutte contre l'esclavage
138 L'éducation pour tous
140 La réforme des prisons
144 William Penn vu par ses concitoyens
152 William Penn dans la littérature française
164 Quakers et Quaker Oats
168 Bibliographie
169 Annexes

DANS LA MÊME COLLECTION :

1/ A LA RECHERCHE DE L'ÉGYPTE OUBLIÉE
2/ VIE ET MORT DES BALEINES
3/ LA SAGA DE L'ESPACE
4/ PICASSO
5/ A LA CONQUÊTE DU MONT BLANC
6/ LA LONGUE MARCHE VERS LA CHINE MODERNE
7/ GOYA D'OR ET DE SANG
8/ BLANCS ET BLEUS DANS LA VENDÉE DÉCHIRÉE
9/ VERDI, LA MUSIQUE ET LE DRAME
10/ GALILÉE, LE MESSAGER DES ÉTOILES
11/ ESCLAVES ET NÉGRIERS
12/ ALEXANDRE DUMAS OU LES AVENTURES D'UN ROMANCIER
13/ LES VIKINGS ROIS DES MERS
14/ LA TERRE DES PEAUX-ROUGES
15/ LE GRAND DÉFI DES PÔLES
16/ POMPÉI, LA CITÉ ENSEVELIE
17/ VAN GOGH, LE SOLEIL EN FACE
18/ ANDRÉ MALRAUX, LA CRÉATION D'UN DESTIN
19/ LES FOSSILES, EMPREINTE DES MONDES DISPARUS
20/ LES CITÉS PERDUES DES MAYAS
21/ SUR DES MERS INCONNUES
22/ MAHOMET, LA PAROLE D'ALLAH
23/ MONTAIGNE
24/ L'ÉCRITURE, MÉMOIRE DES HOMMES
25/ VERS L'OUEST, UN NOUVEAU MONDE
26/ LE CIEL, ORDRE ET DÉSORDRE
27/ DE LA GRÈCE À L'ORIENT, ALEXANDRE LE GRAND
28/ ENTRE CIEL ET MER, LE MONT-SAINT-MICHEL
29/ BRÉSIL
30/ GLOIRE ET MISÈRE DES GALÈRES
31/ L'HOMME RÉPARÉ
32/ LE SANG ET LES HOMMES
33/ LE DESTIN BRISÉ DE L'EMPIRE AZTÈQUE
34/ LA FIÈVRE DE L'OR
35/ CINÉMATOGRAPHE, INVENTION DU SIÈCLE
36/ DEGAS
37/ LES INCAS
38/ DES DIEUX REGARDENT LES ÉTOILES. LES SECRETS DE L'ÎLE DE PÂQUES
39/ RICHARD WAGNER, L'OPÉRA DE LA FIN DU MONDE
40/ L'AMAZONE, UN GÉANT BLESSÉ
41/ MOZART
42/ A VOS PLUMES, CITOYENS !
43/ L'HISTOIRE VRAIE DES MUTINS DE LA BOUNTY
44/ RODIN, LES MAINS DU GÉNIE
45/ SOUS LE PAVILLON NOIR, PIRATES ET FLIBUSTIERS
46/ DAVID, L'ART ET LE POLITIQUE
47/ LES ARCHITECTES DE LA LIBERTÉ
48/ LA RÉVOLUTION DES SAVANTS
49/ GAUGUIN, « CE MALGRÉ MOI DE SAUVAGE »
50/ GANDHI
51/ BERLIOZ
52/ COMMENT LA TERRE DEVINT RONDE
53/ MARCO POLO
54/ VILLA, ZAPATA ET LE MEXIQUE EN FEU
55/ CÉZANNE
56/ À LA RECHERCHE DE LA ROME ANTIQUE
57/ LES SORCIÈRES
58/ LITTÉRATURES ET CLASSICISME AU SIÈCLE DE LOUIS XIV
59/ LE TRIOMPHE DES ARCS
60/ MÉMOIRES DU LOUVRE
61/ VERSAILLES
62/ LA TOUR DE MONSIEUR EIFFEL
63/ QUAND LES GAULOIS ÉTAIENT ROMAINS
64/ ANGKOR
65/ VOLTAIRE
66/ L'HOMME QUI CROYAIT EN L'HOMME. VIE DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU
67/ LANGAGE DES SIGNES, L'ÉCRITURE ET SON DOUBLE
68/ CARPEAUX
69/ LE MONDE PERDU DES DINOSAURES
70/ "CHAPEAU BAS, MESSIEURS, UN GÉNIE". FRÉDÉRIC CHOPIN
71/ LE DERNIER EXIL. HISTOIRE DES BAGNES ET DES FORÇATS
72/ L'HISTOIRE A LA UNE. LA GRANDE AVENTURE DE LA PRESSE
73/ VÉLAZQUEZ
74/ LA LITTÉRATURE, DES GUERRES DE RELIGION A LA FRONDE
75/ LES PAQUEBOTS
76/ REMBRANDT
77/ LES TEMPLES DE L'OPÉRA
78/ DANS LA NUIT DES ABYSSES
79/ SIGMUND FREUD
80/ LITTÉRATURES DE LA RENAISSANCE
81/ LA SAGA DU TOUR DE FRANCE
82/ LES GLADIATEURS DU NOUVEAU MONDE
83/ LA BALLE AU PIED, HISTOIRE DU FOOTBALL
84/ LA GRÈCE ANTIQUE
85/ NOUVELLE-CALÉDONIE
86/ LA NAISSANCE DE LA GRÈCE
87/ NI EMPEREUR NI ROI : CHEF D'ORCHESTRE
88/ LE ROMAN VRAI DE L'ENCYCLOPÉDIE
89/ LES ÉTRUSQUES
90/ WILLIAM PENN ET LES QUAKERS

Avec ses amis quakers,
il rêve de Terre promise...
D'un nouveau monde, où les hommes
vivraient fraternellement, libres et égaux.
Et la fortune lui offre les moyens
de réaliser ce rêve évangélique
grandeur nature :
un vaste espace vierge
dans l'Amérique des pionniers.
Ainsi naquit la Pennsylvanie.
Une épopée qui nous entraîne
aux sources de la nation américaine.

A53096 ISBN : 2-07-053096-5
catégorie 4
9 782070 530960

W7-BZM-723